



Université Lille 2
Droit et Santé

UNIVERSITE DU DROIT ET DE LA SANTE - LILLE 2
FACULTE DE MEDECINE HENRI WAREMBOURG

Année : 2013

**THESE POUR LE DIPLOME D'ETAT
DE DOCTEUR EN MEDECINE**

Impact de la télévision sur le développement psychologique du jeune enfant

Présentée et soutenue publiquement le 26 avril 2013

Par *Damien DELATTRE*

Jury

Président : Monsieur le Professeur P. THOMAS

**Assesseurs : Monsieur le Professeur P. DELION
Monsieur le Docteur R. JARDRI
Monsieur le Docteur G. LEFEBVRE**

Directeur de Thèse : Monsieur le Professeur P. DELION

Sommaire

Introduction	3
1^{ère} partie : Etat des lieux de l'économie de l'attention dans la société contemporaine	5
1.1 La valeur « attention » dans l'économie médiatique.....	5
1.2 Solliciter l'attention des enfants.....	10
1.3 La nouvelle approche de la temporalité quotidienne	14
2^{ème} partie : Etude de l'influence de la télévision à des moments-clés du développement psychique.....	20
2.1 Préambule aux réflexions sur les relations entre nourrisson et télévision	20
2.2 Sensorialité et expériences motrices du nourrisson.....	22
▪ La notion de période sensible	22
▪ Entendre la télévision : le concept d'enveloppe sensorielle	23
▪ Voir la télévision : la perspective constructiviste.....	26
▪ Voir la télévision : la théorie posturale.....	30
▪ Vivre la télévision : enjeux au stade sensorimoteur	34
2.3 Interactions sociales du bébé	38
▪ Le rôle des soins maternels.....	38
▪ Jeux de miroirs et d'écrans	41
2.4 L'espace de la symbolisation : un espace potentiel.....	46
▪ La fonction du jeu symbolique	46
▪ La genèse des comportements violents chez le jeune enfant.....	48
▪ L'autonomie dans le jeu	51
▪ Le cas de l'autisme et des troubles apparentés	55
▪ La mise en place du langage.....	56

2.5 Exposition précoce et réussite scolaire ultérieure.....	59
2.6 L'approche marketing à la télévision en destination des jeunes enfants.....	64
▪ L'enfance, ce nouvel eldorado	64
▪ Des stratégies marketing perfectionnées	66
▪ Quel impact sur la parentalité ?	71
3^{ème} partie : Les possibilités d'intervention des professionnels de santé.....	74
3.1 Accompagner	75
▪ Les parents.....	75
▪ Les enfants.....	77
3.2 Limiter.....	80
▪ Cas clinique : Stan, 3 ans et demi.....	81
3.3 Changer de paradigme.....	84
▪ Arrêter la télévision.....	84
▪ Pour une approche universitaire de l'écologie de l'esprit	84
▪ Vers une autre télévision ?	85
Conclusion.....	87
Bibliographie.....	89

Introduction

Les jeunes regarderaient de moins en moins la télévision. Ce faux semblant véhiculé dans les médias tiendrait au fait qu'ils utilisent désormais d'autres technologies. La consultation récente des données officielles de Médiamétrie donne un tout autre résultat : la télévision ne se serait jamais aussi bien portée chez les jeunes qu'en 2011, et il semble que la tendance haussière, qui s'opère depuis de nombreuses années quelle que soit la tranche d'âge, se soit encore poursuivie en 2012 pour atteindre 2h18 quotidiennes chez les 4-14 ans.

Les chercheurs français, notamment en médecine préventive et en santé publique, aiment à garder un œil sur les résultats récents venant d'Outre-Atlantique, dans la mesure où ils préfigurent partiellement certaines évolutions attendues en Europe sur le plan des pathologies liées à l'environnement au sens large. Depuis son essor dans les années 1960, l'impact de la télévision, en termes de santé mentale et physique, est largement étudié et débattu dans la communauté scientifique, même si la plupart des résultats s'orientent dans la même direction. Dans une perspective élargie, une pédopsychiatre américaine, Susan Linn, reconnue par ses pairs pour l'étude des effets du marketing infantile, s'inquiète du sort que réserve la télévision aux enfants. Elle suggère que les professionnels de santé, qui « ont longtemps observé les enfants à travers le prisme de l'influence et des valeurs provenant de la famille, du voisinage et du groupe des pairs », auraient désormais à « considérer également l'influence et les valeurs commerciales » issues du monde de la télévision¹.

La télévision pourrait-elle avoir des conséquences néfastes sur le développement des enfants ? Quels seraient ces effets ? Comment s'opéreraient-ils ? Nous allons tenter d'apporter des réponses à ces multiples interrogations.

Nous remarquons aussi que les références théoriques utilisées en pratique courante, auprès des enfants, ont été très majoritairement formulées avant l'avènement dans les salons du petit écran et de ses avatars numériques. Si les écrits de Freud, Winnicott ou encore Piaget, continueront à nous éclairer longtemps sur le développement psychologique, ils s'inscrivent néanmoins dans une temporalité distincte, qui demande parfois une certaine souplesse intellectuelle afin d'intégrer les nouvelles habitudes de vie des jeunes contemporains. C'est pourquoi nous allons tenter, au cours de notre étude de la littérature, de remettre en perspective les théories « classiques » de la psychologie avec les observations récentes de la médecine basée sur les preuves.

Le premier axe de notre problématique est donc de retracer les correspondances entre d'une part les bases fondamentales du psychisme, qui s'appuient sur les théories « classiques », telles qu'elles sont utilisées en pratique clinique, avec d'autre part les données récentes, telles que mises en évidence par la recherche scientifique. L'objectif est ici de comprendre les articulations entre ces conceptions théoriques, afin de pouvoir réutiliser en pratique courante la richesse des données de la recherche dans ce domaine.

Le second axe de travail consistera en une réflexion écologique, au sens d'une écologie de l'espritⁱ, afin de comprendre le fonctionnement de la télévision à destination des enfants. Il s'agit de mieux appréhender les fondements de l'industrie audiovisuelle, qui pourraient permettre de comprendre avec une meilleure acuité l'impact des programmes télévisés sur les plus jeunes.

Notre entreprise se heurte à des obstacles méthodologiques. En effet, la plupart des études citées étant d'origine anglo-saxonne, les extrapolations à la société française ne s'appliquent que dans la mesure où les populations étudiées s'apparentent à la population hexagonale. Par ailleurs, nous tâcherons de nous baser sur des travaux qui prennent effectivement en compte les cofacteurs comme le sexe, le niveau socioculturel, susceptibles de biaiser le calcul de l'impact de l'exposition au petit écran.

Nous nous concentrerons principalement sur l'impact de la télévision sur ce que nous appellerons le jeune enfant (< 6 ans), voire le très jeune enfant (< 3 ans). Cela étant dit, des réflexions à plus long-terme nous amèneront parfois à extrapoler en considérant la préadolescence et l'adolescence. Nous excluons délibérément de notre propos les conséquences sur l'obésité, les addictions aux produits comme l'alcool et le tabac, les troubles du comportement alimentaire ou encore les effets d'une sexualité précoce, qui mériteraient à eux seuls une attention particulière.

Notre travail se divisera en trois parties. Nous ferons d'abord le point sur l'économie de l'attention dans la société contemporaine. Nous réfléchirons ensuite de manière plus approfondie aux multiples influences de l'exposition à la télévision à différents moments-clés du développement précoce. Nous concluons en abordant différents moyens d'action à la disposition des professionnels de santé.

ⁱ Nous ne faisons pas ici référence aux travaux de Bateson sur l'« écologie de l'esprit », mais nous étudions plutôt dans quelle mesure l'activité psychique, notamment attentionnelle, est conditionnée par l'environnement audiovisuel

1^{ère} partie : Etat des lieux de l'économie de l'attention dans la société contemporaine

Depuis son avènement dans les foyers français, au cours de la deuxième partie du 20^{ème} siècle, la télévision est progressivement rentrée dans le quotidien. Au fil du temps s'est dessiné un modèle économique spécifique, entraînant un accroissement continu du temps d'écoute qui s'élève en 2011, au niveau familial, à 3h 47 par jour et par personne de plus de 4 ans². L'allongement inexorable du temps investi dans cette nouvelle activité a ainsi modifié l'emploi du temps de l'individu, et par là-même, transformé l'organisation du foyer dans son ensemble.

Nous allons tenter d'explorer l'impact de ces nouvelles pratiques sur le développement du petit d'homme, en nous efforçant d'abord d'en comprendre les ressorts fondamentaux. Nous mettrons ainsi à jour comment l'attention portée par les jeunes téléspectateurs est devenue, à l'ère d'une société industrielle de services, un enjeu économique majeur. Nous prenons ici, au préalable, le parti d'une approche mixte, à la fois économique et psychologique, qui est une tentative de compréhension des mécanismes de ces *transactions attentionnelles*, qui semblent avoir des conséquences médicales significatives et fondamentales qu'il conviendra d'examiner en détail.

1.1 La valeur « attention » dans l'économie médiatique

« Le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit. (...) Pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible. »³

Cette citation de Patrick Le Lay, alors président-directeur général de TF1, a par la clarté de son propos, un intérêt pédagogique indéniable. Son auteur la considérera d'ailleurs plus tard comme « *caricaturale* »⁴, tant il est vrai que, selon la perspective que l'on adopte, les logiques mises en lumière apparaissent empreintes d'une certaine dose de cynisme. S'il est ici fait mention de TF1, il ne s'agit bien sûr pas de stigmatiser telle ou telle chaîne, quand les

mécanismes décrits pourraient correspondre à la quasi-totalité des chaînes privées et publiques, qui tirent la majorité de leurs revenus des recettes publicitaires.

Ce qui nous intéresse dans cette analyse de Mr Le Lay, c'est la monnaie d'échange qu'il nomme « temps de cerveau disponible », celle qui est vendue aux annonceurs publicitaires, qui sauront en tirer des bénéfices concrets en termes de nouveaux clients potentiels, et de débouchés commerciaux supplémentaires. Emmanuel Kessous, chercheur en sciences sociales et économie des réseaux, met en avant la rareté de la ressource attentionnelle.⁵ Il reprend ainsi les travaux d'Herbert Simon⁶, qui évoquait déjà, au début des années 1970, la rareté des facultés à traiter l'information quand le bon sens voudrait nous laisser penser que la rareté se situe davantage dans la disponibilité de l'information. Si l'on considère que l'économie est la science de l'administration des ressources rares, il est alors logique de réfléchir à une économie de l'attention. Selon Emmanuel Kessous, deux approches différentes sont possibles face à la raréfaction de la ressource attentionnelle. L'une tend à protéger l'attention : il s'agit de « *ne pas la gaspiller* », et de « *l'allouer efficacement* ». L'autre se propose de « *valoriser l'attention* », à l'instar des autres ressources rares, l'idée étant de « *trouver le bon modèle économique afin d'en extraire la valeur* ». Les fins de ces approches sont radicalement opposées, entre philanthropie et logique financière. Néanmoins, on rappellera que la perspective du médecin, qui vise à l'intérêt premier du patient et de sa santé, n'entre pas en contradiction avec la perspective d'une valorisation financière de l'attention des individus, dans la mesure où la santé des individus n'est pas mise en cause par cette valorisation.

L'attention étant un concept à la signification très large, il convient d'en préciser l'acception qu'on lui porte à ce niveau. Au-delà de la notion de filtre attentionnel, ce qui nous intéresse, c'est la notion d'effort consenti dans la mobilisation des ressources attentionnelles. Kahneman⁷, en 1973, évoque un capital d'énergie limité dans laquelle nous puisons à chaque stimulation extérieure. Sur le plan neuropsychologique, l'attention dont nous allons parler ici est automatique, orientée vers des stimuli exogènes, et présente des limites physiologiques.

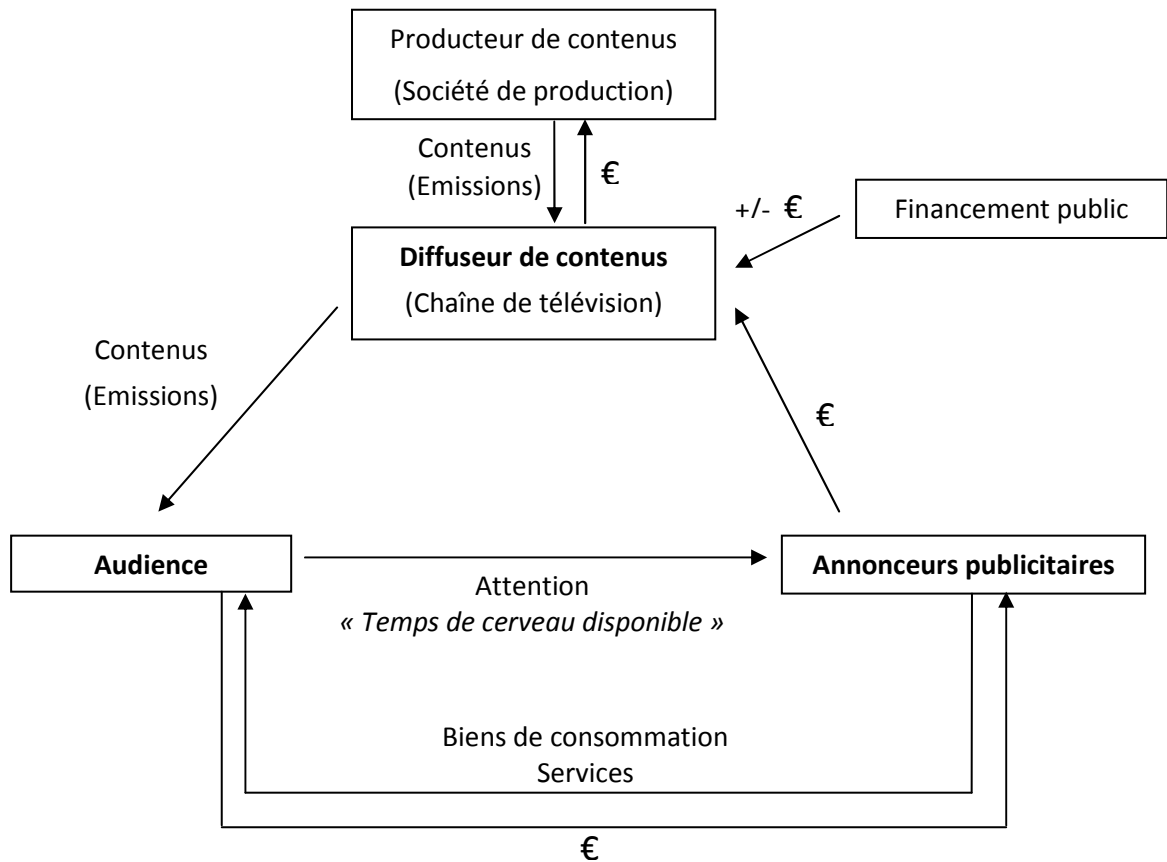
Quatre arguments⁵ sont proposés pour expliquer la tendance actuelle à la raréfaction de l'attention. Les nouvelles technologies de l'information, les revenus croissants, le développement de médias puissants, l'intégration internationale des médias concourent largement à l'augmentation de la diffusion des signaux envoyés aux individus. Mécaniquement, l'accroissement de la pression sur l'attention des personnes, dont les

ressources sont limitées, aboutit à un embouteillage, à une situation de compétition entre les différents émetteurs. Ceux-ci vont devoir majorer l'intensité de leur signal, afin de passer le filtre attentionnel et atteindre la conscience de l'individu. On requiert alors des stimuli de plus en plus saillants pour capter l'attention de l'individu. Ces phénomènes sont très bien connus des annonceurs, qui réalisent la compression dynamique du son⁸ dans les publicités diffusées à la télévision. Cette technique permet de remonter l'amplitude des différentes fréquences du signal sonore qui ne sont pas utilisées à leur maximum. En conséquence, le signal sonore mesuré ne dépasse pas le volume maximum autorisé, mais le son perçu par le téléspectateur est significativement majoré.

Emmanuel Kessous note cependant que cette théorie ne prend en compte la faculté qu'ont les individus à contrôler leur attention vers certains récepteurs, notamment via l'utilisation d'outils spécifiques⁵. Cette critique concernera davantage les adultes, plus à même de mobiliser leur attention contrôlée, volontaire, afin de réaliser un retour critique sur leur action et sur ce qu'ils sont en train de regarder. Les jeunes enfants, et *a fortiori* les nourrissons, bénéficient de capacités attentionnelles immatures, et ne disposent pas, quant à eux, des mêmes aptitudes que leurs aînés à la réflexivité.

On propose ici un modèle économique des médias audiovisuels, en se basant sur les observations des acteurs de l'audiovisuel et des psycho-économistes précités. On pourra se référer à la figure 1 pour mieux visualiser les transactions entre les différents acteurs en présence sur ce marché de l'attention.

Figure 1 : Modèle de l'économie de l'attention



On voit dans ce jeu en triangle l'échange de trois éléments différents, avec pour objectif l'extraction de la valeur attentionnelle de l'audience.

On comprend l'intérêt pour les chaînes de télévision, qui perçoivent leurs subsides via les annonceurs publicitaires, d'optimiser leur audience afin de maximiser les recettes publicitaires. Cette optimisation passe, bien sûr, par le maintien d'une part d'audience élevée, mais que l'on souhaitera aussi dotée de caractéristiques socio-démographiques adéquates. Ainsi la ménagère de moins de 50 ans ne cesse d'attiser la convoitise des médias, en raison de son influence sur les dépenses du foyer. Mais 30 secondes d'attention de 1000 ménagères de moins de 50 ans restent moins lucratives (41€) que 30 secondes d'attention chez des catégories socio-professionnelles dites « supérieures » (58€, selon le Syndicat national de la publicité télévisée).⁹ Pour ce qui nous intéresse, notons que la ménagère se voit depuis une vingtaine d'année, sérieusement concurrencée sur ce créneau par ses propres enfants. En effet, les investissements publicitaires à destination des enfants semblent avoir atteint des niveaux record avoisinant les 2 milliards d'euros par an en France. L'engouement n'est pas anodin,

tant l'influence des plus jeunes se développe dans les comportements d'achat du foyer, comme nous le verrons un peu plus tard.

Décrire les rudiments du marché de l'attention n'a rien d'évident dans une thèse de médecine. Toutefois il peut paraître intéressant au professionnel de terrain de replacer dans un contexte plus général le jeune patient qui viendra lui présenter ses difficultés, notamment quand il s'agira d'envisager les implications éventuelles de ses habitudes de visionnage. Ce recul critique nous aide aussi à comprendre comment le téléviseur, un objet technique fondamentalement intéressant et puissant dans la perspective d'échanges culturels et éducatifs, peut jouer un rôle plus ou moins épanouissant selon les modalités d'utilisation qui seront proposées au téléspectateur.

Cette démarche nous permet enfin de questionner le lien entre exploitation de l'attention et difficultés attentionnelles éventuelles chez le petit d'homme, ce que nous étudierons immédiatement.

1.2 Solliciter l'attention des enfants

Il est assez facile d'émettre des suppositions quant à l'influence de tel ou tel média électronique sur la survenue de troubles attentionnels chez l'enfant. Encore faut-il le prouver. C'est dans ce sens qu'a été menée l'étude de Christakis et Zimmerman, mettant en évidence un lien entre l'exposition à la télévision aux âges d'un et trois ans et la survenue de troubles attentionnels à l'âge de sept ans¹⁰. Néanmoins, cette étude, menée sur des données provenant de plus de 2600 enfants, ne permet pas méthodologiquement d'inférer des liens de causalité, ni même d'être véritablement extrapolée au trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité (TDAH) *stricto sensu*. En effet, on ne peut conclure si les enfants de 7 ans ont vu leur attention pâtir d'une exposition télévisuelle trop précoce et intense, ou si à l'inverse, étant donné une fragilité attentionnelle préexistante aux âges d'un et trois ans, ils en sont venus à majorer leur exposition au petit écran. Il semble que la seconde proposition soit néanmoins plus farfelue que la première, notamment en raison de l'hypothèse nécessairement induite de troubles attentionnels diagnostiqués aux âges d'un et trois ans, ce que ne permettent pas les données actuelles de la médecine. Les auteurs soulignent l'existence d'un lien avec le développement de l'attention qui existe dès le plus jeune âge, justement à un moment où le cerveau est encore en pleine maturation.

Par ailleurs, si d'aventure on émet l'hypothèse, avancée par une chaîne de télévision « éducative » pour bébé, Baby First,¹¹ que la télévision « muscle son cortex » et « sa mémoire », alors on sera amené à remettre en question ces assertions, à la lumière des résultats précités obtenus par Christakis et Zimmerman. On peut aussi réfléchir sur l'argument présenté par Baby First d'une télévision qui serait profitable dans la limite de contenus spécifiquement dédiés aux enfants, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir par la suite.

Réduire les capacités attentionnelles d'un enfant se révèle particulièrement préoccupant quant à la question des apprentissages. Michèle Mazeau, médecin rééducateur, spécialisée dans la neuropsychologie de l'enfant et les troubles des apprentissages, considère les processus attentionnels, avec les capacités de conceptualisation et de raisonnement, comme « hiérarchiquement supérieurs » aux autres secteurs cognitifs. C'est-à-dire que les capacités attentionnelles jouent un rôle fondamental dans le sens où elles « déterminent, intègrent et gouvernent toutes les fonctions spécifiquesⁱⁱ et en règlent le niveau

ⁱⁱ Il s'agit, par exemple, de la mémoire, du langage, des praxies.

d'efficience ». ¹² Toucher aux capacités attentionnelles, ce serait en somme toucher à une pièce maîtresse du dispositif cérébral, et risquer de déstabiliser l'ensemble.

Selon Reynolds et Richards, l'attention visuelle du nourrisson évolue progressivement depuis un fonctionnement réflexe au commencement de la vie vers des processus de plus en plus volontaires. ¹³ Cela étant dit, la maturation de l'attention est loin d'être achevée à la sortie de la première enfance. Ces auteurs nous expliquent que jusqu'à l'âge de 2 mois, les mouvements oculaires et l'attention visuelle sont sous l'égide des *aires primitives du cerveau*, qui régulent diverses fonctions primaires comme la respiration ou la tension artérielle. Dans un second temps, de l'âge de 3 à 6 mois, on observe une maturation fonctionnelle du réseau d'attention volontaire, composé notamment du *cortex pariétal et temporal*, avec la possibilité d'orienter l'attention de manière volontaire d'un stimulus à un autre. Puis, dès 6 mois, le *cortex préfrontal*, impliqué dans des tâches élaborées comme la planification, et le *cortex cingulaire antérieur*, impliqué dans les fonctions exécutives et la modulation de l'attention, se mettent à contribuer au maintien de l'attention visuelle, en inhibant les phénomènes de distraction.

Une piste de réflexion permet d'expliquer les mécanismes possibles de l'influence de la télévision sur le développement attentionnel des jeunes enfants. Plusieurs chercheurs soulignent la manière dont les médias audiovisuels capturent l'attention du téléspectateur par la mise en jeu du *réflexe d'orientation*. ^{14,15} Décrit par Pavlov en 1927, le réflexe d'orientation consiste en une réaction instinctive, visuelle ou auditive, face à un stimulus nouveau ou soudain. Cet héritage évolutif, dont l'objectif est de détecter dans l'environnement les mouvements et les menaces de prédation, s'accompagne d'un certain nombre de manifestations physiologiques comme une mydriase, une vasodilatation cérébrale, un bref ralentissement du rythme cardiaque, et une vasoconstriction des vaisseaux irrigant les principaux groupes musculaires. La télévision se révèle une formidable activatrice du réflexe d'orientation par le biais d'un certain nombre d'artifices de réalisation, aussi bien visuels (changements de plan rapides, mouvements panoramiques de la caméra, travellings, zooms) qu'auditifs (effets sonores par modulation du volume, ajout de musiques et surtout bruits soudains). Des chercheurs ont montré que ces techniques, particulièrement utilisées dans les publicités, produisent des effets cérébraux, dont la détection au niveau électro-encéphalographique suggère le recours à des réflexes involontaires d'orientation de l'attention. ¹⁶

Le réflexe d'orientation est toutefois soumis à un phénomène d'habituation, qui s'intègre également dans une logique adaptative, afin que chacun puisse orienter volontairement son attention et se concentrer, sans risquer d'être distrait par un stimulus répétitif ou habituel. On comprend alors l'intérêt des réalisateurs de programmes à alterner sans cesse les artifices afin de conserver une attention optimale du spectateur. Par ailleurs, cette capture attentionnelle étant de durée limitée, il est nécessaire après quelques secondes d'entretenir l'attractivité du programme en intégrant de nouveaux effets de style. C'est ainsi que la quête structurelle d'audience conduit à une excitation sans cesse renouvelée du réflexe d'orientation. Ce qui fait dire à certains chercheurs¹⁴ que, contrairement au discours communément répandu dans les médias, ce n'est pas le fond, c'est-à-dire le contenu, mais la forme du média télévisuel, structurellement si avide de l'attention des plus jeunes, qui aurait le plus d'impact sur son psychisme. Un des problèmes liés à cette surexcitation perpétuelle du réflexe d'orientation est que l'entretien d'une activité attentionnelle involontaire, primitive, de bas niveau, ne favorise pas l'expérimentation par l'enfant de processus attentionnels volontaires, plus matures sur le plan du développement de l'attention. Une telle perspective n'est pas sans conséquence dans le contexte du développement psychomoteur du nourrisson, facilement distrait dans ses explorations par les stimuli audiovisuels.ⁱⁱⁱ On rejoint également d'autres travaux concernant la baisse de l'attention chez les enfants plus âgés, adeptes des dessins animés à cadence rapide.^{iv}

En résumé, on peut considérer deux définitions de l'attention semblant s'opposer et il convient au lecteur de bien comprendre la distinction entre ces deux définitions, tant le concept est vague et propice aux quiproquos. D'une part l'*attention involontaire*, sur laquelle s'exerce le réflexe physiologique d'orientation, est un processus archaïque que Michel Desmurget, neuroscientifique au CNRS, qualifie malicieusement de « livré avec le bébé ».¹⁷ Il s'agit d'un système cognitif si peu évolué qu'on le partage avec de nombreuses espèces vivantes. Il est la cible de tous les efforts de captation qui s'opèrent dans l'audiovisuel. D'autre part, l'*attention soutenue*, résultat d'un apprentissage précoce par le biais du jeu, du langage, et plus tard de la lecture, a pour mission de sélectionner les informations pertinentes à traiter, et d'inhiber les processus inutiles, qui viendraient perturber la tâche en cours en grignotant les ressources attentionnelles disponibles en un instant précis. C'est bien cette *attention soutenue*, amenée à se développer par son exercice au cours du développement

ⁱⁱⁱ Pour davantage d'informations, se référer au chapitre intitulé « Vivre la télévision : enjeux au stade sensori-moteur »

^{iv} Pour plus de précision, se rendre au chapitre intitulé « Voir la télévision : la théorie posturale »

psychique de l'enfant, qui se voit laissée de côté devant la télévision, laquelle tend structurellement à solliciter l'*attention involontaire*.

L'étude des processus attentionnels chez l'enfant nous renseigne sur le pouvoir captivant, fascinant du petit écran, qui va lui conférer sa grande popularité, et lui permettre de devenir progressivement un repère incontournable de la vie familiale.

1.3 La nouvelle approche de la temporalité quotidienne

On a vu que le modèle économique audiovisuel encourage par nature l'accroissement des audiences. La multiplication des chaînes, des horaires de diffusion (apparition du visionnage en « replay »), ou encore des supports (téléphone, tablette, ordinateur) entraîne une majoration du temps passé à regarder la télévision par chacun des membres de la famille. Nullement menacée par l'avènement des nouveaux médias, l'audience quotidienne moyenne par individu a continué à grimper de plus de 20% de 1998 à 2011, malgré l'explosion de l'utilisation d'internet au sein des foyers.¹⁸

Par son caractère ubiquitaire et incontournable, la petite lucarne en vient à jouer le rôle de « synchronisateur social », selon une enquête du Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie (Crédoc).¹⁹ Dans ce travail, on relève que deux ménages sur trois dînent devant la télévision, et qu'en semaine la durée moyenne du dîner est de 35 minutes, ce qui correspond à la durée du journal télévisé. Il ne faut pas oublier non plus ceux qui mangent avant les nouvelles, avec pour objectif d'arriver devant le poste au plus tard à 20h. Ce repère temporel a l'avantage de structurer la soirée de manière régulière. Cependant, il ne favorise pas les échanges à table entre l'enfant et ses parents, tous accaparés par cet invité d'un genre un peu particulier.

Au-delà des échanges intrafamiliaux potentiels qui s'amenuisent au cours du repas pris devant le poste, l'éducation gustative en elle-même se voit malmenée par la présence de l'écran. En effet, les parents deviennent moins mobilisables pour développer la palette des goûts des enfants, pour peu que ceux-ci n'en viennent pas à souffrir déjà de néophobie alimentaire. Les enfants, accaparés par l'écran, ne profitent pas de l'apprentissage par observation qui, par imitation des proches, les aurait plus facilement amenés à s'aventurer vers des territoires gustatifs inexplorés. Nous pourrions aussi aborder à quel point regarder la télévision en mangeant détourne l'attention du mangeur des signaux de rassasiement, et contribue par là même à majorer la prise alimentaire²⁰, mais ce serait se mettre à aborder la question de l'impact sur l'obésité et les troubles du comportement alimentaire, qui mériterait à elle seule un travail tout entier.

Cette rythmicité ne s'accommode pas non plus des rythmes de vie de l'enfant pour lequel, dans certaines familles, le report de l'heure du dîner après 20h retarde d'autant l'heure du coucher. Or la dette de sommeil est un des facteurs environnementaux majeurs qui contribue, entre autres conséquences, aux difficultés attentionnelles de l'enfant.

Il convient de s'arrêter sur la question du sommeil qui cristallise un certain nombre de préoccupations, surtout parentales, et qui peut être posée de diverses manières. En effet, la perturbation du sommeil peut d'une part être considérée comme un signe d'alerte, qui informe le médecin, le thérapeute, sur un déséquilibre émotionnel sous-jacent. Mais on peut également prendre le contre-pied et penser le trouble du sommeil à travers ses origines environnementales, comme un facteur susceptible de déstabiliser l'équilibre émotionnel et comportemental de l'enfant. Dans chaque cas, l'attente des parents est forte, et conduit régulièrement les médecins à la prescription de médicaments hypnotiques. Dans une étude tirée des données de la Caisse Nationale d'Assurance Maladie en Aquitaine, on constate que la prévalence d'usage des psychotropes chez les moins de 5 ans est de 3% environ. Si on exclut une minorité de motivations somatiques (allergies, convulsions hyperthermiques) et qu'on s'intéresse donc aux prescriptions réalisées pour des troubles psychiques, la majorité des prescriptions de psychotropes dans cette étude est effectuée, selon les médecins prescripteurs, en raison de troubles du sommeil.²¹ Une autre étude récente concernant cette fois les individus de moins de 18 ans retrouve des résultats similaires, si on élargit la tranche d'âge concernée.²² On voit ainsi comment les troubles du sommeil de l'enfant se présentent comme un symptôme récurrent dans les consultations de pédopsychiatrie et de médecine générale.

Suite à ces observations, il est intéressant de constater que des enquêtes concernant la durée moyenne quotidienne de sommeil montrent que la tendance depuis les années 1980 penche vers une diminution significative du temps passé à dormir, à tel point que certains spécialistes évoquent actuellement à l'échelle de la population générale une situation de « dette de sommeil chronique ».²³ A l'instar de l'Institut National du Sommeil et de la Vigilance, une étude américaine ciblant les 1-5 ans suggère une diminution de 1 à 2h de sommeil quotidien en 25 ans.²⁴ Tout en prenant la mesure des biais méthodologiques d'une comparaison de 2 mesures à 25 ans d'intervalle, mais en constatant la forte diminution du sommeil chez l'adulte, il apparaît que la diminution parallèle du sommeil chez l'enfant, même modérée, reste relativement certaine et significative.

Après avoir constaté la prégnance des problèmes de sommeil dans la société contemporaine, nous pouvons explorer dans la littérature les conséquences d'une diminution de la quantité et/ou de la qualité du sommeil chez l'enfant. Une revue de la littérature s'est penchée sur les impacts psychologiques d'une réduction de la durée de sommeil.²⁵ Soulignons d'abord que les liens de causalité dans les associations entre diminution du sommeil et

troubles psychiques ne sont pas forcément évidents, car les troubles psychiques sont des pourvoyeurs reconnus d'insomnie. Néanmoins des tests de privation de sommeil montrent chez les adolescents, notamment les plus jeunes, une propension plus importante aux réactions anxieuses à divers degrés de dette de sommeil. D'autre part, dans une population d'enfants dont les parents présentent une addiction à l'alcool, la présence de troubles du sommeil entre 3 et 5 ans est prédictive de l'usage précoce d'alcool, de tabac et de drogues illicites, après prise en considérations des covariables sociodémographiques.²⁶ Les auteurs font alors l'hypothèse de l'usage précoce de médicaments hypnotiques chez les enfants insomniaques, pour expliquer les consommations futures.

Nous ne nous attarderons pas sur les influences du manque de sommeil dans le domaine de la mémorisation et des apprentissages, auxquelles nous nous intéresserons ultérieurement.^v On constate rapidement combien l'appauvrissement du sommeil prend une importance significative en termes de santé publique avec outre les effets psychiques précités, des conséquences en terme d'obésité, de diabète ou d'accidents par manque de vigilance.

On peut alors se demander quelle est l'origine de telles évolutions. La notion d'hygiène de sommeil a été particulièrement étudiée aux Etats-Unis, notamment dans une large enquête menée en 2004, où ont été étudiés différents facteurs susceptibles de perturber le sommeil de l'enfant.²⁷ Sur la cohorte d'âge scolaire, on remarque que l'absence de routine d'endormissement ou les couchers tardifs sont associés à une perte d'une heure de sommeil par rapport aux enfants présentant la condition inverse. La télévision dans la chambre ou les boissons caféinées sont associées à une différence d'une vingtaine de minutes de sommeil environ. L'absence des parents au moment du coucher semble quant à elle associée à une augmentation de près de 20% des éveils nocturnes, c'est-à-dire à une moindre qualité de sommeil. On voit dans ce travail que, si chacun des éléments étudiés n'est pas toujours directement lié à la consommation de télévision des enfants, certains d'entre eux comme le coucher tardif, l'absence des parents au coucher ou l'absence de routine d'endormissement, découlent potentiellement de la moindre disponibilité des parents à ce moment de la soirée. Cela ne veut pas dire que la télévision des parents le soir n'est pas compatible avec le sommeil de leur progéniture ; on peut simplement faire l'hypothèse qu'au sein de certains foyers, les habitudes télévisuelles aux différents étages générationnels sont susceptibles d'interférer avec l'organisation de la vie familiale, et de dégrader significativement la quantité

^v Voir le chapitre intitulé « Exposition précoce et réussite scolaire ultérieure »

et la qualité du sommeil des plus jeunes. Nous verrons aussi, à l'inverse, que dans certaines conditions, des auteurs font état de l'intérêt de l'utilisation de l'écran pour une routine de coucher.

Zimmerman a donc entrepris de réfléchir à la manière dont la consommation cathodique pouvait interférer avec les nuits du jeune enfant.²⁸ Il réfléchit d'abord à la façon dont ce média a pu évoluer en 25 ans. Ainsi il observe comment les représentations parentales sur la dyade enfant-télévision, qui se sont nourries, pour chaque parent, de sa propre expérience d'enfant un quart de siècle auparavant, semblent souvent en profond décalage avec la réalité actuelle de la relation entre l'enfant et l'écran. Cela tiendrait du fait que désormais les contenus, la souplesse des usages, ou encore l'accessibilité dans la chambre de l'enfant ont concouru par leur profonde évolution à transformer radicalement le rapport du jeune téléspectateur avec le média. Ces observations font écho au travail bibliographique de Desmurget, qui rappelle que 90% des parents déclarent, quand on les interroge, que la télévision n'affecte que « marginalement » le sommeil de leur enfant.²⁹ Il est possible que cela soit dû, chez les parents, au difficile travail d'auto-observation à effectuer pour évaluer en quoi leur consommation télévisuelle affecte au premier chef leur propre sommeil.

Zimmerman remarque également que la télévision favorise un schéma temporel déstructuré. L'idée serait qu'apparemment un programme télévisé a une fin définie (contrairement par exemple à certains jeux vidéo en ligne) mais que l'habileté des réalisateurs conduit le spectateur à mettre un pied puis une jambe dans le programme suivant, contribuant à grossir l'audience de la chaîne. On peut prendre l'exemple des séries télévisées diffusées en « prime-time » pour lesquelles la publicité ne vient pas s'intercaler entre deux épisodes, mais s'insère au sein même des programmes, afin d'éviter que le téléspectateur n'en vienne à « zapper » (ou aller se coucher) entre deux épisodes. La résultante est que l'heure de coucher réelle de l'enfant n'est pas l'heure physiologique, celle qui avait été prévue au départ, mais plutôt l'heure retardée au gré des aléas de la programmation télévisuelle. De ce rythme de coucher irrégulier s'ensuit un sommeil de mauvaise qualité, en rapport avec une perturbation du rythme nycthémeral, mais aussi un sommeil de moindre quantité, avec un coucher volontiers plus tardif que précoce.

Un autre argument avancé sur le plan chronopsychologique est celui du retardement du pic de mélatonine. La diminution vespérale de l'éclairage, perçue par la rétine humaine, participe à la libération massive de cette hormone qui favorise l'endormissement. Si au long

de la soirée, la rétine continue à recevoir une quantité importante de lumière par un écran de télévision de grande dimension, ou simplement parce que la lumière de la pièce est restée allumée, alors on observe un retard, voire une diminution du pic de mélatonine, d'où une plus grande difficulté à l'endormissement.

Dans un registre différent, mais toujours selon une approche biologique de l'endormissement, Zimmerman relève les travaux qui s'intéressent à l'impact des programmes à suspense juste au moment du coucher. Il est en effet prouvé que de telles expositions sont susceptibles d'entraîner une libération de neuro-hormones du stress, lesquelles sont corrélées à un retard à l'endormissement et à une mauvaise qualité de sommeil.

La propension du petit écran à réduire le temps passé dans la pratique d'activités physiques joue également un rôle indirect dans la détérioration du sommeil. En effet, la pratique d'une activité physique, outre les bénéfices qu'on lui prête d'ordinaire, participe à améliorer significativement la quantité et la qualité du sommeil. Majorer son temps devant l'écran, ce serait minorer son temps d'activité physique, et par ricochet sa récupération nocturne.

Certains parents expliquent utiliser la télévision comme routine de coucher. Dans la limite de programmes « relaxants », on peut concevoir l'usage de l'outil audiovisuel à des fins d'endormissement. Néanmoins Zimmerman rapporte qu'avant deux ans et demi, le développement cognitif de l'enfant ne lui permet pas d'utiliser la télévision comme routine de coucher, tant son attention est constamment mobilisée par les effets sonores et visuels, qu'il traitera différemment de ses aînés. Par ailleurs, à l'adolescence, l'attrait toujours plus important vers des contenus plus saillants émotionnellement, pour ne pas dire violents, pourrait contribuer à ce que cette « bonne habitude » se transforme progressivement en « mauvaise habitude ». Ainsi quel praticien n'a pas déjà entendu un adolescent lui confier qu'il était inimaginable pour lui de s'endormir autrement que devant sa télévision ? La télévision comme routine de coucher ne semble donc s'entendre que dans la tranche d'âge scolaire, et dans la limite d'un cadre éducatif approprié.

On voit donc à quel point la littérature scientifique foisonne d'arguments démontrant que de mauvaises habitudes télévisuelles peuvent être le lit d'une tendance à l'insomnie chez l'enfant. La mise en évidence d'un réel lien de causalité apparaît toutefois une opération ardue. Dans cette visée, une étude longitudinale américaine apporte un soutien important.³⁰ Dans ce travail, on ne se contente pas de montrer que la quantité de télévision consommée à

l'âge de 14 ans, 16 ans ou 22 ans est associée à des difficultés d'endormissement entre autres troubles du sommeil. Les auteurs ont également prouvé que la réduction de la consommation télévisuelle entre 14 et 16 ans est associée à une diminution des troubles du sommeil aux âges de 16 et 22 ans. La méthodologie expérimentale d'une telle étude est de nature à véritablement affirmer que la modification des habitudes face à l'écran est susceptible d'influencer favorablement le sommeil. On en déduit donc un lien de causalité entre la moindre consommation d'écran et la diminution des troubles du sommeil avec une validité scientifique.

Prendre conscience de ces effets délétères ne résout en rien leur portée sur le public, mais cela paraît un premier pas nécessaire, afin d'une part de déterminer dans quelle dynamique et quelles circonstances l'exposition médiatique peut avoir des conséquences significatives, et d'autre part de proposer aux jeunes patients et à leurs parents des remèdes permettant de garantir un développement infantile plus respectueux des capacités et des besoins liés à l'âge de l'enfant.

2^{ème} partie : Etude de l'influence de la télévision à des moments-clés du développement psychique

2.1 Préambule aux réflexions sur les relations entre nourrisson et télévision

La psychologie du développement, sur laquelle s'appuient régulièrement, dans leur pratique quotidienne, le pédopsychiatre, le psychologue ou encore le psychomotricien, est un champ très vaste de recherche, encore aujourd'hui très actif et multipolaire. On remarque que parmi les théories impliquées dans ce champ théorique, nombre d'entre elles ont été formulées soit avant l'avènement de la télévision, soit à une époque où ce média n'avait ni l'ubiquité, ni la forme qu'il a adoptée aujourd'hui. L'expérience acquise au cours du demi-siècle précédent nous offre désormais un recul anthropologique et médical, nous permettant de reprendre ces connaissances dans le domaine de la psychologie du développement, afin de les confronter aux expériences contemporaines du nourrisson et aux données récentes de la science.

Pour ce faire, on invoquera pour les besoins de notre exposé différents auteurs successivement, voire simultanément afin d'éclairer différents aspects du développement du nourrisson mis en jeu dans son rapport à l'écran. Il ne s'agit pas de récapituler dans une démarche encyclopédique, exhaustive et minutieuse, les apports des différents courants, ce pour quoi le lecteur est invité à lire (ou relire) les ouvrages référencés dans la bibliographie. La méthode de travail fera davantage appel à des aspects théoriques précis susceptibles d'éclairer notre propos et dont on tâchera de saisir et d'exposer la modernité et la pertinence. Dans ce sens, on préférera aborder successivement, dans une logique chronologique centrée sur le bébé, la question de la sensorialité et des expériences motrices, les mécanismes fondamentaux d'interaction et d'accordage, l'accès aux représentations et au langage, et dans une perspective élargie, les conséquences sur la scolarité. Nous compléterons ces réflexions par une analyse psychologique des stratégies marketing visant les plus jeunes.

Sur un plan statistique, une étude téléphonique américaine³¹ sur environ 1000 parents d'enfant(s) de moins de 2 ans retrouve qu'à l'âge de 3 mois, 40% des enfants regardent régulièrement l'écran, si l'on prend aussi en compte les DVD. Les auteurs constatent que l'âge médian de première exposition au domicile est situé à 9 mois et que, parmi les téléspectateurs en herbe, la durée moyenne devant la télévision est de l'ordre d'une heure à

l'âge d'1 an et d'une heure et demie à l'âge de 2 ans. Un tiers des parents disent regarder systématiquement la télévision quand leur enfant la regarde. Les parents, dans ce travail, tendent à considérer qu'il s'agit pour le bébé d'un loisir amusant et relaxant. Dernier enseignement de cette étude, les parents estiment que les autres enfants regardent en moyenne 73% plus la télévision que leurs propres enfants. Il existe plusieurs limites à ce travail, notamment car la variable mesurée est l'exposition directe, de premier plan, dite « *foreground exposure* », et qui s'oppose à l'exposition indirecte, d'arrière-plan, dite « *background exposure* », non mesurée car difficilement auto-évaluable par les parents. L'exposition d'arrière-plan, cette « télé en fond sonore », est cependant un élément non négligeable dans l'exposition du nourrisson. Les médecins généralistes ou les équipes envoyées en visite à domicile s'en font régulièrement l'écho en pratique quotidienne. On pourrait donc considérer que l'exposition annoncée dans cette étude est probablement sous-évaluée. Autre limite : s'il est difficile de trouver sur le territoire français des recueils exhaustifs concernant les habitudes audiovisuelles des enfants de moins de 2 ans, ces résultats obtenus outre Atlantique ne sont pas directement transposables aux jeunes Français. Une étude française récente sur un échantillon plus restreint (N=263) d'enfants de 12 à 36 mois retrouve toutefois des données comparables avec 79% de téléspectateurs réguliers, la majorité regardant la télévision plus d'une heure par jour.³² Il serait intéressant que Médiamétrie puisse affiner ces observations en ne limitant pas ses mesures aux plus de 4 ans.

Ces quelques chiffres donnent une première mesure de la réalité et de la précocité de l'exposition médiatique des plus petits, à laquelle nous allons consacrer nos prochains développements.

2.2 Sensorialité et expériences motrices du nourrisson

- La notion de période sensible

Comme le souligne le Professeur Pierre Delion, réfléchir au développement psychique dans le domaine de la pédopsychiatrie demande d'abord à s'intéresser au corps en tant que ces deux réflexions sont indissociables : « *penser un sujet sans son corps* » relève de l'« *impensable* ». ³³ Dans cet esprit, nous regarderons en premier lieu ce qui se joue sur le plan de la perception sensorielle et du corps chez le très jeune téléspectateur.

Nous serons amenés à distinguer le « très jeune » (moins de 3 ans) du « jeune » (plus de 3 ans) téléspectateur car c'est bien dans la première catégorie d'âge, au sein de laquelle l'immaturation développementale physiologique entraîne une forte dépendance du petit d'homme envers son environnement, qu'il paraît légitime de porter son intérêt. A ce propos, Pinker, nous rappelle que, si la durée de gestation dans l'espèce humaine est limitée par la taille importante du crâne du fœtus vis-à-vis des faibles dimensions du pelvis de la mère, des extrapolations basées sur les gestations des autres grands singes auraient dû mener à une durée de grossesse de 18 mois pour les humains. ³⁴ En quelque sorte, ce ne serait pas un oxymore que de considérer comme *prématuré* un bébé né à terme. C'est dire le rôle de ces 9 premiers mois de vie extra-utérine pour la construction de l'individu en devenir, et l'importance de l'environnement sensoriel à cet âge.

Roger Vasseur et Pierre Delion ont réfléchi à la notion de période sensible qu'ils définissent comme « période du développement pendant laquelle l'enfant est particulièrement réceptif à l'influence de certaines expériences » et au-delà de laquelle il devient « difficile, voire impossible pour la structure cérébrale considérée, de reprendre un développement normal si elle n'a pas bénéficié de stimulations spécifiques. » ³⁵ On peut penser ce concept de période sensible à différents niveaux. Des privations sensorielles radicales, d'une part, peuvent avoir des conséquences majeures. C'est le cas de la vision et on sait qu'une absence de stimulation visuelle d'un œil au cours des premiers mois de la vie peut entraîner une cécité définitive de cet œil. Il est clair qu'on ne se place pas pour notre étude dans ce contexte clinique extrême. La question est plutôt de se demander, pour le tiers d'enfants de 3 mois régulièrement positionnés devant l'écran, quels peuvent être, dans cet état d'immaturation, les conséquences, de ces temps parfois longs passés devant la télévision. Comment le nourrisson reçoit-il ces flux sensoriels ? Quel regard porte-t-il sur la télévision ? Qu'en est-il des

expérimentations sensori-motrices précoces, et de l'engagement dans des activités motrices, quand Bébé prend son bain sensoriel audiovisuel ?

Très tôt, dans son développement, le nourrisson perçoit des flux sensoriels sur un mode archaïque. André Bullinger, psychologue spécialisé dans le développement sensori-moteur du jeune enfant, explique que ces systèmes sensoriels archaïques disposent d'un pouvoir séparateur faible mais sont relativement sensibles aux variations temporelles, donc confèrent au nourrisson la possibilité de s'habituer à un stimulus relativement répétitif. Bullinger poursuit en décrivant comment ces flux entraînent chez le nourrisson une « chaîne de réactions caractéristiques, composée d'une phase d'alerte et d'orientation ». Au final, il en résulte « un ensemble de réactions toniques et posturales, sous-jacent à l'établissement des conduites instrumentales. »³⁶ Il est remarquable que les conduites instrumentales en émergence s'appuient sur le corps, dans ses dimensions toniques et posturales, elles-mêmes mises en jeu par les flux sensoriels. De tels stimuli ne sauraient donc être anodins.

Serge Tisseron s'appuie sur les travaux de Daniel Stern, pour souligner que l'expérience du bébé se base sur des sensations et des émotions davantage que sur des représentations d'action.³⁷ Le nourrisson qui expérimente la télévision va le faire avec son propre fonctionnement. Il ne va pas saisir la trame narrative suggérée, ni anticiper les images lumineuses ou les bruits. Il paraît difficile alors de renforcer les opinions du sens commun qui, recueillies dans l'étude de Zimmerman, qualifient cette activité imprévisible comme relaxante pour le bébé.³¹

Deux modalités sensorielles principales sont mises en jeu : l'audition et la vue. Si les organes sensoriels se développent essentiellement entre le 2^{ème} et le 7^{ème} mois de grossesse, l'audition puis la vue sont les derniers au jeu de l'embryogénèse. Il existerait ainsi une prévalence de l'audition dont la maturation s'effectue plus précocement.

- Entendre la télévision : le concept d'enveloppe sensorielle

On estime ainsi que le bébé est sensible à la voix de ses parents dès les premiers mois. L'importance des flux auditifs est aussi soulignée par Bullinger qui parle de « fonction d'alerte essentielle pour notre espèce. » Dès qu'une source sonore continue est perçue, elle devient une source d'orientation pour le bébé, « un point de référence dans l'espace sonore. »³⁶ Dans la première partie de ce travail, nous nous étions penchés sur la tendance

structurelle de la télévision à offrir au spectateur des stimuli saillants. Le réflexe d'orientation décrit par Pavlov, réflexe primitif spécifiquement activé par des stimuli saillants notamment les bruits soudains, corrobore à ce niveau les phases d'alerte et d'orientation mises en jeu par les systèmes sensoriels archaïques chez Bullinger. Plusieurs interrogations sont soulevées par ces phénomènes. Quelles réactions tonico-posturales, découlant des perceptions sensorielles dans l'approche sensori-motrice de Bullinger, vont survenir chez un bébé dont on stimule de manière prépondérante les réactions d'alerte et d'orientation ? Par ailleurs, si la finalité des flux sensoriels est de participer au recrutement tonique et à l'établissement progressif des conduites instrumentales, quelle peut être pour le bébé la finalité des flux sensoriels audiovisuels quand il les expérimente en solitaire, sans qu'un adulte ne vienne l'aider à donner un sens à ses perceptions au rythme rapide et à la forte saillance sensorielle ?

Le rôle de la mère, du père, ou de l'adulte qui s'occupe de l'enfant consiste justement à protéger l'enfant des stimulations sensorielles auditives nocives ou excessives, et à lui permettre d'intégrer ces stimuli de manière harmonieuse en rapport avec son niveau de développement. Winnicott tente de définir la manière dont la mère tend à jouer ce rôle de pare-excitation :

« Progressivement elle introduit le monde extérieur partagé, à doses soigneusement graduées selon les besoins de l'enfant qui varient d'un jour à l'autre et d'une heure à l'autre. Elle protège l'enfant des coïncidences et chocs (la porte qui claque quand le nourrisson va prendre le sein), essayant de maintenir la situation physique et affective suffisamment simple pour que le nourrisson soit capable de la comprendre et pourtant suffisamment riche pour tenir compte de la capacité grandissante de l'enfant. »³⁸

Winnicott attend de la mère qu'elle puisse jouer ce rôle de filtre sensoriel, en protégeant celui dont la situation d'extrême dépendance initiale empêche de se prévenir seul des agressions sensorielles. Les stimuli auditifs agressifs que constituent par exemple chez Winnicott les claquements de porte peuvent être rapprochés des bruits soudains, parfois agressifs, dont regorgent les émissions de télévision et surtout les plages de publicité. On peut alors légitimement se demander si laisser un bébé seul devant la télévision à plein volume ne constituerait pas une situation de maltraitance au vu des capacités de traitement de l'information auditive à cet âge de la vie.

La question des premières perceptions sensorielles renvoie également à la notion des enveloppes psychiques, et notamment des enveloppes sensorielles, dans la lignée des travaux

de Didier Anzieu. Marie-France Castarède dans ses réflexions sur l' « enveloppe vocale »³⁹ souligne l'importance de la qualité de l'environnement sonore du bébé dans le développement précoce du langage. Elle s'appuie sur le concept d' « enveloppe sonore du Soi » chez Anzieu qui contribuera au développement de la théorie du « Moi-Peau ». Selon Anzieu et sans rentrer en détail dans ce concept, le Moi-Peau a trois fonctions : « une fonction d'enveloppe contenant et unifiante du Soi, une fonction de barrière protectrice du psychisme, une fonction de filtre des échanges et d'inscription des premières traces. »⁴⁰ Si la modalité tactile a une prééminence sur les autres modalités dans la formation d'une enveloppe psychique, que ce soit dans l'embryogénèse ou de par les situations de portage, Castarède insiste sur l'idée que l'intégration des différentes modalités favorisée par la mère, permettrait « de fournir au nourrisson un sentiment d'unité et de sécurité ».³⁹ Elle reprend la notion de « bain mélodique » qui chez Anzieu correspond par exemple à la voix de la mère, à ses chansons, et qui mettrait à disposition du bébé un « miroir sonore » grâce auquel le petit d'homme pourrait expérimenter la réciprocité avec ses propres productions orales. On voit dans la théorie du Moi-Peau combien le bébé ne peut dans un premier temps s'appuyer que sur ses sens, l'audition et la vue étant de plus en plus utilisés au fur et à mesure du développement. Les fonctions maternelles de contenance, de barrière, et de filtre, mises en œuvre par la mère dans l'attente de la constitution du Moi-Peau de l'enfant, ne semblent pas garanties par la télévision. En effet, au moment de la rédaction de ce travail, les téléviseurs ne sont pas encore capables d'adapter en instantané leurs flux audiovisuels aux réactions sensori-motrices de leurs plus jeunes téléspectateurs, ni ne sont dotés d'une intelligence artificielle suffisamment évoluée pour reproduire la richesse et la complexité des échanges tonico-émotionnels entre le bébé et ses parents.

Les échanges auditifs, nous l'avons vu, jouent un rôle important dans l'appropriation d'une enveloppe sensorielle « vocale » par le nourrisson, avec pour objectif la mise en place d'une fonction contenant de la parentalité, qui permet au bébé d'expérimenter un sentiment de continuité entre les différents éprouvés sensoriels qu'il intègre. Le toucher est cependant, sur le plan de la maturation, un autre mode de sensorialité précoce et fondamental, mais peu investi dans l'expérience télévisuelle. Nous verrons que la vue, dont la maturation est plus tardive, va permettre de jouer un rôle important, tant pour la fonction de contenance, que pour l'acquisition d'une motricité dirigée.

- Voir la télévision : la perspective constructiviste

Si le développement intra-utérin des organes visuels s'effectue relativement tardivement, ils poursuivent leur maturation après la naissance et ne possèdent donc pas les mêmes caractéristiques techniques et perceptives aux différents âges de l'enfance. Ainsi, avant de se normaliser, la vue du bébé est marquée par une hypermétropie entre 2 et 3 dioptries à l'âge de 4 mois, ce qui diminue l'acuité visuelle de très près à cet âge. Par ailleurs, si on étudie le cortex visuel du nourrisson, on constate qu'il ne commence à fonctionner sur un mode adulte qu'après 15 mois environ.⁴¹

De 3 à 5 mois, le système oculomoteur de l'enfant va gagner en maturité, si bien qu'il lui est alors possible de diriger activement son regard, voire de fermer les yeux ou de les détourner.⁴² Cette capacité volontaire, esquisse d'agentivité de nature visuelle dans les relations sociales, confère un pouvoir nouveau au bébé, qui lui permettra, si nécessaire, de rompre ou éviter le contact avec son interlocuteur. Très tôt, l'expérience visuelle devient un phénomène actif et sélectif.

On remarque qu'avant l'âge de 6 mois, le bébé n'est capable de fixer la télévision que pendant quelques brèves minutes avant l'apparition des premiers signes de fatigue. Dès 6 mois, il parvient à rester environ un quart d'heure devant la télévision, en dehors d'autres sources de stimulations préférentielles.³⁷

La psychologie du développement chez Piaget nous donne un premier angle de perspective sur le développement de la motricité et ses rapports avec les perceptions visuelles. Piaget décrit l'*assimilation*, étymologiquement transformation de la réalité extérieure en « même », comme un processus par lequel des éléments extérieurs (objets, personnes) sont incorporés au système cognitif de l'enfant afin d'en nourrir les *schèmes*, ou programmes d'action. Il définit aussi l'*accommodation*, activité par laquelle va se transformer le système cognitif ou le schème, en fonction des contraintes de l'environnement. En fait, c'est parce que l'enfant aura tenté d'utiliser un schème préexistant de manière plus ou moins infructueuse, qu'il va l'ajuster dans l'objectif de réussite d'une tentative ultérieure. L'*adaptation* consiste en un équilibre, naturellement recherché par l'enfant, entre l'assimilation et l'accommodation.⁴³

En ce sens, la psychologie chez Piaget donne la part belle aux interactions avec l'environnement, qui vont permettre au jeune enfant d'étayer son répertoire de schèmes

sensori-moteurs. Il convient maintenant de se demander comment la télévision va influencer ces processus.

L'assimilation, tout d'abord, ne va pouvoir se faire qu'en fonction d'un bagage cognitif préexistant. Il s'agit d'une activité mentale au cours de laquelle l'enfant va tenter de reconnaître, transformer, modifier, comprendre un objet avec lequel la télévision le met en relation. L'idée est qu'une telle activité nécessite un *cadre d'assimilation*,⁴⁴ c'est-à-dire la jouissance préalable de certaines notions et savoir-faire intellectuels qui vont permettre à l'enfant de faire rentrer dans son système cognitif l'objet extérieur rencontré. La télévision, si elle ne semble pas empêcher l'assimilation, en constitue-t-elle une voie privilégiée?

Sur le plan de la perception visuelle, on sait que dès 5 mois, des objets vus en 2 dimensions (2D) via une photographie sont reconnus ultérieurement par l'enfant en 3 dimensions (3D), c'est-à-dire en perception directe.⁴⁵ Ce qui laisse à penser que les traitements primitifs sensoriel et gnosiologique permettent au très jeune enfant d'accéder au contenu visuel présenté dans une représentation en 2D, différente de l'approche naturelle en 3D. Néanmoins, pour que cette image puisse être assimilée par l'enfant, c'est-à-dire qu'elle puisse faire sens en tant qu'elle intègre un schème sensori-moteur préexistant, il est également nécessaire que l'enfant ait vécu suffisamment d'expériences sensorielles et motrices qu'il pourra relier aux objets, aux actions vus à la télévision.

Sur le plan du geste, Andrew Meltzoff a remarqué que dès 14 mois, l'enfant se montre capable d'imiter des exemples télévisés d'action,⁴⁶ ce qui suppose une perception et un traitement visuels des images, ainsi qu'une utilisation de ces informations visuelles présentées en 2D afin de guider les actions motrices dans le monde réel en 3D. Il semble à ce niveau que la télévision puisse être vectrice d'une certaine forme d'assimilation, car l'enfant tend à répéter un schème sensori-moteur afin de l'intégrer.

Barr et Hayne se sont intéressés dans une recherche concernant des enfants de 12, 15 et 18 mois à la capacité des enfants à imiter des séquences gestuelles complexes, telles que secouer un hochet, observées à la télévision. Ils remarquent que les enfants réussissent davantage l'imitation, si l'observation est réalisée dans le monde réel, grâce à une personne avec laquelle ils sont en interaction.⁴⁷ Néanmoins les chercheurs constatent que les imitations par observation à l'écran, lorsqu'elles sont répétées fréquemment, tendent à rattraper en efficacité les imitations en observation directe.⁴⁸ Ces informations laisseraient à penser que l'imitation par écran interposé demanderait davantage de temps d'exposition que l'imitation

par observation directe, même si techniquement le bébé semble capable, à partir de 6 mois, de tirer partiellement des informations de ce qu'il voit sur le poste dans des conditions expérimentales. L'imitation des actions vues à la télévision semble donc possible, mais de moindre qualité.

Ces éléments nous permettent-ils d'extrapoler ces apprentissages par les tout-petits à des situations écologiques de visionnage, c'est-à-dire telles qu'elles sont effectuées au quotidien dans les foyers ? En effet, la recherche nous montre comment de telles acquisitions télévisuelles sont possibles *en conditions expérimentales*, quand l'enfant est en condition de mémoriser puis de restituer une information (objet, geste) que l'adulte lui transmet *intentionnellement*. Il semble qu'il faille que le contenu soit suffisamment simple et digeste pour que l'enfant puisse le percevoir et l'assimiler efficacement. Si l'enfant est trop jeune il lui sera difficile de mettre en perspective ou de trouver du sens à ce qu'il voit. Une étude récente a cherché à vérifier ce que comprend un bébé qui regarde les Teletubbies, dessin animé à destination des tout-petits, sur la base de mesures électrophysiologiques et d'engagement attentionnel.⁴⁹ Deux conditions sont proposées : Teletubbies dans sa version habituelle ou dans une version modifiée pour les besoins de l'expérience. Dans la version modifiée, soit le son est retranscrit à l'envers, soit les scènes sont distribuées dans un ordre aléatoire. On observe que les enfants de moins de 24 mois ne semblent pas percevoir les modifications, contrairement aux enfants plus âgés. Cette recherche fait donc que le constat que les très jeunes enfants ne prêtent pas forcément attention au langage signifiant, ni à la structure séquentielle des programmes dont le niveau de complexité est au moins supérieur à celui des Teletubbies.

Sur un plan ontogénique, on peut s'interroger sur la capacité de l'écran à susciter la capacité du très jeune enfant à s'adapter à son environnement en usant des processus d'assimilation et d'accommodation. L'accommodation suppose que l'enfant adapte ses expériences motrices aux sollicitations de l'environnement. Par exemple, s'il appuie sur le bouton marche-arrêt de la télécommande, l'écran s'allume, ce qui fait dire à l'enfant que cette action est intéressante. En dehors des manipulations de la télécommande, l'enfant n'a avec la télévision que peu de moyens d'expérimenter différemment l'objet technique afin d'en faire un autre usage. Dans la condition d'une accommodation à un jouet réel, le bébé qui découvre un hochet va le toucher, le mettre en bouche selon son niveau de développement, et à un moment peut-être lui imposera un mouvement brusque qui générera un bruit intéressant. De là, il pourra accommoder son schème-hochet, dans la mesure où l'objet a montré des

caractéristiques sonores particulières suite à une manipulation particulière. C'est pourquoi nos observations suggèrent que chez le très jeune enfant, si la télévision semble permettre des formes frustes d'assimilation, elle n'offre pas la richesse d'expérimentation du monde réel, en l'absence de possibilité d'accommodation véritable.

Par ailleurs, et l'on pourra y revenir, le monde tel qu'il est présenté à la télévision diffère sensiblement du monde réel et pour l'enfant plus âgé qui tentera d'assimiler les notions vues à l'écran dans un but adaptatif, il aura accès à un répertoire d'information non représentatif des exigences d'une vie réelle, en société. Cela a de toute évidence des répercussions chez certains enfants, parfois plus immergés dans le monde télévisuel que dans le monde réel, quand il s'agit d'assimiler des standards de minceur⁵⁰ par exemple, ou des comportements dans des dessins animés violents. Si on prend l'exemple de Batman ou Spiderman, qui viendront à bout de l'adversité par l'usage notamment de la violence physique, la télévision offre la représentation de l'agressivité comme un modèle efficace, avec un retour positif suite au comportement violent. Cela se révèle surtout pertinent dans le scénario du dessin animé, et il faudra que l'enfant reproduise le comportement violent dans le monde réel afin d'en constater les limites au niveau social, quand les parents ou le professeur marqueront l'interdit de la violence. Cela ne veut pas dire que la violence chez le jeune enfant ne préexistait pas à la télévision, mais plutôt que la télévision pourrait donner précocement une représentation déformée de la violence, qu'il n'est pas possible pour l'enfant d'accommoder immédiatement. L'idée ici n'est pas que la télévision rend directement violent les élèves de maternelle, mais qu'elle leur apporte préférentiellement des modèles violents à assimiler, dans la mesure où les enfants sont davantage exposés aux programmes violents qu'aux programmes prosociaux, et dans la mesure où les interdits et les alternatives aux comportements violents ne sont pas toujours accessibles au sein de l'environnement familial. Dans cette perspective, le Jeu des trois figures, proposé par Serge Tisseron, en permettant au sein de la classe une accommodation quant aux contenus audiovisuels rapportés par les élèves, propose des solutions auxquelles nous aurons l'occasion de revenir.

Nous venons en reprenant la démarche piagétienne de tenter une approche constructiviste des effets de la télévision sur l'enfant. Cette approche, pour laquelle l'enfant construit lui-même activement ses représentations du monde au travers des programmes observés, trouve une portée d'autant plus grande que l'enfant, à l'âge de la mise à l'école, accède avec plus de discernement aux émissions et aux DVD. Pour le nourrisson, les acquisitions télévisées restent discrètes.

- Voir la télévision : la théorie posturale

Une autre perspective sur le développement psychologique de l'enfant s'ouvre sur la base des travaux d'Henri Wallon. Wallon définit une série de stades qui jalonnent le développement de l'enfant, en se basant sur 2 axes principaux : les émotions et l'équilibre tonique.

Le *stade impulsif pur*, de la naissance jusqu'à environ 2 mois se caractérise essentiellement par des réponses motrices réflexes.

Vers 2-3 mois, il laisse place au *stade émotionnel* qui dure jusque la fin de la première année. Au cours de cette deuxième étape, le bébé va envoyer de nombreux messages émotionnels par lesquels il va entrer en relation avec le monde extérieur. Pour Wallon, les mécanismes de régulation tonique jouent un rôle important dans la mise en place des émotions.

Jesus Bermejo Berros reprend les concepts de Wallon pour décrire l'impact de la télévision sur l'état tonico-émotionnel du jeune enfant.⁵¹ Il revient sur 3 types de mouvements décrits par Wallon : les mouvements d'équilibre (ajustement du corps à la pesanteur), les mouvements de manipulation et de locomotion, et, ce qui va retenir notre attention, les réactions posturales (attitudes expressives, mimiques), potentielles vectrices des émotions. Les émotions traduisent des états internes positifs ou négatifs dont elles sont l'expression. Elles correspondent au niveau corporel à un certain équilibre (ou déséquilibre) tonique. L'état tonique donne d'abord lieu à des expressions internes puis externes avec l'apparition des mimiques, du sourire, et des cris. Les émotions sont donc le moyen par lequel le bébé va pouvoir interagir avec son milieu, et se sentir à l'unisson de l'ambiance générale. Par ailleurs, l'apparition progressive des premières représentations est indissociable des émotions qui accompagnent leur apparition. Ainsi les émotions permettent de relier le monde intérieur du bébé avec celui des autres personnes, tout en contribuant à sa construction subjective.

Elles jouent un rôle prépondérant dans la relation du jeune téléspectateur avec l'écran, d'autant plus que son accès à la rationalisation est moindre. Bermejo Berros compare la régulation tonique devant l'écran à une situation de « massage télévisuel ». ⁵¹ Il remarque qu'un certain nombre d'activités humaines comme les manèges à sensation, certaines activités sportives, la danse, l'acte sexuel peuvent être assimilées à un massage dans le sens où le corps est alors soumis à des processus de tension et distension musculaires successives, avec une alternance entre l'activation des systèmes sympathique et parasympathique. Pour cet auteur, la

valence positive ou négative de l'évaluation émotionnelle, pour chaque activité, est en lien, à un niveau corporel, à la bonne adéquation dans l'alternance entre les stimulations sympathique et parasympathique.

L'auteur a étudié sur des enfants scolarisés en école primaire l'effet du visionnage de plusieurs épisodes de deux dessins animés (David le Gnome et Dragon Ball Z) sur l'équilibre tonique (tension musculaire, réactions posturales) et l'évaluation émotionnelle à la fin de chaque épisode. Il observe que des profils particuliers de tension musculaire, qu'il nomme « profils fructionnels », témoignent du vécu émotionnel du dessin animé par l'enfant. Il distingue ainsi des profils fructionnels dits « cathartiques », reflétant les alternances de tension-distension avec un équilibre optimal entre les processus d'accumulation et de libération tonique. On y retrouve davantage d'accumulation tonique, même s'il existe régulièrement au cours de l'épisode des moments de distension permettant une libération. Il est notable que les enfants, quand ils présentent ce type de fruction, évoquent sur le plan émotionnel avoir aimé l'épisode, et avoir pris un certain plaisir dans le visionnage. En opposition, l'auteur décrit des profils fructionnels dits « non cathartiques » pour lesquels les enfants présentent un moins bon équilibre tonique, c'est-à-dire que l'alternance est moins régulière et les périodes de distension plus importantes. Les enfants témoignent alors de leur ennui, ou du fait qu'ils n'ont pas aimé l'épisode. L'auteur conclut vis-à-vis des « massages » mis en lumière dans cette étude, que « le corps et les processus cognitifs agissent *ensemble* pendant le visionnage provoquant des processus alternés de tension et de distension tonique, dans une progression en zigzag, et susceptibles de générer, lorsqu'on arrive à la conclusion du récit, des états de plaisir ou de désagrément ». ⁵¹ Il est intéressant de remarquer que même dans cette activité d'allure passive, le corps de l'enfant est mis en jeu, certains dessins animés comme Dragon Ball Z se révélant très habiles pour générer des périodes de tension musculaire importante, grâce à des procédés dramatiques dans le récit mais aussi par l'usage intensif de stimuli auditifs et visuels très saillants.

En cela, le bébé, ou l'enfant très jeune, restant immobile, fixé devant l'écran, que l'entourage jugera volontiers comme « très concentré pour son âge », subit probablement (et paradoxalement) des expériences toniques singulières, qu'il serait judicieux d'étudier. En effet, peut-on parler de concentration quand l'attention mise en jeu est un processus réflexe, excité par des stimuli audiovisuels saillants ? Que fait le bébé de cette excitation, car il s'agit bien d'excitation et non de concentration, si les adultes ne viennent y donner sens ? Devant cet état proche de la sidération, on pourrait penser que ses ressources cognitives sont

dépassées. Les travaux de Bermejo Berros, nous amènent aussi à considérer que, pour un même programme audiovisuel, les réactions tonico-émotionnelles seront différentes en fonction de l'âge de l'enfant, dans la mesure où les enfants plus jeunes (équivalent CP) ne montraient pas le profil fonctionnel optimal de leurs aînés (équivalent CM2). Ces résultats suggèrent que le degré de maturité de l'enfant influence la manière dont il perçoit dans son corps le spectacle qu'il regarde. Nous pouvons élaborer plusieurs hypothèses non exclusives afin de comprendre comment les enfants les plus jeunes, et *a fortiori* les bébés, viendraient à ne pas appréhender de façon optimale ce qu'ils regardent.

D'une part, nous pouvons réfléchir à la capacité du très jeune enfant à recevoir et intégrer les flux sensoriels. Nous savons avec André Bullinger que les effets des flux sensoriels sur l'organisme évoluent avec le temps. Pour Bullinger, « le recrutement tonique est assuré par le niveau de vigilance et pas les stimulations créées par les flux sensoriels ». Il existe alors des mécanismes de régulation tonique *interne* opérant sous la forme de la rigidification posturale, ou d'une décharge motrice qui permet de « métaboliser la tension accumulée ». Une autre forme de régulation tonique, *externe*, s'exerce « à travers le contact corporel avec la personne qui porte le bébé » et lui permet de restaurer un équilibre.³⁶ Le bébé, on le voit, possède ses propres mécanismes de régulation, tout en étant fondamentalement dépendant de la régulation humaine externe. Bullinger reprend chez Wallon l'idée que les émotions du bébé consistent en un « espace de fusion », de « communication immédiate » avec les autres humains, qui viendront donner du sens aux fluctuations toniques dans des situations sociales déterminées. Ce qui compte au final, c'est que la façon dont le bébé se débrouille avec ses fluctuations toniques, en recevant un flux sensoriel plus ou moins adapté à son niveau de développement, et en bénéficiant d'une régulation externe plus ou moins ajustée par les adultes qui en ont la responsabilité, va contribuer à ses premiers pas dans la vie émotionnelle. Dans ce sens, laissé devant le poste, seul ou avec des adultes transitoirement décentrés de leur progéniture, le bébé ne jouit ni en amont d'une régulation des flux audiovisuels, ni en aval d'une régulation par les ajustements parentaux toniques, visuels et verbaux.

Enfin, nous nous intéresserons à la maturité cognitive et à la capacité qu'ont les enfants à donner du sens à ce qu'ils voient. Bermejo Berros pointe que paradoxalement, la bonne compréhension de la trame narrative du programme n'est pas un pré-requis nécessaire à un profil fonctionnel cathartique, et à un vécu ressenti comme agréable par le jeune téléspectateur de Dragon Ball Z.⁵¹ Cela étant dit, quant à la question du sens attribué aux

situations de violence mises en scène à l'écran, cette observation induit pour les jeunes téléspectateurs (équivalent école primaire) une décontextualisation des scènes violentes qu'ils voient. Les enfants perçoivent le caractère violent mais ne font pas forcément le lien avec la nécessité manichéenne qu'ont les « gentils guerriers » de Dragon Ball Z à défendre leur planète contre « les méchants guerriers ». Cet argument n'est pas spécifique à la violence. Dans cette perspective, le bébé, incapable d'appréhender le scénario élémentaire des Teletubbies, pourra difficilement associer du sens aux états internes ressentis au moment d'un visionnage, qui ne contribue alors guère à développer ses représentations.

Le vécu tonico-émotionnel du spectacle audiovisuel se révèle un phénomène complexe et ambigu. Christakis et Zimmerman ont mis en évidence la corrélation positive entre le nombre d'heures passées devant l'écran à 1 ou 3 ans, et le rapport parental de symptômes évocateurs de troubles attentionnels à 7 ans. On sait que la stabilité posturale joue un rôle important dans le développement psychologique du bébé. Bullinger s'appuie sur Wallon pour dire que « la capacité de stabiliser et d'orienter son attention vers une tâche intellectuelle s'appuie sur les mêmes mécanismes que ceux qui régulent la posture ». ³⁶ La stabilité posturale peut être mise à mal par certains signaux non ajustés ou inadaptés, dits « irritatifs ». L'hypothèse proposée par Bullinger est que l'enfant inattentif présenterait un défaut dans son image corporelle, car l'intégration sensorielle ne s'effectuerait pas correctement avec les signaux issus de la sensibilité profonde. D'où l'intérêt pour l'enfant de bouger constamment pour parvenir à mieux percevoir les points d'appui de son propre corps. La mise en jeu de ce corps en mouvement, même si elle aide l'enfant à intégrer sensoriellement son corps, a un effet pervers en cela qu'elle constitue une tâche qui éloigne l'enfant de son activité, notamment scolaire.

Nous pouvons à notre tour, suite aux propos de Bullinger, et en référence aux résultats de l'étude de Christakis et Zimmerman, faire l'hypothèse suivante : la position immobile du spectateur associée, sur de longues périodes, à l'intégration sensorielle de mouvements vus sur l'écran, au sein duquel il se trouve immergé mentalement, contribuerait, pour le bébé, à une plus grande difficulté dans l'acquisition de son image corporelle. Cette image corporelle, « évanescence », selon l'expression de Bullinger, perdrait à chaque heure passée devant la télévision, à cette période sensible de l'existence, une occasion d'être appropriée par l'enfant dont l'attention est décentrée de ses points d'appuis vers le spectacle audiovisuel.

Chaque heure du bébé passée devant la télévision va diminuer encore davantage un emploi du temps déjà limité, à un âge ou plus qu'à tout autre le temps d'activités non nécessaires à sa survie est drastiquement réduit par les contingences de la vie (sommeil, repas, toilettes, changes...). Autrement dit, le bébé a peu de temps d'expérimentation à perdre. Chaque heure passée devant la télévision sans forcément constituer directement une distorsion dans son intégration sensorielle, pourrait constituer un rendez-vous raté avec la fabrication d'une image corporelle stable, préalable à une stabilité posturale et donc à une attention soutenue à l'école. Nous verrons dans la suite de notre propos comment le défaut d'expériences motrices lié à l'exposition télévisuelle prolongée à un âge crucial pourrait grever le potentiel de développement du très jeune enfant.

- Vivre la télévision : enjeux au stade sensorimoteur

Après avoir traversé les stades *impulsif pur* et *émotionnel*, l'enfant entre dès la fin de la première année, selon Wallon, dans le stade *sensorimoteur*. Cela va être, jusqu'à ses 2 ans environ, un moment propice aux expériences motrices nouvelles, débouchant sur la mise en place de la marche et du langage oral.

L'importance des exercices fonctionnels dans la mise en place de ces acquisitions est soulignée par Liliane Lurçat, psychologue et élève de Wallon, qu'elle cite à ce propos :

« A la maturation du système nerveux qui rend successivement possibles différents niveaux d'activité, il faut que s'ajoute l'exercice qui doit être aussi divers que possible. »⁵²

La diversité de l'exercice, dont fait part Wallon, reflète l'exercice bimanuel mais aussi l'emploi de la parole, qui elle aussi, joue un rôle exploratoire :

« Le mot, écrit Wallon, est comme la main, un moyen d'investigations objectives à travers les réalités et les significations du monde extérieur. »⁵²

La manipulation des objets, les gestes, favorisent selon Lurçat l'acquisition par l'enfant au stade sensorimoteur d'un langage d'abord descriptif, puis de plus en plus conceptuel. Cette association du geste et du langage oral, notamment dans le jeu, au cours de la deuxième année de vie, permettrait ainsi la mise en place de pré-requis fondamentaux aux apprentissages ultérieurs.

La télévision permet difficilement à l'enfant d'accéder à cet emploi conjugué d'activités verbales et motrices. Sur le plan verbal, nous verrons qu'elle apporte un concours nuancé pour l'enrichissement du vocabulaire. Par contre, s'il n'est pas en mesure de communiquer avec un adulte à proximité, le très jeune enfant ne pourra commenter oralement ce qu'il voit à l'écran. La parole prend une signification quand elle témoigne d'une notion, d'une activité qui font sens pour l'enfant. C'est dans ses activités propres que l'enfant va pouvoir le plus aisément s'approprier un langage employé pour des actions dont il est justement l'auteur. Il sera d'autant plus facile de faire le lien entre ce qui est fait et ce qui est dit, et qui sera au besoin commenté par l'adulte.

Dans la suite des travaux de Wallon, Lurçat évoque la notion d'automatisation des activités. Plus l'enfant va répéter une action au cours de ses activités, plus il va exercer, perfectionner une ou plusieurs fonctions qui vont s'automatiser progressivement. Cette automatisation, qui s'effectue sans que l'enfant n'y prête attention, va favoriser la disponibilité de l'enfant pour le développement de nouvelles compétences. Dans cette perspective, les liaisons interfonctionnelles, comme par exemple le circuit œil-main, vont faire l'objet de processus d'automatisation. La combinaison de la perception visuelle et de la préhension, intégrée au sein d'un même acte, va constituer, selon Lurçat, un pré-requis nécessaire à la lecture et à l'écriture. L'idée de l'auteur est que, privé durablement de la possibilité de jouer par de longues heures abandonnées au petit écran, le très jeune enfant pourrait pâtir d'une mauvaise acquisition de ces liaisons interfonctionnelles jusqu'à moyen et long terme, c'est-à-dire lors de l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, et des mathématiques.⁵² A la lumière des travaux de Piaget, on remarque qu'il est difficile de progresser dans la construction d'activités de plus en plus complexes, si les fondations de ces édifices cognitifs restent encore trop malléables.

Les postulats que l'on vient d'énoncer, qui voudraient que la télévision diminue l'épanouissement psychomoteur et intellectuel de l'enfant en développement, se basent sur des théories qui ne prennent pas en compte l'effet de la télévision. On rencontre dans le caractère spéculatif de ces hypothèses un des ressorts de la problématique qui est la nôtre. En effet, peut-on prouver une association, voire un lien de causalité entre le visionnage régulier des programmes et une carence développementale précoce ? On perçoit qu'une telle tâche se révèle ardue tant les cofacteurs mis en jeu semblent nombreux et les variables complexes à mesurer. S'il est difficile de mesurer directement l'impact de la télévision à cet âge sur les acquisitions ultérieures, certains auteurs ont étudié le lien entre l'exposition au petit écran et la

qualité des activités ludiques des très jeunes enfants. L'idée est donc d'étudier un maillon de la chaîne : quel serait l'impact sur le jeu, dont on sait qu'il joue un rôle prépondérant dans les processus d'automatisation ?

Tel a été le travail de Schmidt et de ses collègues, qui ont tenté en 2008 de mesurer les effets de la télévision en fond sonore, sur la qualité et la quantité des jeux chez des enfants de 12, 24 et 36 mois.⁵³ Ces auteurs ont préféré s'intéresser à la condition de télévision en fond sonore, plutôt qu'à l'exposition directe, pour répondre à l'idée établie que les enfants portaient peu d'attention aux émissions qu'ils ne comprenaient pas. Par ailleurs, les études antérieures estimant l'exposition des enfants de cet âge par des chiffres allant de 1 à 3 heures quotidiennes d'exposition directe, ne rendaient pas spécifiquement compte de la condition «télévision en fond sonore », pourtant largement présente dans la condition écologique états-unienne. Ainsi, aux Etats-Unis, 75 % des parents de très jeunes enfants déclarent que la télévision est allumée au moins la moitié du temps, et même si personne ne la regarde.⁵³

Les auteurs se basent sur le développement parallèle de deux systèmes attentionnels différents chez le très jeune enfant, comme nous l'avons déjà vu : un système primitif basé sur le réflexe d'orientation, activé par les stimuli saillants, et un second système plus évolué, l'attention soutenue, de plus haut niveau.⁵⁴ Le paradigme réside dans l'inhibition réciproque de ces deux systèmes ; en effet, il est plus facile pour l'enfant de construire des jeux complexes, ce qui nécessite une attention soutenue, si par ailleurs son attention est détournée des stimuli de l'environnement, notamment des plus habituels. Pour pouvoir s'épanouir, l'attention soutenue tendrait à diminuer simultanément le rôle de l'attention primitive. Cette théorie rejoint les résultats d'autres chercheurs, qui ont montré que la courte durée des épisodes de jeu était un facteur prédictif de déficit attentionnel ultérieur.⁵⁵ Dans l'étude de Schmidt, 50 enfants ont été observés en situation de jeu avec des jouets adaptés à leur âge, alternativement avec et sans télévision présentant une émission de divertissement pour adultes en fond, l'ordre de passage de ces deux conditions étant déterminé de façon aléatoire. Les résultats dans la condition télévisée témoignent d'une faible diminution du temps de jeu global (environ 5%) proportionnelle au temps passé par l'enfant à regarder la télévision.⁵³ Ce premier résultat n'explique pas, selon les auteurs, la diminution encore plus considérable de la durée des épisodes de jeu, à mettre sur le compte des interruptions récurrentes par détournement de l'attention vers la télévision. L'hypothèse est que l'enfant décroche du jeu préalablement mis en place, au moment de cet intermède audiovisuel, si bien qu'il doit alors recommencer un nouveau jeu, éventuellement avec un nouvel objet. Ainsi dans la condition

télévisée, les enfants rentraient en contact avec 65% des jeux disponibles, contre 55% dans la condition non télévisée. Les auteurs insistent sur la diminution de l'attention soutenue et de la longueur des épisodes de jeu qui, tout comme un niveau de bruit ambiant élevé au sein du foyer, annoncent un moindre développement cognitif du très jeune enfant. Ils s'inquiètent de l'effet cumulatif dans les foyers de telles expositions à la télévision en fond sonore.

Il est également notable que la télévision pourrait avoir un effet significatif sur les processus attentionnels, tant dans le cadre d'une *exposition directe* du très jeune enfant à des programmes pour enfants, comme dans l'étude de Christakis et Zimmerman,¹⁰ que dans le cadre d'une *exposition en fond* à des programmes pour adultes, comme dans l'étude de Schmidt.

Les expériences sensorielles et motrices précoces du bébé participent à fonder son développement psychomoteur et psychologique, actuel et ultérieur. Les effets de la télévision à ce niveau de maturation prennent une importance fondamentale, si l'on tient compte de la notion de périodes sensibles dans le développement psychomoteur et psychologique. Depuis Spitz, on sait que l'environnement de l'enfant, notamment sur le plan affectif, joue un rôle majeur dans le développement psychologique. Après s'être intéressé, du point de vue de l'enfant, aux interactions précoces avec son environnement, on va désormais se concentrer sur la qualité des relations sociales que le bébé entretient avec ses proches.

2.3 Interactions sociales du bébé

Les interactions que le bébé va nouer avec ses parents et ses proches vont lui permettre de prendre progressivement conscience de son existence en tant qu'individu. Nous verrons que le lien fondamental entre le bébé et sa mère repose sur la disponibilité maternelle, mais aussi des mécanismes d'accordage mis en place par la mère afin de s'ajuster aux différents états émotionnels de l'enfant.

- Le rôle des soins maternels

Afin d'introduire les enjeux du holding chez le bébé, nous commencerons par évoquer les réflexions de D.W. Winnicott concernant la *préoccupation maternelle primaire*.⁵⁶ Winnicott décrit cette préoccupation qui se développe pendant la grossesse et dure quelques semaines après la naissance. Cet état psychologique particulier permet à la mère de s'adapter avec une grande acuité aux besoins de son enfant. En effet, l'auteur relève l'étymologie du mot nourrisson, « *infant* » en anglais, du latin « *in-fans* », c'est-à-dire « *qui ne parle pas* ». Il s'agit donc « *d'une phase où le nourrisson dépend des soins maternels qui reposent sur l'empathie de la mère plutôt que sur sa compréhension de ce qui est verbalisé ou pourrait l'être.* »⁵⁷

La mère, dans l'état de préoccupation maternelle primaire, va apporter à l'enfant un *cadre* dans lequel il va pouvoir se développer et vivre les sensations propres à son âge. Pour expliquer comment s'opère cette tendance maternelle, Winnicott évoque le concept de mère^{vi} « *suffisamment bonne* »⁵⁶ en tant que « *si la mère fournit une adaptation au besoin suffisamment bonne, la propre ligne de vie de l'enfant est très peu perturbée par les réactions aux empiètements de l'environnement* ». L'idée développée par l'auteur est que par sa capacité à anticiper les besoins de son enfant, et à lui offrir l'affection et les conditions environnementales harmonieuses propices à son épanouissement, la mère permet au nourrisson d'expérimenter un « *sentiment continu d'exister* », nécessaire à l'établissement du moi.

^{vi} Dans le cadre de notre travail, nous entendons par « mère » toute personne susceptible d'exercer la fonction maternelle telle qu'elle est développée par Winnicott : en plus de la mère au sens biologique, il pourrait s'agir selon les circonstances, par exemple du père, ou de tout autre membre de la famille ou de l'entourage amené à occuper cette fonction.

A l'inverse, une mère présentant des carences dans l'adaptation aux besoins de son enfant, permet au nourrisson d'expérimenter des « *phases de réaction aux empiètements* » de l'environnement qui « *interrompent la continuité d'être* », provoquant des angoisses primitives sous forme de « *menace d'annihilation* ». Il est alors plus difficile au bébé de ressentir une continuité de son existence.

Dans un second temps, la mère suffisamment bonne, qui se met naturellement à la place de l'enfant afin de répondre à ses besoins, va progressivement être considérée comme une personne, alors que le nourrisson parvient à une « *relation-au-moi* » et que se met en place le « *self* ». Pour Winnicott, le vécu des menaces d'annihilation, en l'absence de carences maternelles, n'entraîne pas d'annihilation et, dans la mesure où on s'en remet à chaque fois, constitue « *une première organisation du moi* ».

Ces travaux sont poursuivis un peu plus tard dans « La théorie de la relation parents-nourrisson »⁵⁷, article au sein duquel Winnicott insiste de nouveau sur l'importance de l'étude des soins maternels dans l'étude du nourrisson. Le bébé, qui a des besoins spécifiques, va trouver dans l'environnement les apports nécessaires à son développement. Néanmoins l'environnement ne remplit ce rôle que si la mère parvient, de par son empathie, à offrir à l'enfant les apports dont il a spécifiquement besoin. L'auteur nomme cette fonction le « *holding* »⁵⁷, ou « maintien » en français. Littéralement, le sentiment de sécurité s'inscrit dans le *portage*, source de sécurité, qui assure une continuité avec la vie fœtale encore proche.

Winnicott attribue au holding les caractéristiques suivantes :

- Le holding « *protège contre les dangers physiologiques* ».
- Il tient compte des caractéristiques sensorielles de l'enfant.
- Il est continu « *jour et nuit* », et s'adapte en fonction de l'enfant, d'autant qu' « *il n'y a pas deux enfants semblables* ».
- Il est également fonction de la variabilité intra-individuelle, dans le sens où « *il s'adapte jour après jour aux changements infimes dus à la croissance et au développement* ».

Au-delà du holding, Winnicott précise le rôle de l'environnement avec deux autres fonctions⁵⁸:

- Le « *handling* » définit la façon dont il est « *traité et manipulé* ».

- L' « *object-presenting* » décrit la façon dont « *est présenté l'objet* » ; si par exemple le sein est présenté au nourrisson, il lui sera de telle façon que le bébé sera « *capable d'utiliser l'objet* », et aura « *le sentiment que cet objet est un objet subjectif que lui-même a créé* ».

La théorisation des premiers pas du psychisme, proposée par Winnicott, souligne l'importance de l'attention portée par la mère, tellement sollicitée par la grande dépendance du bébé qu'elle développe un état adaptatif, paradoxalement proche de la maladie, mais nécessaire à l'établissement d'une relation étayante pour l'enfant en devenir. Dans cette perspective, la médiation d'un adulte susceptible d'assumer ces fonctions semble fondamentale, pour Winnicott, au développement de l'enfant. Les stimulations extérieures, la satisfaction des besoins sont des éléments nécessaires mais ne sont pas fiables en eux-mêmes : ils seront proposés au bébé dans le respect de sa maturité chaque jour renouvelée. C'est la sensibilité proprement humaine des parents, qui permet la réceptivité aux éprouvés du nourrisson : « *en fait, pour que les soins soient bénéfiques, c'est le dévouement qui importe, non le savoir-faire ou les connaissances intellectuelles* »⁵⁹.

Le rappel de ces concepts winnicottiens présente dans notre discussion un double intérêt.

Premièrement, il faudrait les rapprocher de l'importance croissante des médias éducatifs dans les activités d'éveil des nourrissons. Outre les heures de télévision directes et indirectes auxquelles ils sont soumis, les bébés accèdent de plus en plus jeunes à des DVDs éducatifs, qui se proposent de développer leur intelligence. Néanmoins, et l'on peut revenir aux considérations de Winnicott sur la préoccupation maternelle et les fonctions parentales, la notion de sensibilité aux éprouvés corporels du bébé, joue un rôle majeur dans l'interaction mère-enfant et l'épanouissement du moi infantile. Dans cet esprit, Serge Tisseron souligne le manque d'affectivité de ces DVDs éducatifs³⁷ dont on pourrait craindre, malgré leur perfectionnement technique, qu'ils ne touchent pas la composante relationnelle des apprentissages, cible principale à cet âge de la vie. Cette critique pourrait néanmoins, comme nous le verrons, être nuancée dans les cas de vision partagée avec un parent.

Des échos aux propos de Winnicott sont retrouvés encore récemment auprès de praticiens expérimentés. T. Berry Brazelton et son collègue Stanley Greenspan,

respectivement pédiatre et pédopsychiatre américains, signent en 2000 une tribune à destination des parents dans le magazine Newsweek⁶⁰. Ils y expliquent leurs préoccupations quant aux besoins primaires non satisfaits chez leurs très jeunes compatriotes. Dans une démarche synthétique, les auteurs concluent leur propos par une synthèse récapitulative des sept besoins irréductibles chez les enfants, au premier rang desquels ils placent « *des relations suivies et attentionnées (nurturing)* ». Ils rappellent à ce titre que « *chaque bébé nécessite une relation chaleureuse et intime, avec une personne qui en prend soin (primary caregiver) pendant une période qui se compte en années, et non en mois ou en semaines.* » En cela ils considèrent que jusqu'à la mise à l'école, « *les enfants ont besoin de ces interactions nourrissantes la plupart de leurs heures d'éveil* ». Ils soulignent que ces interactions sont « *bien plus importantes au développement émotionnel et intellectuel que l'entraînement cognitif et les jeux éducatifs* ».

En second lieu, les théories sur la préoccupation maternelle primaire et les soins maternels, nous permettent d'accéder à un autre niveau de compréhension des interactions entre la mère et l'enfant, à travers l'étude du rôle de miroir du visage maternel.

- Jeux de miroirs et d'écrans

Alors qu'il reçoit les soins primaires nécessaires, le nourrisson connaît un développement émotionnel qui va lui permettre d'entrer en relation avec ses proches, en tant qu'il est lui-même sujet pour autrui. Selon Winnicott, cela s'effectue par un intermédiaire, « *le miroir du visage de la mère* »⁵⁸. L'auteur cherche à se mettre à la place du bébé :

« *Que voit le bébé quand il tourne son regard vers le visage de la mère ? Généralement, ce qu'il voit, c'est lui-même. En d'autres termes, la mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit.* »

Ce jeu de regard part du bébé. Il nécessite aussi la disponibilité du parent qui vient par l'expression de son propre visage renvoyer au bébé un reflet, un signe de l'existence propre du bébé. Winnicott ne considère pas forcément ce phénomène comme « *allant de soi* » : « *nombre de bébés se trouvent longtemps confrontés à l'expérience de ne pas recevoir en retour ce qu'eux-mêmes sont en train de donner* ». La recherche d'une réciprocité caractérise la relation qu'entretient le très jeune enfant avec son environnement social. Elle ne passe pas

forcément que par le canal visuel, et nous verrons que les productions verbales de la mère s'organisent également dans un certain écho des gazouillis et des lallations.

En l'absence de retour dans la communication, le nourrisson court le risque de voir « *sa propre capacité créative commencer à s'atrophier* ». Par ailleurs il se prive de la possibilité d'un « *échange significatif avec le monde* », c'est-à-dire d'un « *enrichissement du soi* ». La conséquence est alors un retrait du bébé, qui ne trouve pas dans les variations du visage maternel un miroir de ses propres émotions. Selon Winnicott, dans ces conditions, « *le bébé ne regarde rien, sinon pour percevoir* ».

En pratique clinique, ces éléments sont bien connus des travailleurs en périnatalité, qui s'inquiètent du cas des mères souffrant de dépression ou de schizophrénie, et dont la mimique figée ne renvoie pas à l'enfant les signaux verbaux et non-verbaux escomptés.

Il est notable que les jeunes mères recherchent tendanciellement la compagnie du petit écran. Il apparaît qu'après la naissance d'un premier enfant, une femme aura plus tendance à regarder la télévision, et de même après chaque naissance supplémentaire⁶¹. Plusieurs hypothèses sont évoquées par le psychanalyste Dominique Blin pour expliquer cette appétence télévisuelle⁶².

Tout d'abord Blin se pose la question de la fragilité maternelle dans les premiers mois suivant la perte de la monade mère-bébé, d'autant que les possibilités réduites d'échange expressif dans la dyade semblent confiner la mère à l'expérience d'un manque qu'il conviendra de combler. Dans ce contexte la télévision propose, de par les expériences sensorielles visuelles et auditives, des représentations susceptibles de pallier le sentiment de vide intérieur. A cet effet, Blin cite Winnicott dans sa description de la défense maniaque⁶³, qui, dans les années 30, évoque le « *poste de radio qui fonctionne sans arrêt* » comme un « *exemple de la réalité qui rassure vis-à-vis de la mort intérieure, et d'une utilisation de la défense maniaque qui peut être normale* ». On comprend chez la mère l'intérêt, le rôle d'objet-ressource que peut avoir la télévision à ce moment de la vie.

Blin se pose également la question de la médiatisation toujours plus forte de la relation mère-enfant, dans le sens où se sont développés un certain nombre d'outils (tout dernièrement les tablettes), de règles (puériculture), de théories (psychologie, pédagogie) contribuant à

éviter une trop grande intimité entre la mère et l'enfant. La télévision pourrait constituer un élément parmi d'autres dans ce mouvement de mise à distance.

Se poser la question de la consommation télévisuelle de la mère (et donc du père), c'est par là-même s'intéresser au bébé qui, selon la formule consacrée de Winnicott « *n'existe jamais seul* ». Ainsi, la quantité et la qualité des interactions entre parents et enfant se voient diminuées quand les parents regardent ou sont rendus distraits par la télévision.⁶⁴ Plus subtilement, des chercheurs ont remarqué que quand un parent et un enfant (de 12 ou 18 mois) regardent ensemble un programme vidéo, la durée des regards portés par le bébé sur l'écran est majorée quand ces regards sont précédés par un regard du parent vers l'écran. Ainsi, la façon dont les parents regardent la télévision influence également le comportement de l'enfant face aux écrans.⁶⁵

L'attitude des parents devant le poste n'apparaît pas, à première vue, directement liée à l'épanouissement du nourrisson. Cependant le bébé ne rentre pas en communication de la même façon avec ses parents, selon qu'ils sont ou non psychiquement impliqués dans le spectacle audiovisuel. En effet, la disponibilité des parents reste un élément nécessaire afin de jouer le rôle de miroir pour le bébé. La théorie de Winnicott a pu être étoffée par la suite par les travaux de Daniel N. Stern, psychologue, qui s'est attaché à décrire le développement des liens intersubjectifs entre le bébé et ses parents.

La manière dont le bébé^{vii} et la mère parviennent à communiquer, notamment « *le partage des états affectifs* », constitue pour Stern un enjeu d'étude fondamental.⁶⁶ Il a ainsi observé et décortiqué les modalités et les conditions de tels échanges. Il prend en compte les travaux antérieurs concernant la « *réponse en miroir* » et la « *réaction d'empathie* », manifestées par les parents, dont il estime qu'elles ne suffisent pas à elles-seules à expliquer ce qui se joue dans le partage émotionnel entre le bébé et ses parents. Selon cet auteur, trois conditions sont nécessaires à un échange intersubjectif à cet âge :

- « *D'abord le parent doit être capable de lire l'état émotionnel du nourrisson dans son comportement manifeste.* »

^{vii} Stern précise s'intéresser dans cette réflexion aux nourrissons de 9 à 15 mois.

- « Ensuite, il doit présenter un certain comportement qui, bien que ne se réduisant pas à une imitation stricte, correspond sous certains aspects au comportement manifeste du nourrisson. »

- « Enfin le nourrisson doit être en mesure de comprendre que la réaction parentale a un rapport avec sa propre expérience émotionnelle initiale et pas seulement avec l'imitation de son comportement. »

La première condition met en jeu la disponibilité attentionnelle du parent mais aussi son aptitude à décoder les émotions du nourrisson. Si une telle analyse s'effectue naturellement chez la grande majorité des parents, elle n'en demande pas moins un minimum d'engagement attentionnel vers ce travail de lecture émotionnelle.

Ce qui semble fondamental, c'est le deuxième point requis par Stern pour la mise en place de l'accordage affectif. Il s'agit d'une intervention du parent vers le bébé, intentionnelle, une sorte d'imitation à valeur communicationnelle, qui a pour but de signifier au bébé qu'on prend en compte son message, tout en le modifiant discrètement.

Dans cette perspective, une étude japonaise a entrepris d'étudier les interventions orales de parents d'enfants âgés de 7 à 24 mois, en filmant des moments partagés entre l'enfant et un parent, selon que la télévision soit allumée (programmes enfantins et programmes généralistes) ou éteinte⁶⁷. Quand la télévision est allumée, les auteurs constatent une diminution sensible des sourires des parents à destination de leur enfant, mais aussi une baisse significative de la fréquence des échanges verbaux initiés par les parents. Les parents ont également moins tendance à nommer leur enfant. Au-delà de la quantité des interventions parentales, les auteurs déplorent également une dégradation de la qualité des productions verbales, notamment sur le plan syntaxique, quand la télévision est allumée.

Il semble que ces travaux, à la lumière de la théorie de Stern sur l'accordage affectif, suggèrent que, par le fait qu'elle appauvrit les interventions parentales à destination des enfants, même dans les situations de covision^{viii}, la télévision diminuerait la fréquence de survenue d'accordages affectifs aboutis.

^{viii} Parent et enfant regardent ensemble le programme télévisé. Cette condition apparaît souvent dans les conseils donnés aux parents comme un compromis rassurant.

Les auteurs de cette étude japonaise considèrent que ces observations préfigurent l'appauvrissement des relations entre les parents et leurs adolescents téléphages. En effet, si les adolescents les plus assidus au poste sont plus présents dans le foyer que les adolescents les moins téléphages, ils présentent au total, en valeur absolue, malgré un temps de présence supérieur, moins d'échanges verbaux avec leurs parents que leurs camarades qui regardent moins la télévision.

Une autre étude, réalisée aux Etats-Unis sur des familles socialement défavorisées avec des enfants de 6 à 7 mois, s'est intéressée à comprendre comment la nature des programmes et la manière de les regarder pouvait éventuellement enrichir ou appauvrir les relations entre parent et enfant⁶⁸. Un premier enseignement est que dans la meilleure des conditions (covision avec un parent, programme éducatif destiné aux plus-petits), 60% des programmes environ donnent lieu à une communication parent-enfant. Ce pourcentage diminue significativement si l'on remplace la condition covision par la vision du programme par l'enfant seul, ou si l'on remplace les émissions éducatives par des émissions récréatives à destination des plus-petits, voire pire, par des programmes généralistes destinés aux enfants d'âge scolaire, ados ou adultes. Dans la pire des conditions (vision enfant seul, programme généraliste), seuls 15% des programmes donnent lieu à une occurrence communicationnelle. Autre enseignement de cette étude, la propension des parents à aller vers une covision avec leur bébé n'est pas améliorée par les programmes éducatifs. En d'autres termes, en dépit de la tendance de la covision à permettre les relations entre parent et enfant, les programmes éducatifs pour bébés ne favorisent pas en pratique cette covision.

Ce qui est intéressant dans cette étude, c'est que dans des conditions écologiques, on remarque que la pertinence des effets positifs escomptés grâce aux programmes diminue par le fait que ces effets positifs s'inscrivent essentiellement dans des conditions expérimentales. Les échanges, notamment à l'initiative des parents, semblent donc peu favorisés, voire partiellement empêchés dans les familles où l'enfant passe beaucoup de temps devant l'écran de télévision. Or, on sait que les interventions des parents, soit verbales, soit utilisant d'autres modes de communication, sont nécessaires à l'enrichissement des rapports avec leurs bébés, par le biais notamment du mécanisme d'accordage affectif. Rappelons que dans une étude française de 2007, environ la moitié des enfants de 13 à 36 mois rencontrés regardait la télévision au-delà d'une heure par jour³². Ce qui n'est pas négligeable, d'autant que de par le biais de désirabilité sociale, les consommations télévisuelles de leurs enfants sont souvent minimisées dans les déclarations des mères.

2.4 L'espace de la symbolisation : un espace potentiel

▪ La fonction du jeu symbolique

Une description classique du jeu précoce a été réalisée chez le petit Ernst, âgé de 18 mois, par son grand-père qui n'était autre que Sigmund Freud. Alors qu'il devait passer quelques temps sous le même toit que le jeune garçon, le père de la psychanalyse eut tout le loisir d'observer les activités ludiques de son petit-fils. Il remarqua comment, jouant avec « une bobine de bois, entourée d'une ficelle », l'enfant entreprit de l'utiliser non pas comme une petite voiture, mais en effectuant un jeu répétitif de disparition-réapparition accompagné de productions orales significatives⁶⁹. A chaque lancer de la bobine hors de son champ de vision, le petit Ernst émettait un « o-o-o-o », assimilé au mot allemand « Fort » (Loin). A chaque retour de la bobine activement tirée vers lui, c'était alors un « Da ! » (Voilà !) teinté d'allégresse qui complétait la séquence.

Freud propose d'interpréter ce jeu comme une mise en forme ludique de l'angoisse de séparation de l'enfant, qui devait voir partir sa mère parfois plusieurs heures, pour la retrouver ensuite. Alors que son langage primitif ne lui permet pas encore d'accéder à une mise en forme langagière de ce « traumatisme » récurrent et ordinaire, l'enfant utiliserait les objets à sa disposition pour rejouer, reproduire l'événement pénible et son issue rassurante, tout en gardant une prise sur les événements qu'il met en scène lui-même, de façon active et autonome.

La représentation symbolique ici rapportée fait écho chez le nourrisson avec la satisfaction hallucinoïde du désir, décrite par Freud chez le nourrisson⁷⁰. Alors qu'il expérimente, par la sensation de faim, la discontinuité des soins maternels, le bébé parviendrait à se remémorer et à réinvestir la trace mnésique laissée par les précédentes satisfactions de son besoin alimentaire. C'est en quelque sorte par une « hallucination », une image mentale représentée dans son esprit, qu'il parviendrait ainsi à faire face momentanément à l'expérience insécurisante d'un besoin inassouvi.

Ce qui importe dans le jeu de la bobine, c'est son caractère actif, comme le rappelle Freud dans sa description du cas du petit Ernst :

« Pour ce qui est du jeu de l'enfant, nous croyons comprendre que si l'enfant reproduit et répète un événement même désagréable, c'est pour pouvoir, par son activité, maîtriser la forte impression qu'il en a reçue, au lieu de se borner à la subir, en gardant une attitude purement passive. Chaque nouvelle répétition

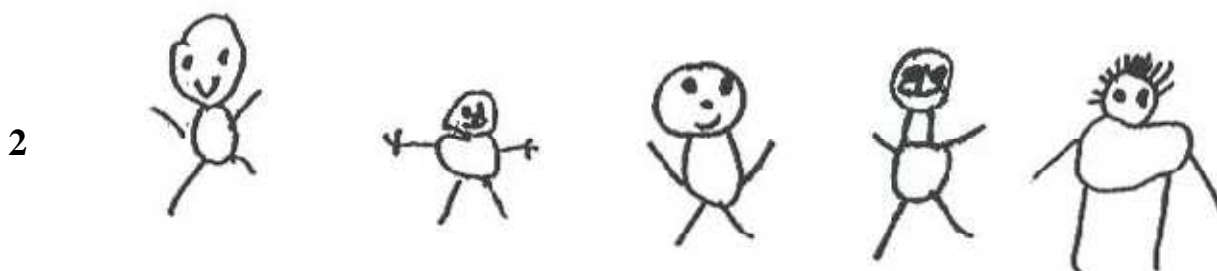
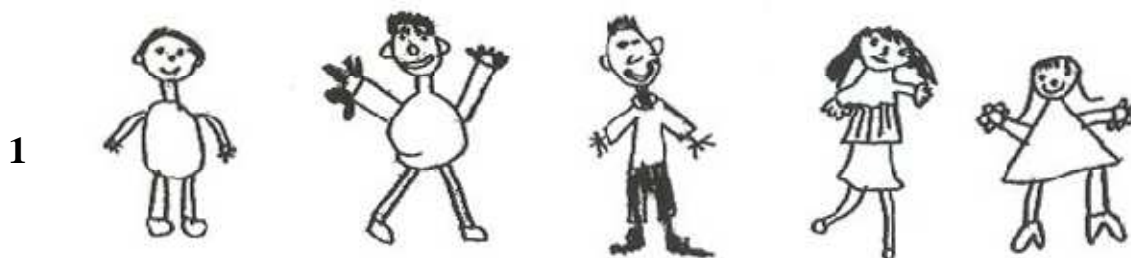
semble affermir cette maîtrise et, même lorsqu'il s'agit d'événements agréables, l'enfant ne se lasse pas de les répéter et de les reproduire, en s'acharnant à obtenir l'identité parfaite de toutes les répétitions et reproductions d'une impression. »⁶⁹

On voit qu'un des acquis du jeu du petit Ernst réside justement, selon Freud, dans sa capacité à se saisir des événements angoissants et de fabriquer à partir d'eux des représentations qui, bien que partiellement vectrices de l'angoisse de la situation réelle originelle, n'en possèdent pas moins un caractère indéniablement rassurant pour l'enfant.

Par la suite, dans ses travaux sur la psychanalyse d'enfants, Mélanie Klein se propose d'aller à la rencontre du psychisme des jeunes patients par le biais du jeu, en ce qu'il devient une porte ouverte à l'analyse des tensions psychiques mises en place en son sein⁷¹. Si le jeu révèle tant de choses à l'analyste sur son jeune patient, c'est précisément parce qu'il constitue un théâtre libre et peu contraint, propice à la mise en scène immédiate des éléments conscients et inconscients qui régissent le psychisme de l'enfant.

Il semble donc que le jeu symbolique ait des vertus, tant sur le plan de la maturation psychologique, que sur celui de la psychothérapie, avec dans chaque cas la proposition d'un espace de travail, afin d'assimiler, de métaboliser les tensions qui traversent le psychisme de l'enfant, et de lui permettre parfois de prendre un recul salutaire.

En thérapie, c'est aussi le dessin qui peut être utilisé afin de mieux saisir la représentation que se fait l'enfant du monde extérieur, ou de son propre corps. C'est dans ce sens qu'a été réalisée une étude allemande sur plus de 1800 élèves âgés de 5 à 6 ans, à qui on a demandé un dessin du bonhomme⁷². Chaque dessin a ensuite été analysé de manière standardisée afin d'évaluer le nombre d'éléments corporels représentés et la qualité de leur représentation, le tout permettant d'attribuer un score quantitatif à chaque élève dans un but de comparaison. On observe alors que les enfants les plus consommateurs de télévision réalisent les bonhommes les moins complexes, contrairement aux enfants regardant pas ou peu la mire qui obtiennent des scores significativement supérieurs, laissant présager un éventuel effet délétère de la télévision sur la richesse de la représentation symbolique. Ainsi nous observons sur les dessins suivants, tirés des travaux de Winterstein et Jungwirth, une illustration de ces résultats : sur la ligne 1, on observe les productions des enfants regardant pas ou peu l'écran (moins d'une heure) et en ligne 2 les plus gros consommateurs (plus de 3 heures).



Dessin du bonhomme en fonction de l'exposition télévisuelle chez des enfants de 5 à 6 ans (d'après Winterstein et Jungwirth, 2006)

- La genèse des comportements violents chez le jeune enfant

Si la violence a de tout temps existé chez les enfants, notamment au sein de l'institution scolaire, certains auteurs comme le pédopsychiatre Maurice Berger se demandent s'il n'existerait pas une majoration de cette violence chez les plus petits (crèche, maternelle), ainsi qu'une tendance générale à la banalisation de la violence gratuite⁷³.

Pour cet auteur, c'est dans « la relation désastreuse avec leurs parents » que prennent essentiellement naissance les comportements les plus violents observés chez les jeunes enfants. Plusieurs hypothèses sont mises en avant par le Professeur Berger dans son expérience clinique. D'une part, l'accès à la symbolisation serait rendu difficile par le fait que les signaux envoyés par le nourrisson à ses parents dans la période périnatale n'auraient pas suscité de leur part un retour satisfaisant. Par ailleurs, ces enfants auraient été peu investis par leurs parents sur le plan des soins corporels, et laissés seuls la plupart du temps. Enfin, ils

auraient été exposés de manière précoce, répétée et sans rempart psychique, à la brutalité de la violence conjugale. Voilà trois facteurs mis à jour pour expliquer des situations d'enfants, rappelons-le, extrêmement violents, qui ne sont donc pas représentatifs de l'ensemble des actes de violence ordinaires constatés chez les plus jeunes au sein des institutions.

De nombreux auteurs ont fait le lien entre télévision et violence chez l'enfant. Selon Desmurget, cette association a d'ailleurs été tellement démontrée dans la littérature depuis plusieurs dizaines d'années que les chercheurs ne parviennent plus à publier sur le sujet, en raison de la trop grande redondance avec les travaux existants²⁹. La sphère médiatique semble néanmoins encore très imperméable à ces démonstrations scientifiques pour le moins dérangeantes pour elle-même ; ce qui n'étonnera personne quand on sait, par exemple, qu'avant l'âge de 18 ans, un enfant américain aura vu 200 000 actes violents, dont 16 000 meurtres, d'après une étude qui date déjà de 1992⁷⁴. Il n'est pas certain que cette tendance se soit inversée depuis lors.

Délibérément, nous ne nous épancherons pas à l'infini sur les études mettant en évidence un lien entre télévision et violence mais citerons juste 2 travaux révélateurs. De manière générale, dans une méta-analyse sur plus de 3500 articles scientifiques traitant de ce sujet, seuls 18 travaux n'ont pas montré d'association entre l'exposition à la télévision et la violence induite⁷⁵. Une autre étude de Christakis et Zimmerman met en évidence l'association entre une exposition à des contenus télévisuels « violents » (par exemple Aladdin, Spider-Man, Scooby-Doo, Pocahantas) entre 2 et 5 ans et des comportements violents observés entre 7 et 10 ans⁷⁶. Ces résultats suggèrent un impact de la violence télévisuelle dès le plus jeune âge, et pour des programmes que l'on aurait peut-être tendance à considérer comme anodins.

Revenons maintenant aux mécanismes psychopathologiques évoqués par le Pr Berger, et tentons d'appréhender si chacun des trois processus étiologiques qu'il désigne trouve une résonance dans la pratique télévisuelle des plus jeunes.

Nous avons d'abord évoqué l'accès à la symbolisation qui serait défaillant dans les cas d'enfants très violents. On peut prendre le parti qu'une certaine disponibilité psychique serait nécessaire, entre autres choses, pour parvenir à élaborer sur le plan symbolique. Le temps de cerveau cognitivement « libre » de l'enfant se fait de plus en plus rare. Même si les données de Médiamétrie pour la télévision manquent avant 4 ans, les ressources stimulantes (télévision, DVD, tablette, smartphone, console) sont devenues de plus en plus accessibles pour lui éviter l'expérience de l'ennui. On peut se demander quelle culpabilité peut être

engendrée chez les parents qui voient leurs enfants s'ennuyer, quand de nombreux produits de loisir sont régulièrement présentés à la famille dans les publicités. Cette expérience de l'ennui serait en fait une façon pour l'enfant de tester « sa capacité à être seul », selon les propos de Roger Teboul, qui s'appuie sur la conception éponyme de Winnicott⁷⁷. Au-delà d'apprendre à l'enfant à gérer la frustration induite par l'inaction, l'ennui pourrait même être lui psychologiquement enrichissant. Ce point de vue questionne la tendance actuelle à l'hyperstimulation par les contenus éducatifs, qui voudrait que le temps d'ennui soit limité autant que possible.

Nous ne nous attarderons pas ensuite sur les effets de la télévision sur les soins corporels, étudiés dans le chapitre précédent, dans lequel nous avons vu combien l'exposition télévisuelle entraînait une limitation des interactions familiales dès le plus jeune âge.

Enfin, l'exposition à la violence conjugale évoquée par Berger pourrait trouver un écho, même si moins chargé symboliquement, dans l'exposition récurrente à des scènes de violence télévisées. Et il serait incomplet de limiter la définition des scènes violentes aux seules scènes d'agressivité physique. En effet, même si ces occurrences, nous l'avons vu, interviennent de manière récurrente sur le petit écran, elles sont accompagnées par un cortège d'autres actes de violence ordinaire, de sombres manipulations, de coups bas, de tromperies en tout genre, que l'on retrouve à foison dans les films, les téléfilms, les séries, et autres télé-crochets. De tels actes violents existent dans les objets culturels depuis la naissance de l'art pictural et de la littérature. Néanmoins l'accessibilité pour les enfants en était limitée par le média lui-même, car il fallait lire, et avoir accès au livre. D'autre part, l'extrême rapidité du spectacle télévisuel et la possibilité de passer d'un acte violent à un autre, sans aucune forme de retour critique pour le spectateur, ne permettent guère la métabolisation de représentations, d'images mentales, de schémas de comportements, qui n'en sont pas moins stockés par l'enfant de façon inconsciente sans être véritablement assimilés au sens piagétien.

Nous avons évoqué au début de notre travail le réflexe d'orientation, qui provoque une réponse physiologique définie chez l'individu soumis à un stimulus nouveau. Son pendant à long-terme est le processus d'habituation qui permet à l'organisme soumis de manière répétée à un stimulus semblable, de décroître, voire d'éteindre sa réaction physiologique réflexe, dans la mesure où le stimulus n'est plus nouveau, et ne nécessite plus l'entière attention de l'individu. Il en va de même pour l'exposition à la violence. Les travaux de

Drabman, rapportés par Desmurget²⁹, montrent comment des enfants de 8 ans, après avoir visionné un programme violent, en venaient à ignorer les signes avant-coureurs d'une agression physique dont ils étaient témoins, chez deux autres enfants dont l'expérimentateur leur avait confié la garde, et qu'ils observaient sur une vidéo pré-enregistrée. L'enseignement de ce travail est que plus les enfants sont confrontés à des films ou des dessins animés violents, plus on observe une désensibilisation face à la violence en situation réelle.

« Mon enfant regarde beaucoup la télévision, mais il ne regarde pas des émissions violentes. » Le problème, c'est que les références violentes abondent, même dans les programmes classés « tous publics », et ce pour une bonne raison : la violence active l'anxiété, et surtout la vigilance du consommateur en puissance qui se cache derrière chaque (jeune) téléspectateur. Les mêmes boucles synaptiques qui, à l'ère du néolithique, permettaient de nous alerter face au prédateur en approche, sont désormais recyclées afin que notre attention reste disponible pour le dernier monospace ou la dernière barre chocolatée à la mode. Une telle sollicitation n'est donc pas sans conséquence, que ce soit sur le plan attentionnel ou sur le plan de l'empathie et des comportements antisociaux.

A la lumière de nos développements, on pourrait émettre l'hypothèse que l'exposition du jeune téléspectateur à des contenus violents pourrait s'assimiler, en forçant le trait, à l'exposition à des violences conjugales, dans le sens où il n'est pas spécialement armé pour gérer les enjeux et l'anxiété suscités par une telle violence, même vue à travers un écran. Le traitement par les médias d'événements violents comme ceux du 11 septembre 2001 s'est ainsi révélé susceptible de générer de véritables symptômes d'état de stress post-traumatique, dans le cas de journaux d'informations télévisées vus par des jeunes enfants américains⁷⁸, voire londoniens⁷⁹, avec un retentissement fonctionnel persistant même parfois plusieurs années plus tard, à l'entrée dans l'adolescence.

- L'autonomie dans le jeu

Revenons un instant sur le jeu symbolique et ses origines. Winnicott décrit chez le bébé la survenue des « phénomènes transitionnels »⁵⁹, comme quand l'enfant commence à mettre en bouche des objets extérieurs ou à produire différents sons au cours de ses activités buccales. A travers ces phénomènes de transition, l'enfant va apprendre à expérimenter, à

appréhender un espace entre le dedans du monde interne et le dehors du monde extérieur, dont il commence à peine à saisir la distinction.

Au sujet de ces phénomènes transitionnels, Winnicott relève un élément qui prendra rapidement une importance particulière pour l'enfant, « l'objet transitionnel ». Il s'agit d'un objet qui a été « découvert et utilisé par l'enfant », qui l'utilisera comme « défense contre l'angoisse », comme au moment de l'endormissement. Si l'on considère que de manière primitive l'enfant n'est pas singulièrement détaché de sa mère, un tel objet lui permet une individualisation, de l'unité initiale de la dyade mère-bébé vers l'apparition d'un monde interne différencié. Différentes qualités seraient, selon Winnicott, inhérentes au concept d'objet transitionnel :

- « Le petit enfant s'arroge des droits sur l'objet et nous lui autorisons cette prise de possession. »
- « L'objet est affectueusement choyé mais aussi aimé avec excitation et mutilé. »
- « L'objet ne doit jamais changer, à moins que ce ne soit l'enfant lui-même qui le change. »
- « Il doit survivre à l'amour instinctuel, à la haine, et si tel est le cas, à l'agressivité pure. »
- « Il faut que, pour l'enfant, l'objet communique une certaine chaleur, soit capable de mouvement, ait une certaine consistance et fasse quelque chose qui témoigne d'une vitalité ou d'une réalité qui lui serait propre. »
- Pour le bébé, l'objet ne vient ni du dehors, ni du dedans.
- « L'objet est voué à un désinvestissement progressif. »

On peut alors s'interroger sur le rôle que peuvent jouer les différents médias dans le cadre des phénomènes transitionnels. Chez le bébé on s'intéressera à deux catégories de médias : la télévision et les nouveaux objets électroniques (smartphones, tablettes).

Sur la télévision, on s'aperçoit rapidement que l'enfant n'a guère de prise, qu'il ne peut la changer, ni moduler de son propre fait les expériences sensorielles avec le poste. Il s'installe alors une relation passive à cet objet technique, qui n'est nullement voué à un désinvestissement progressif.

L'avènement des tablettes tactiles pourrait répondre partiellement à ce problème, même si leur caractère récent nous permet simplement de spéculer sur les effets qu'elles pourraient produire. Traiter cette nouvelle niche commerciale pourrait paraître hors-sujet ici,

mais l'ampleur de cette tendance sociétale invite à la réflexion, car les bébés d'aujourd'hui seront les patients de demain. Dans l'enthousiasme général qui accompagne le plan marketing des producteurs de tablettes, la plupart des experts interrogés par les journalistes s'accordent plébisciter cette technologie. En effet, la possibilité de manipuler, de créer à partir de ce nouveau média lui conférerait, selon le psychiatre et psychanalyste Serge Hefez, la qualité d'« espace transitionnel »⁸⁰. Allant dans le même sens, l'Académie des Sciences a publié au début de l'année 2013 un avis où elle déconseillait la télévision pour les 0-2 ans, mais considérait que les tablettes numériques constituaient un adjuvant intéressant des outils d'éveils classiques, dans la mesure où elles étaient utilisées avec le concours d'un parent ou d'un enfant plus âgé⁸¹. Si ces nouveaux médias proposent des potentialités intéressantes, des nuances peuvent être apportées à l'engouement général qui accompagne leur diffusion récente. S'il existe un réel progrès par rapport à l'écran de télévision, on peut s'interroger sur la nature de cet « espace transitionnel », c'est-à-dire de la mise à disposition d'un espace de création et d'élaboration psychique « libérées ».

Pour décrire ce qu'il nomme « l'aire intermédiaire d'expérience », Winnicott parle de la nécessité de trouver un espace qui nous permette d'accepter la réalité, au sein d'une aire qui serait « en continuité directe avec l'aire du petit enfant perdu dans son jeu. »⁵⁹ Selon Winnicott, le développement de cette aire intermédiaire conditionne la relation de l'enfant avec le monde. Comment décrire l'espace proposé par les tablettes ?

Dans un premier temps, on peut considérer la structure figée du cadre des expériences disponibles. En effet, malgré la multisensorialité qu'impliquent l'ajout du toucher dans ce nouveau média et même le projet de tablettes déformables, les applications, les programmes interactifs proposés sur les tablettes tout comme sur les smartphones ont un degré de potentialité fixé à l'avance par le concepteur du programme. En opposition, un objet moins complexe pourra être manipulé plus librement par l'enfant, qui fixera lui-même le degré de potentialité dans l'utilisation de l'objet. Dans ce sens, on peut faire l'hypothèse que l'utilisation précoce et régulière des tablettes, pourrait restreindre les capacités créatives du bébé, à moins que la conception des applications ne laisse la part la plus large possible à la créativité et à l'imagination. Pour l'instant peu de recul existe, et des recherches scientifiques *ad hoc* permettraient dans le futur d'apporter un point de vue objectivable.

Par ailleurs, et l'on rejoint les critiques faites à la télévision dans cette remarque, l'utilisation des tablettes tactiles ne favoriserait pas forcément l'autonomisation de l'enfant

vis-à-vis de l'objet. Par son caractère stimulant, cet objet technique tendrait à captiver l'attention de l'enfant plus facilement qu'un autre support. Quand bien même on peut attendre un désinvestissement progressif des tablettes pour bébé à mesure que croît l'intelligence de l'enfant, on peut craindre une relation de dépendance à l'objet technique en ce qu'il propose une médiation nécessaire avec l'espace transitionnel qu'il est censé offrir. Qui plus est, les tablettes sont vendues comme un outil d'éveil associant parent et enfant. Mais tout comme pour les DVD et les programmes éducatifs, on peut se demander quel sera, en pratique, l'usage le plus communément répandu dans les foyers. Un usage solitaire ou accompagné ? A l'extrême, on pourrait considérer que le risque serait de favoriser un rapport au monde fondamentalement médiatisé par la technologie dont l'enfant aurait plus de mal à s'affranchir du fait de son initiation précoce. De tels propos sont délibérément alarmistes et pourront sembler réactionnaires, mais malgré le progrès certain qu'offre cette nouvelle technologie en comparaison à la télévision, la vigilance est requise quand on modifie significativement le rapport du bébé à son environnement.

Nos considérations sur le jeu symbolique ne sont d'ailleurs pas sans rappeler les distinctions que propose Winnicott en séparant le « game » (jeu dont les règles sont bien établies) et le « play » (activité ludique libre et créatrice). Pontalis dira du « play », en préfaçant la traduction de l'œuvre de Winnicott, que « le jeu s'y déploie librement »⁸². A défaut d'encourager le « play », l'utilisation des technologies pourraient favoriser le « game », c'est-à-dire diminuer l'autonomie créative d'un enfant qui sous-utiliserait son potentiel créatif, du fait d'un espace transitionnel contraint par un carcan technologique. Dans la lignée des réflexions winnicottiennes sur le jeu, les thérapeutes pour enfants sont généralement sensibles aux difficultés des enfants qui utilisent surtout le « game », sans parvenir à se saisir du « play ». Il serait particulièrement intéressant de déterminer quel fut le parcours de consommation médiatique chez les enfants qui éprouvent une gêne à s'appropriier le « play ».

Par suite, gardons en mémoire qu'une des vertus de l'expérience des phénomènes transitionnels est l'accès au symbolisme, d'abord avec l'objet transitionnel qui représenterait, selon Winnicott, le sein maternel⁵⁹, puis la mise à disposition d'un espace d'accès à la culture chez l'enfant plus grand. Si l'on est en droit de questionner les effets des technologies de l'information sur ce pan du développement psychique, le thérapeute, lui, pourra aussi trouver dans lesdites technologies des contributions intéressantes. En effet, chez les enfants plus âgés, et surtout chez les adolescents, la télévision, notamment par le biais du cinéma et des séries, peut aussi apporter un matériel propice à l'élaboration sur le plan symbolique des angoisses et

questionnements existentiels à l'adolescence. C'est dans ce cadre, et comme le souligne le Dr Marion Hendrickx, psychiatre, que les contes fantastiques, par leur portée symbolique, peuvent constituer un vecteur privilégié de l'échange avec le jeune patient, chez qui l'expérience du livre ou du film fantastique pourrait être assimilé à un espace transitionnel. Certains jeux vidéo, notamment les jeux de rôle, pourraient utiliser une part de « play », mais ils ne représentent malheureusement qu'une part mineure des habitudes de jeux de ceux, qu'à mon avis fort judicieusement, on appelle « les gamers ».

- Le cas de l'autisme et des troubles apparentés

Si on ne devait retenir qu'une seule pathologie infantile où l'accès à la symbolisation est le plus perturbé, c'est sûrement l'autisme qui serait désigné. Les pictogrammes, qui tendent à pallier ce fossé entre l'objet externe et sa représentation symbolique, constituent d'ailleurs un outil très utile dans la communication avec ces patients. Au niveau de la nomenclature internationale, l'autisme de Kanner est englobé dans la catégorie plus globale des troubles du spectre autistique, catégorie qui regroupe d'autres troubles voisins comme le syndrome d'Asperger, dans lesquels l'accès au symbole est également altéré. On peut se demander si l'exposition précoce à la télévision, dans la mesure où elle entraverait pour le bébé l'acquisition d'un espace personnalisé, propre à l'élaboration symbolique, ne pourrait pas être liée à la prévalence des troubles du spectre autistique.

C'est justement ce qu'a cherché à mettre en lumière une équipe thaïlandaise qui a publié en 2011 dans la revue *Acta Pædiatrica* une étude, dans laquelle elle compare des groupes d'enfants de 2 ans et demi qui présentent soit des troubles du spectre autistique, soit un retard de langage, avec des sujets contrôles de développement normal⁸³. On remarque qu'il existe une différence très significative concernant l'âge moyen de début d'exposition des enfants présentant un trouble du spectre autistique (6,44 mois) par rapport aux sujets contrôle (12,41 mois). Cela ne veut pas dire qu'il existe forcément un lien de causalité entre l'âge d'exposition et la probabilité de développer un trouble du spectre autistique, ni même avec l'accès à la symbolisation. On constate simplement une association entre cette variable environnementale et l'apparition d'un tel trouble, qui mériterait des études prospectives plus poussées afin de mettre en relief une éventuelle relation causale.

En outre, au moment de l'étude, les premiers regardent significativement davantage la télévision (4,60 h/jour) que les seconds (2,06 h/jour) et la regardent aussi différemment dans le sens où ils sont plus souvent exposés à des programmes pour adultes et manifestent beaucoup moins d'interactions pendant le visionnage. En corollaire, les temps d'interaction entre les parents et l'enfant sont considérablement amoindris dans le groupe des troubles du spectre autistique. Il ne s'agit pas ici de relancer une vieille controverse sur le rôle des parents dans la mise en place des troubles du spectre autistique, tant il paraît évident qu'il est particulièrement ardu pour les parents d'investir un échange relationnel avec leur enfant si celui-ci ne répond pas de manière adaptée sur le plan de la communication. L'idée de ces observations est plutôt de remarquer combien la télévision vient fort à propos combler le vide laissé par la laborieuse communication interpersonnelle chez l'enfant, laissant peu de temps dans la journée pour des activités plus stimulantes. En cela il paraît judicieux de craindre, qu'en sus de grignoter le temps utile du jeune enfant autiste, l'exposition télévisuelle « sauvage », non encadrée, altère un peu plus les capacités relationnelles de l'enfant en favorisant une relation à l'objet technique au détriment de la relation à l'autre. Néanmoins la télévision est un vecteur culturel, et on pourrait se demander quelle expérience les enfants autistes font du spectacle audiovisuel. S'agit-il d'une utilisation détournée, comme dans le cas des activités stéréotypées, ou au contraire permet-elle l'accès à un univers imaginaire, ne serait-ce que partiellement assimilé et compris par l'enfant ?

En effet les écrans, même si on parlera plutôt des ordinateurs, peuvent jouer un rôle bénéfique dans le renforcement des compétences sociales et émotionnelles chez des patients autistes suffisamment autonomes, comme le souligne une revue récente de la littérature⁸⁴. Des expérimentations sont également en cours concernant l'apport des réseaux sociaux numériques pour les patients souffrant du syndrome d'Asperger.

- La mise en place du langage

Nous avons vu, avec le « Fort-Da » du petit Ernst, comment l'émergence du langage est concomitante avec l'apparition de la pensée symbolique chez le jeune enfant. Cette association du verbe et du geste joue dans la théorie de Wallon un rôle important, car l'action pratique qui caractérise le début du stade sensori-moteur va ainsi permettre l'acquisition du langage⁸⁵. Il s'agit de substituer à une action un mot, et par là-même d'accéder à l'abstraction, à la représentation, grâce au langage, qui va favoriser la communication de l'enfant avec lui-

même, mais aussi la communication avec ses proches. Ce besoin de communiquer constituerait la raison essentielle de l'éclosion du langage et de la fonction symbolique.

Cette mise en place du langage oral s'inscrit aussi dans la lignée de ce que nous avons précédemment décrit comme « l'accordage affectif », dans lequel le parent, par ses reformulations répétées, donne une réalité sociale aux productions, notamment verbales, du bébé. C'est justement dans le domaine verbal que l'adaptation intuitive de la mère au bébé va jouer un rôle considérable. L'utilisation du « mamanais », manière pour la mère de parler en utilisant une prosodie particulière, facilite la communication avec l'enfant car elle tient compte de ses facultés d'attention et de compréhension⁸⁶. Des travaux d'observation du comportement de la mère face au bébé au cours de la première année pendant les phases de jeu suggèrent l'adaptation naturelle de la communication maternelle en rapport avec les capacités du bébé⁸⁷. Ainsi chez les bébés à un stade pré-lexical (moins de 9 mois), la tendance du bébé à s'appuyer sur la synchronie temporelle entre l'objet présenté et le mot énoncé concomitamment conduit la mère à utiliser fréquemment cette synchronie temporelle dans les échanges avec son enfant. Le toucher est aussi employé simultanément par la mère à ce stade du développement signant encore davantage le caractère multimodal de la communication. Plus tard, alors que se développe le langage et que décroît la tendance de l'enfant à s'appuyer sur cette stratégie cognitive, la mère va naturellement utiliser de moins en moins cette synchronie multimodale.

On voit ici comment l'invisible complexité de la relation entre parent et enfant permet à ce dernier de se développer dans de bonnes conditions, même si les deux parties ne se rendent pas compte des stratégies intuitivement mises en œuvre. Une étude a cherché à comparer les expositions télévisuelles chez des enfants de 2 ans présentant un retard de langage simple et des enfants de développement normal⁸⁸. On remarque que les enfants présentant un retard de langage sont exposés en moyenne plus précocement (vers 7 mois) que les enfants non atteints (vers 12 mois). Par ailleurs, les enfants ayant débuté la télévision avant 12 mois et la regardant au moins 2 h par jour sont approximativement 6 fois plus nombreux à présenter un retard de langage. Ces résultats sont bien sûr analysés après prise en compte d'autres covariables comme le style de parentalité, ou le niveau socioculturel parental. L'effet causal ici n'est pas prouvé mais suggéré.

Face à des difficultés dans l'acquisition du langage de leur progéniture, les parents seront peut-être alors tentés d'aller acheter un DVD éducatif, dont le descriptif prometteur

augurerait que cette mauvaise passe ne fût bientôt plus qu'un mauvais souvenir. En effet, des vidéos spécialement adaptées pour les bébés seraient selon leurs concepteurs plus à même de susciter le développement cognitif⁸⁹. L'argument ainsi développé par Baby First TV est que, puisqu'il est acquis que les deux tiers des enfants de moins de deux ans regardent quotidiennement un écran quel qu'il soit, autant que le média leur soit spécifiquement adapté. Zimmerman et son équipe ont pris le parti d'étudier le lexique d'enfants de moins de 2 ans, qu'ils ont rapporté aux consommations quotidiennes de vidéos pour bébés⁹⁰. Ils ont observé qu'entre 7 et 16 mois, chaque heure de vidéos par jour était corrélée à 6 à 8 mots en moins dans le vocabulaire des enfants. Cependant, cette association n'était pas significative entre 17 et 24 mois.

Il n'existe donc pas d'arguments probants pour dire que la télévision pour les bébés améliore leur développement. De surcroît, de plus en plus d'études semblent suggérer l'effet inverse³⁴. Les effets de l'exposition précoce à la télévision ne seraient pas immédiats mais retardés, ce qui rendrait difficile pour les parents d'en saisir l'influence sur le développement du langage par exemple. Soulignons aussi la subtilité du double langage des chaînes pour bébés comme Baby First TV⁸⁹, qui affirme d'une part que la télévision dans la chambre des bébés n'est plus un débat à l'ère du numérique, mais qui d'autre part rappelle qu'il est fondamental que les parents partagent le spectacle télévisuel avec leur enfant. Quand on sait qu'en France un enfant de 2 ans regarde approximativement 1 h par jour la télévision³², on se demande comment les parents vont trouver le temps, pour peu qu'ils travaillent tous les deux ou aient plusieurs enfants, d'assister chaque enfant devant l'écran. Il semble qu'en condition réelle, il soit difficile d'assumer sur un plan logistique les contraintes du produit qu'ils achètent, avec peut-être l'arrière-pensée qu'il viendra jouer un rôle supplétif au sein d'un emploi du temps déjà surchargé. Enfin, on pourra sur ce point rejoindre Pierre Delion, Bernard Golse et Serge Tisseron, qui ont publié un « Moratoire pour les bébés téléphages » dans *Le Monde*, dans lequel ils se demandent quel risque pourrait constituer la télévision pour les petits au moment du coucher⁹¹. En effet, les parents ne seraient-ils pas tentés d'apaiser les angoisses de l'endormissement par une berceuse télévisuelle, quitte à empêcher l'enfant d'apprendre à gérer seul l'angoisse de la solitude vespérale ?

2.5 Exposition précoce et réussite scolaire ultérieure

Suite à tous les constats préalablement établis sur les développements cognitif, sensorimoteur et affectif, on pourrait se poser la question : exposer un très jeune enfant à la télévision grèverait-il ses chances de réussir à l'école ? Cette question a d'autant plus d'importance qu'elle constitue, à mon sens, un ressort intéressant avec certains parents, quand il s'agit de discuter en consultation des habitudes médiatiques de leurs enfants.

Dans leur « Moratoire pour les bébés téléphages »⁹¹, Pierre Delion et ses collègues s'inquiétaient du risque que courait « la relation au monde » d'un enfant qui ne se verrait plus désormais comme « un agent de transformation de celui-ci ». Cet « [enkystement] dans un statut de spectateur » telle qu'elle est décrite ici n'est malheureusement pas qu'une sombre spéculation. Un travail de recherche prospectif a étudié le lien entre l'exposition télévisuelle à 29 mois et divers caractéristiques scolaires et psychosociales mesurées à l'âge de 10 ans⁹². Il en ressort, après l'habituelle neutralisation des covariables, que les enfants ayant regardé davantage la télévision à l'âge de 29 mois présentent, de manière significative, moins de participation en classe à l'âge de 10 ans, pratiquent moins d'activités sportives ou nécessitant un effort physique, et enfin se retrouvent davantage en position de victime de leurs petits camarades.

D'autres études que nous ne détailleront pas ici vont également dans le sens d'une perte du goût de l'effort chez les enfants régulièrement exposés aux médias électroniques dans une démarche relativement passive. L'attention demandée est faible, dans le sens où il y est juste requis la composante réflexe des processus attentionnels. Aucun effort prolongé n'est nécessaire pour suivre un « blockbuster hollywoodien » actuel, alors que les plans-séquences plus longs parfois retrouvés dans les films classés « art et essai » demandent le maintien d'une attention soutenue et, dès lors, confinent une partie du public à une frustration, une fatigue attentionnelle qui passera bientôt pour de l'ennui. Il en va de même pour l'école, au sein de laquelle les professeurs manifestent chaque jour davantage la difficulté d'enseigner aux élèves, se plaignant de « faire surtout de la garderie » ou de « ne plus savoir comment maintenir leur attention ». Alors qu'à tours de bras, législature après législature, les lois s'amoncellent pour réformer un système scolaire dit défaillant, Liliane Lurçat remarque fort justement que « pour ne pas remettre en cause la télévision, on a paradoxalement attribué l'échec aux méthodes traditionnelles de lecture »⁹³.

« Les élèves ne sont pas motivés. » Tel est le constat que font désormais des professeurs proches de la retraite qui ont connu toute l'expansion de l'emprise médiatique sur la jeunesse, et qui désormais ne prendraient plus plaisir à enseigner⁹⁴. Qu'est-ce alors que la motivation dans la bouche de leurs professeurs ? Attend-on de l'enfant ou de l'adolescent une vocation professionnelle déterminée conditionnant un apprentissage scolaire motivé ? Ou alors s'agirait-il pour ces professeurs que l'écoute reste attentive en classe, que les tâches demandées soient faites (en dépit de leur caractère parfois laborieux et donc gourmand en ressources attentionnelles) ? Une étude américaine a suivi des préadolescents jusqu'à l'issue de leurs études dans un travail longitudinal, et a comparé différentes variables susceptibles d'influencer la réussite scolaire⁹⁵. De manière surprenante, devant des facteurs supposés favoris comme le quotient intellectuel, le choix de l'établissement, le nombre d'heures devant les devoirs ou devant la télévision, c'est la « self-discipline », c'est-à-dire la capacité des élèves à réaliser des tâches laborieuses, qui l'a emporté, avec un facteur prédictif au moins deux fois supérieur aux autres variables précitées.

Le système est sans doute imparfait. La position d'un maître en position de connaissance qui transmet un savoir à des élèves en position d'ignorance a peut-être aujourd'hui rencontré une limite, celle du goût des élèves à fournir l'effort nécessaire pour apprendre. Paradoxalement, des méthodes alternatives d'enseignement tentant d'impliquer au maximum les enfants dans les apprentissages, peu exploitées par l'Education Nationale, pourraient montrer leur intérêt à l'ère du tout numérique, où le système scolaire traditionnel semble battre de l'aile. En associant dès l'enfance les acquisitions scolaires avec des applications pratiques attrayantes, en réinstaurant une dynamique de groupe, en initiant civiquement les élèves aux exigences de la vie de leur propre collectivité, la Méthode Freinet pourrait constituer un remède à la passivité et à l'individualisme auxquels confinent au quotidien les consommations médiatiques des enfants.

Serait-ce la voix du bon sens ou celle d'un esprit réactionnaire et désuet ? En tout cas, la course en avant vers toujours plus d'écrans à l'école est la voie qui a été privilégiée car, selon les pouvoirs publics, « le numérique tarde à se développer dans les classes »⁹⁶. S'il apparaît juste de développer une « éducation aux médias » comme nous le verrons un peu plus tard, cela ne passe pas nécessairement par un ajout de temps d'écran quotidien supplémentaire, à moins que l'on craigne éventuellement que les ophtalmologistes ne se

retrouvent dans le futur en chômage technique^{ix}. Notons d'ailleurs que l'institution scolaire n'est désormais plus un sanctuaire face au numérique à l'heure de la démocratisation des smartphones et autres consoles « nomades ».

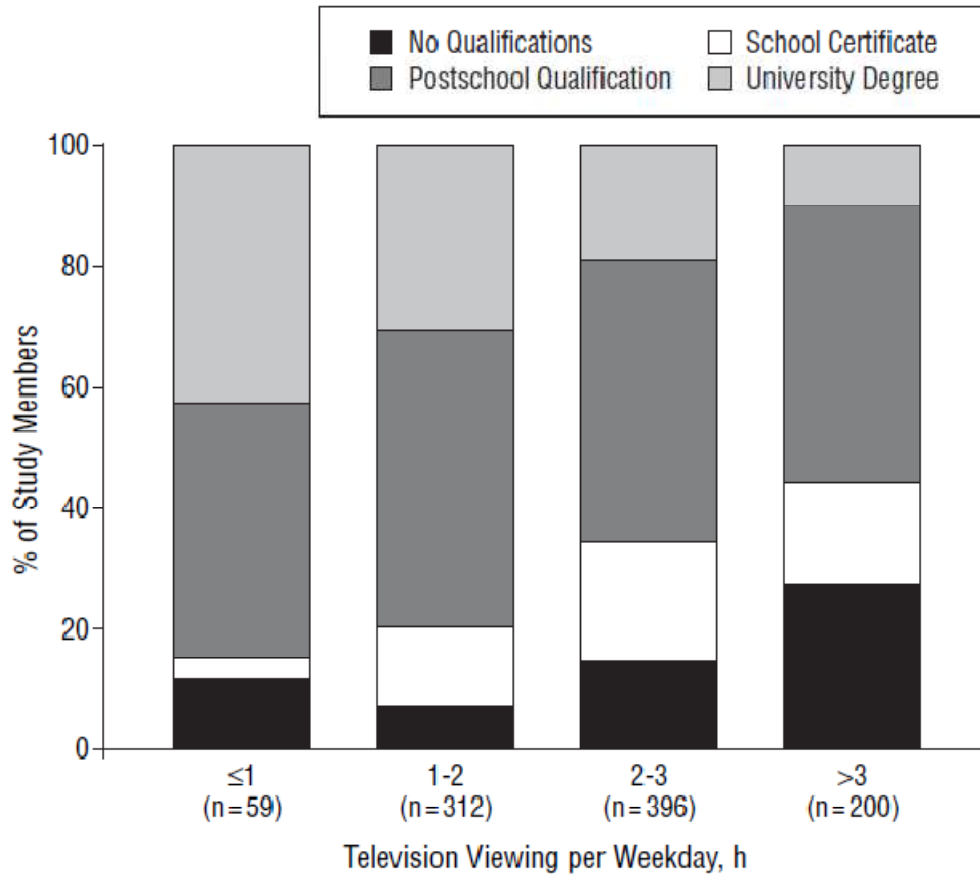
Il est souvent judicieux de regarder ce qu'en pensent les premiers concernés, ceux qui conçoivent les programmes, les ordinateurs et autres supports de l'intelligence en ligne. On constate ainsi que les cadres supérieurs des plus grandes entreprises du secteur des technologies numériques, résidant pour nombre d'entre eux en Californie, au sein de la Silicon Valley, n'ont pas choisi (étrangement) de soumettre davantage leurs enfants à une virtualisation accélérée de leurs apprentissages. Préférant développer les expériences motrices et sensorielles de leur progéniture, ils envoient volontiers leurs enfants dans des écoles de type « Waldorf-Steiner », complètement dépourvues d'écrans, et où leurs parents (avertis ?) estiment qu'ils auront les plus grandes chances de s'épanouir⁹⁷. Notons à ce titre que les méthodes alternatives Waldorf-Steiner et Freinet montrent une certaine accointance dans l'utilisation préférentielle de travaux pratiques et manuels pour une implication plus naturelle dans les apprentissages. Néanmoins, on pourrait aussi penser qu'un enfant lambda ne recevra probablement pas chez lui la même éducation aux médias et à l'utilisation d'internet que pourraient recevoir chez eux les enfants de professionnels du secteur.

Au vu des difficultés rencontrées par les enfants dans les apprentissages et de la baisse globale du niveau scolaire depuis une vingtaine d'années⁹⁸, il semble légitime de se demander quelle cible serait la plus efficace et la moins coûteuse à modifier, entre des habitudes de consommation médiatique notoirement délétères, et un système scolaire peinant à s'adapter structurellement aux dispositions cognitives particulières des élèves contemporains. Les rapporteurs de l'avis récent de l'Académie des Sciences révèlent ce que pourrait être la nature de la transformation opérée sur les formes contemporaines de l'intelligence⁸¹. Le cerveau des adolescents exposés depuis l'enfance aux technologies numériques jouirait de meilleures « capacité d'attention visuelle (identification de cibles, flexibilité, attention simultanée à plusieurs choses) et d'inférence probabiliste. » Dans le même temps ces mêmes adolescents souffriraient « d'une pensée trop rapide, superficielle et excessivement fluide. » Les capacités mnésiques seraient diminuées, ce qui paraît logique quand on sait que les processus d'encodage d'informations complexes nécessitent préalablement une attention soutenue efficiente, afin de conserver les informations en mémoire à court terme le temps nécessaire à

^{ix} D'après une enquête de l'ASNAV (2012), près du tiers des 16-24 ans sont touchés par la myopie, pour partie en raison de leur exposition aux écrans.

leur encodage en mémoire à long terme. Les auteurs ajoutent que « l'enjeu est ici de préserver complémentirement, pour les nouvelles générations, la forme d'intelligence (et de mémoire) plus lente, profonde et cristallisée, c'est-à-dire fixée, comme l'était jadis l'intelligence littéraire. » Il faudrait aussi se demander si, au cours d'un même temps fini, la stimulation simultanée des types d'intelligence est possible, ou si la stimulation d'une intelligence plus « fluide » se fera nécessairement au détriment d'une intelligence plus « lente ». Si tel était le cas, il serait intéressant de déterminer où le curseur devrait être placé, et ce qu'on estime le plus équilibré et le plus profitable pour l'épanouissement des enfants et adultes en puissance.

Pour conclure ce chapitre, nous reprendrons les résultats d'un travail titanesque réalisé par une équipe de chercheurs néozélandais, qui ont suivi un millier d'enfants au cours d'un travail prospectif à très long terme, depuis l'âge de 3 à 26 ans⁹⁹. Les auteurs retrouvent un risque de quitter le système scolaire sans diplôme majoré de 43 % pour chaque heure de télévision quotidienne regardée les soirs de semaine pendant l'enfance et l'adolescence. Notons que les effets sont identiques au cours de l'enfance et de l'adolescence. Après ajustement pour les covariables éventuelles (sexe, QI, statut socio-économique et problèmes comportementaux à l'âge de 5 ans) le risque relatif reste néanmoins à 34 %. Les résultats sont consignés dans le graphique ci-dessous, dont la légende n'a pas été traduite, en raison de l'incompatibilité des examens scolaires en France et en Nouvelle-Zélande. En abscisse, on note les différents groupes répartis suivant le volume horaire de télévision quotidienne les soirs de semaine, et en ordonnée, le pourcentage des élèves de chaque groupe correspondant à chacune des quatre qualifications possibles à l'âge de 26 ans.



Répartition des qualifications en fonction du volume d'exposition télévisuelle quotidienne (d'après Hancox, 2005)

On rappelle que s'il existe ici une association statistiquement significative, après correction des autres variables, cela ne signifie pas qu'il existe un lien de causalité directe entre l'exposition cathodique et de mauvais résultats scolaires. Ce lien est cependant fortement suggéré par cette étude.

2.6 L'approche marketing à la télévision en destination des jeunes enfants

Alors qu'on jouit désormais d'une vue d'ensemble sur les répercussions de la télévision sur les jeunes enfants, il apparaît judicieux, avant de réfléchir au moyen de neutraliser ces effets délétères, de prêter attention aux enjeux stratégiques derrière les consommations médiatiques des plus jeunes. Nous tenterons de comprendre l'essence des pratiques marchandes qui s'opèrent sur les écrans car, nous l'avons vu, le fonctionnement de la télévision repose essentiellement sur la publicité, qui ne se limite pas aux simples spots publicitaires traditionnels. Nous verrons d'abord en quoi les enfants, et notamment les plus jeunes, constituent une cible privilégiée pour de nombreux marchands. Nous ferons ensuite le point sur les principales stratégies marketing à destination des enfants, avant d'évoquer les répercussions sur les relations entre parents et enfants.

- L'enfance, ce nouvel eldorado

Le XXème siècle a connu la professionnalisation de l'activité publicitaire traditionnelle, des études de marché et l'apparition de nombreux journaux spécialisés qui ont conféré au marketing son caractère de plus en plus scientifique. La fin des Trente Glorieuses illustre en France le passage progressif d'une économie de l'offre, tel le Fordisme au début du siècle, vers une économie de la demande, reposant essentiellement sur le consommateur, en tant que centre d'intérêt de stratégies marketing toujours plus évoluées. En effet alors que vers la fin du XXème siècle, l'équipement primaire de l'ensemble des foyers semble acquis, il s'agit de trouver de nouveaux débouchés, de susciter une demande toujours plus importante, nécessaire au fonctionnement de l'économie, comme le rappelle le sociologue Franck Cochoy¹⁰⁰. C'est dans le contexte d'un marché économique de plus en plus concurrentiel que les populations ont connu un nombre croissant de sollicitations publicitaires, jusqu'à arriver à une relative saturation cognitive des individus adultes.

C'est dans la fin des années 1980-90 que le marketing à destination des enfants s'est affirmé comme une nouvelle niche commerciale, grâce, entre autres, à la conjugaison de deux facteurs sociologiques. D'une part, le développement du travail chez les deux parents et la multiplication des familles monoparentales ont profondément majoré le temps pendant lequel les enfants étaient laissés seuls au domicile. D'autre part, le déploiement de la technologie audiovisuelle sur l'ensemble du territoire permettait alors d'offrir aux parents et aux enfants

une nurse cathodique bon marché, tout en fournissant aux annonceurs publicitaires un canal de communication sécurisé, tenant à distance les parents et leurs valeurs éducatives. La pédopsychiatre américaine Susan Linn cite le point de vue d'Alan Toman¹⁰¹, responsable marketing américain, qu'il développait en 1988 dans le Chicago Tribune : « Les "Latchkey kids"^x sont un vrai potentiel pour nombre de biens de consommation. Nous commençons juste à voir les compagnies approcher le marché de ces enfants un peu particuliers, prenant au sérieux le nombre de dépenses que ces enfants contrôlent, et calculant le potentiel qu'ils représentent. » C'est dans cet esprit que la société AB International Distribution lance en France de nombreux sitcoms, ainsi qu'en 1987 le « Club Dorothée », afin de réunir opportunément le maximum d'enfants devant le poste.

Alors qu'il devient économiquement urgent de « pousser les murs », le décentrage des annonceurs vers les plus jeunes se révèle d'autant plus pertinent qu'il est particulièrement difficile pour un enfant de moins de 6 ans de comprendre vraiment les tenants et les aboutissants de ce qu'il regarde. Dans une étude publiée en 1982 dans *The Journal of Advertising*, et concernant 104 enfants de 3 à 5 ans, ceux-ci ne parvenaient pas à faire la différence entre un programme télévisé et une publicité¹⁰². Par ailleurs, l'intention commerciale dans les publicités ne semblait pas avoir été identifiée. En fait, les auteurs se réfèrent directement aux travaux de Piaget, en notant qu'en phase pré-opérationnelle (de 2 à 7 ans), les enfants se basent essentiellement sur le caractère perceptif des stimulations qu'ils reçoivent. Les chercheurs en marketing remarquent que, si à partir de 5 ans les enfants mettent en place des compétences de classification pour mieux distinguer publicité (acteurs) et dessin animé (personnages animés), l'ajout de programmes enfantins filmés (acteurs) parmi les dessins animés entretient une certaine confusion dans leur esprit. Très rapidement, les enfants avaient pu être identifiés par les annonceurs comme une cible particulièrement vulnérable aux messages qu'il leur fallait transmettre.

Les efforts publicitaires, qui se concentraient au départ sur des produits logiquement adressés aux plus jeunes (sodas, barres chocolatées), vont progressivement se diversifier tant la perméable ingénuité des jeunes esprits semble le gage d'une meilleure assimilation à très long terme. Les marques se bousculent donc au portillon pour être les premières à planter leur drapeau dans la terre vierge. La loyauté pour la marque demeure une source de profits considérables : elle est clairement mise en évidence auprès des jeunes adultes portés sur

^x Enfants laissés seul le soir avec la télévision par leurs parents qui travaillent

l'électronique high-tech et amateurs de pommes, et justifie économiquement un ciblage marketing très précoce. Le vice-président en recherche marketing d'une chaîne câblée américaine destinée aux enfants, cité par Susan Linn, déclare à ce propos en 1988 dans le Chicago Tribune¹⁰¹ : « La dernière recherche européenne montre que les préférences pour les produits se développent à un âge beaucoup plus précoce qu'on ne l'avait jamais cru... Alors que les gens commencent à comprendre ceci, à voir comment la loyauté envers les marques se transfère à l'âge adulte, il n'y a quasiment rien dont on ne puisse faire la publicité auprès des enfants. »

Quand à la fin des années 1990, les enfants les plus âgés parvenaient eux aussi à une certaine saturation, de nouvelles parts de marché potentielles ont été envisagées avec les 0-3 ans. Néanmoins la télévision pour les bébés, même dans un monde hyperconnecté, ne va pas de soi. Consciente de la perplexité des parents à cet égard, c'est paradoxalement par le biais de la culpabilisation éducative parentale que l'industrie télévisuelle s'impose aux plus jeunes, avec un label « pédagogique ». C'est ainsi que les TeleTubbies font leur apparition en 1997 sur les ondes britanniques. Ces quatre personnages colorés avec un ventre en forme de téléviseur, qui se nourrissent d'appétissants biscuits (TubbyToasts) et de savoureuses boissons bues à la paille (TubbyDelice), semblent à leur façon préparer les jeunes esprits pour leurs prochaines expériences télévisuelles, ou pour la consommation de menus « Happy Meal® » labellisés TeleTubbies dans une célèbre chaîne de fast-food.

Les TeleTubbies seront rapidement accompagnés par des chaînes spécifiques « bébés » comme « Baby First TV », ou des DVD éducatifs comme « Baby Mozart » ou « Baby Einstein ». Ces nouvelles entités se targuent de ne pas présenter de plages publicitaires. Elles tirent leur épingle du jeu par la vente de nombreux produits dérivés, plus ou moins éducatifs, à l'effigie des différents personnages de leurs programmes.

- Des stratégies marketing perfectionnées

Les enfants sont alors l'objet d'études attentives réalisées par les publicitaires, qui vont tenter d'organiser la diffusion des programmes et des annonces de la façon la plus rationnelle qui soit. De façon non exhaustive, nous allons tenter de décrire quelques-uns des principaux axes stratégiques visant les enfants.

- Générer des besoins

Susciter le besoin chez l'enfant apparaît comme un fondement préalable à toute décision d'achat. L'apparition d'une pression conformiste joue un rôle prépondérant dans ce sens, même si elle semble toucher davantage les pré-adolescents et les adolescents, dont la quête identitaire fragilise les repères existants. Il s'agit de jouer sur les représentations de ce qui est bon, de ce qui est utile pour être heureux. La philosophie cathodique du bonheur repose surtout sur la satisfaction effrénée de besoins pris pour des désirs, tout en sachant rester « cool », dans le sens d'un courant en perpétuelle évolution. Cette quête hédoniste demeure structurée par le cadre rigide d'une pression sociale, exercée par le biais des pairs, mais s'opérant en pratique par l'assimilation répétée des valeurs défendues à l'écran. Comme une main de fer dans un gant de velours. L'éloignement progressif des parents vis-à-vis des enfants, favorisé par l'écran, joue à ce titre un rôle prépondérant comme nous le verrons ultérieurement.

- Les stratégies cognitives

Une technique de manipulation couramment utilisée et bien connue en psychologie cognitive est celle de l'amorçage (priming). Elle consiste à présenter de façon subliminale un stimulus, ce qui facilitera le traitement ultérieur dudit stimulus, avec une influence possible sur le comportement ou la décision d'achat. Cette technique est illustrée par Sébastien Bohler, dans un ouvrage sur la psychologie des médias¹⁰³ qui reprend les résultats d'une expérience du psychologue coréen Youjae Yi. Dans ce travail¹⁰⁴, le chercheur a montré aux participants une publicité pour une grosse berline après leur avoir fait lire soit un article sur la sécurité des avions, soit un article sur les fortunes du pétrole. Les résultats montrent que les personnes ayant lu l'article concernant la thématique de la sécurité parvenaient davantage à se souvenir du nom de la marque de l'automobile, ce qui suggère un effet d'amorçage inconscient sur le thème de la sécurité, qui est justement un avantage de la grosse berline. En opposition, le thème du carburant, qui renvoie à un défaut de ces voitures gourmandes en carburant, ne favorise pas la mémorisation. De la même façon, les programmeurs des émissions jeunesse n'ont pas intérêt à programmer trop d'émissions concernant la diététique, les dangers de l'obésité et du diabète, ou les intérêts des fruits et légumes, car cela risquerait de diminuer l'efficacité des publicités. Il est préférable, pour les annonceurs, que les produits dont on fait la réclame soient associés dans les programmes à des situations, des émotions ou des valeurs

positives. Ainsi, régulièrement dans les films et les séries télévisées, les héros fument du tabac ou boivent de l'alcool, et l'on remarque que, dans la grande majorité des cas, ces occurrences sont associées à des situations positives, où le personnage est mis en valeur et où les dangers du produit ne sont pas évoqués. Outre la meilleure représentation du produit que cela induit, le spectateur sera plus réceptif aux publicités à venir.

Dans le même ordre d'idée, Bohler cite également un travail d'Alan Furnham, psychologue, qui a mis en valeur le phénomène de « congruence programme-publicité »¹⁰⁵. Il a présenté aux participants de son étude un épisode de série télévisée, précédé ou non d'une publicité pour une marque de bière. Dans la série, on retrouvait une occurrence de consommation de bière dans une ambiance festive. Le chercheur met alors en évidence que les personnes mémorisent mieux la marque de bière, et présentent davantage d'intentions d'achat dans le cas où la publicité est placée avant la série télévisée, plutôt qu'après, ou si la série ne comprend pas de scène de consommation de bière. Cette expérience suggère la relative dépendance des programmeurs des chaînes de télévision dans leurs choix de diffusion. Il convient pour plaire à l'annonceur qui la finance (en grande majorité, si ce n'est en intégralité), que la chaîne de télévision propose des contenus en adéquation avec les plages de publicité, à l'image des TeleTubbies avec leurs consommations de goûters et de boissons.

- Le pouvoir du harcèlement^{xi}

Les enfants sont vus sous deux angles différents par les annonceurs. Premièrement, ils ont parfois de l'argent de poche, ce qui leur permet d'acheter directement des produits. Deuxièmement, ils sont souvent écoutés par leurs parents au moment des décisions d'achat qu'ils sont donc susceptibles d'influencer. Et c'est sur ce point que se sont penchés les travaux de recherche ethnographique, qui visent à révéler le point de vue du consommateur, et dans le cas des enfants, à comprendre les stratégies qu'ils mettent en place pour parvenir à une décision parentale d'achat. Le but est d'identifier les stratégies les plus efficaces, afin de les diffuser, soit dans les programmes, soit dans les publicités.

Une de ces stratégies consiste pour l'enfant à effectuer de manière systématique et répétée des requêtes d'achat auprès de ses parents sur les produits dont il est bombardé de publicités dans les médias. C'est cette technique que nous nommerons « le pouvoir du

^{xi} « Nag Factor » selon la terminologie marketing anglo-saxonne, aussi nommé « Pester Power »

harcèlement » et sur laquelle se sont penchés des chercheurs en santé publique pédiatrique américains¹⁰⁶. Trois types de harcèlement sont distingués dans cette étude réalisée auprès de mères d'enfants âgés de 3 à 5 ans :

- le harcèlement *puéril* : répéter ou demander constamment des objets, pleurnicher, grogner ou serrer les poings ;
- le harcèlement *pour tester les limites* : mettre des produits dans le caddy même si la mère a dit non, faire une colère en public ou demander à d'autres membres de la famille ;
- le harcèlement *manipulateur* : flatter la mère, lui professer des témoignages d'amour ou de haine ou encore dire que d'autres enfants ont le produit.

Selon les mères de cette étude, plusieurs facteurs influencent le harcèlement :

- les emballages, notamment avec l'usage de couleurs vives ou de personnages de dessins animés ;
- les publicités télévisées.

Les résultats de cette étude montrent que ce n'est pas la quantité de télévision mais davantage la qualité de ce qui était regardé qui était corrélée à la propension à développer le harcèlement. Les émissions dites commerciales^{xii} engendraient un harcèlement significatif. A partir de 5 ans, le harcèlement évolue avec une augmentation importante du harcèlement manipulateur, en rapport avec un développement de l'intelligence sociale vers cet âge.

Il est notable que les comportements de harcèlement, précisément décrits dans cet article, sont régulièrement retrouvés dans les plaintes des parents, en consultation en centre médico-psychologique (CMP). Il est d'ailleurs probable que les parents ne rapportent pas systématiquement ce symptôme au pédopsychiatre en raison de ce qu'il renvoie, en termes de désirabilité sociale, à des représentations péjoratives concernant leurs propres compétences éducatives. Eventuellement le professionnel sera tenté d'inférer mécaniquement à partir de ces « crises dans les magasins », qui pourront facilement faire évoquer ce que d'aucuns nommeront « un problème de cadre », ou encore « une absence de limites éducatives ». S'il faut effectivement considérer l'absence de frustration de l'enfant par les parents comme facteur favorisant ces manifestations de harcèlement, on pourrait faire l'hypothèse qu'il agisse

^{xii} Par opposition aux émissions dites éducatives ou destinées aux adultes

surtout en tant que renforçateur, et non en tant que facteur déclencheur. Le simple fait que certains parents puissent céder aux coups de boutoir répétés de leur progéniture, ne serait-ce qu'occasionnellement, contribue à renforcer positivement le comportement de harcèlement, selon le modèle du conditionnement opérant, dans le sens où l'achat réalisé par les parents vient en récompense au comportement de harcèlement. Il apparaît donc judicieux en pratique de considérer aussi le marketing comme facteur déclencheur de ces comportements qui malmènent la relation parents-enfant. Cela pourrait constituer une porte d'entrée dans le travail éducatif avec les parents. A l'opposé, du point de vue des experts en marketing, le pouvoir du harcèlement est décrit comme « un processus de socialisation du consommateur » participant en réalité à la maturation des compétences sociales de l'enfant¹⁰⁷. Accessoirement, n'oublions pas que cette technique permet surtout une majoration significative des ventes, quel que soit le champ d'activité concerné.

En écho à ce paradigme éducatif nouveau, nombreux sont les avis qui déplorent que « les enfants ont pris le pouvoir ». Susan Linn n'est pas de cet avis¹⁰⁸. Selon elle, quand les entreprises s'évertuent à donner aux enfants de bonnes raisons pour pousser efficacement leurs parents à acheter leur produit, alors on devrait plutôt considérer que les enfants sont passés sous le joug des entreprises.

- Le placement de produit

Un autre type de publicité masquée est le « placement de produit », qui consiste à insérer dans les programmes des marques de manière anodine, afin d'influencer le public à son insu. C'est en réponse à cette technique que les associations anti-tabac s'offusquent régulièrement de la présence de la cigarette dans les films, considérée comme trop récurrente et associée de manière injustifiée à des situations et des personnages positifs. L'intérêt du placement de produit réside pour la marque dans la diversification de son « mix marketing » face à un marché publicitaire très concurrentiel, en décontextualisant le rapport à la marque (ou au produit), ce qui permet au client d'en améliorer la mémorisation, voire de lui associer une étiquette positive. On peut citer en exemple, et de manière non exhaustive, les films « E.T. », « Les Dents de la Mer » ou encore « L'Exorciste », que l'on n'associe pas spontanément à Coca-Cola, laquelle marque aurait néanmoins largement sponsorisé son placement dans ces films. Le placement de produit est également retrouvé dans les jeux télévisés, dont les enfants sont friands, et où les produits trouvent quasi-systématiquement

leur place dans les cadeaux à destination des candidats, conférant aux marques une positive image de générosité. Une question demeure entière : toute stratégie qui consiste à influencer un individu à son insu, et *a fortiori* un enfant, ne devrait-elle pas faire l'objet d'un débat éthique approfondi ?

- Quel impact sur la parentalité ?

La télévision, nous l'avons constaté, a contribué largement à éloigner l'enfant de l'adulte, ou, peut-être plus justement, a permis de rendre socialement acceptable cet éloignement. A mesure que parents et enfants consacrent de plus en plus de temps à leurs consommations médiatiques quotidiennes, les relations verticales entre les enfants et leurs parents (ou grands-parents) cèdent du terrain aux relations horizontales entre l'enfant et ses pairs.

Déjà, dans les années 1960, la philosophe américaine Hannah Arendt décrivait en quoi une telle évolution pourrait avoir des conséquences dommageables pour l'enfant¹⁰⁹. En effet, le dessaisissement des parents de leur responsabilité éducative contribuerait à une autre forme d'autorité, exercée par les pairs. Cette autorité du groupe, qu'Arendt nomme « la tyrannie de la majorité » résulte du fait qu'il est difficile de s'opposer quand on est « une minorité réduite à une personne face à l'absolue majorité de toutes les autres ». Selon la philosophe, deux issues seraient alors possibles: le conformisme ou la délinquance. Cette prise de position éducative peut sembler réactionnaire, mais *a posteriori* elle s'applique parfaitement au marketing de la mode vestimentaire. Le sociologue Michel Fize explique que « le conformisme vestimentaire atteint son paroxysme au collège. (...) Une pression telle s'exerce pour avoir le bon look, les bonnes marques, que le jeune n'a pas le choix d'être différent, d'autant plus que, entre 11 et 15 ans, les capacités personnelles sont trop peu affirmées pour se dégager de l'emprise du groupe. »¹¹⁰

Dans une perspective différente, le philosophe Bernard Stiegler s'inquiète également de l'amoindrissement progressif de la transmission entre les générations¹¹¹. Il part de la prémisse que la société a besoin pour sa cohérence que les individus partagent un certain nombre de représentations et de significations, qui permettent de définir un mode de vivre ensemble. Par exemple, de manière caricaturale, en France on se serre la main pour se saluer, et on aime passer du temps à table. Ce tissu symbolique est transmis de génération en génération, et cela par le moyen de ce que l'auteur nomme des « circuits de

transindividuation ». Il distingue des circuits longs de transindividuation, qui ont la particularité d'être riches, de transmettre un savoir, comme par exemple à l'école, et des circuits courts (ou courts-circuits) de transindividuation, pauvres en contenu, et diffusant essentiellement des pulsions^{xiii}.

Selon Stiegler, l'évolution de la société à travers les médias de masse et leurs sollicitations pulsionnelles multiples conduit les individus à investir davantage la pulsion que le désir. Le philosophe s'insurge contre une campagne d'affichage publicitaire menée en juin 2007 par la chaîne câblée pour enfants « Canal J », mettant en scène sur une affiche un grand-père édenté tentant maladroitement de divertir son petit-fils, et sur une autre un père se ridiculisant devant sa fille, ce à quoi la publicité répond « Les enfants méritent mieux que ça... ». Le problème se situe dans le fait que la démarche marketing « dénie [ici] toute responsabilité »¹¹¹ des parents en ce qui concerne la transmission intergénérationnelle au moment des temps familiaux. Une des résultantes de ce genre d'intervention serait de gommer l'écart entre les générations. Les majeurs perdent en responsabilité, et les mineurs gagnent en émancipation (sans toutefois gagner en responsabilité). De façon générale, une écoute attentive des programmes et des publicités à destination des enfants permet de voir à quel point les adultes (parents) sont ridiculisés, « débilisés » au sens de leur affaiblissement vis-à-vis de l'enfant dont ils ont la garde. Un tel glissement hiérarchique contribue à diminuer davantage l'influence de l'éducation des parents sur les représentations et les comportements de leurs enfants, rendant le « temps de cerveau » des plus jeunes moins bridé par leurs parents et plus « disponible » pour Canal J, à l'instar du phénomène des « Latchkey kids^{xiv} ». Notons en passant que la campagne d'affichage de Canal J a été primée au Grand Prix de l'Affichage 2007, ce qui suggère sa pertinence d'un point de vue marketing.

L'hypersexualisation des jeunes pré-adolescentes, parfois même avant l'âge de 10 ans, pourrait tenir également à ce processus de suppression des frontières intergénérationnelles, qui encourage les plus jeunes à exhiber des tenues et des comportements (maquillage, épilation) par lesquels ils rentrent plus précocement qu'auparavant dans la consommation de produits et services en rapport avec l'érotisation de leur apparence. Si pour les tenants du marketing, une telle précocité est un gage de nouvelle

^{xiii} Stiegler distingue désir et pulsion en ce sens que la pulsion serait assimilée à une production du marketing qui oriente l'individu vers l'achat d'un bien de consommation (dont la vocation est d'être consommé), alors que le désir est une tension vers un but, caractéristique de l'être humain, qui vise à sublimer la pulsion (le désir est par essence inachevé).

^{xiv} Cf. note X, p 65

niche commerciale, une méta-analyse américaine retrouve que l'exposition à la télévision est clairement corrélée, après correction des covariables, à l'âge du premier rapport sexuel¹¹².

Selon Susan Linn, un des mécanismes de défense des industries culturelles face à la démonstration des dérives du marketing est d'argumenter que c'est aux seuls parents qu'incomberait la responsabilité de protéger leurs enfants des conséquences malheureuses du mercantilisme¹⁰⁸. A mon avis, d'un point de vue médical, la question à poser est la suivante : doit-on continuer à porter le même raisonnement que les industriels du divertissement, en se contentant sur un mode individuel de « remettre les parents face à leurs responsabilités éducatives » ? Ou faudrait-il réfléchir, toujours dans une démarche individuelle, à réaliser une action d'éducation aux médias à destination des différents membres de la famille ? Par ailleurs, ne serait-il pas temps, sur un mode sociétal, de réglementer dans le sens d'une meilleure protection les contenus audiovisuels à destination des plus jeunes ?

3^{ème} partie : Les possibilités d'intervention des professionnels de santé

Il semble que la majorité des troubles présentés par les enfants consultant en CMP (troubles du langage, de la motricité, du sommeil, anxiété, faible estime de soi, obésité, comportements violents, troubles du spectre autistique...) soit associée dans les travaux scientifiques à une consommation télévisuelle supérieure à celle des individus sains. Naturellement on doit se demander s'il ne faudrait pas agir sur ce paramètre ubiquitaire et délétère dans l'écologie des patients.

A l'interface entre les données de la médecine préventive et les choix de vie familiaux, il ne semble pas y avoir de solutions parfaites pour préserver les enfants des effets néfastes de leur consommation télévisuelle. A défaut d'une solution collective prise à un niveau politique, le médecin pourra, au cas par cas, faire preuve de pédagogie auprès des parents et des enfants, en s'appuyant sur les données de la médecine basée sur les preuves, mais aussi sur les implications psychopathologiques propres à l'histoire du patient venant consulter. Ce n'est qu'ainsi que les parents pourront choisir en connaissance de cause le modèle éducatif qui leur semblera le plus approprié, et que les enfants apprendront à composer de manière plus perspicace avec les ruses dissimulées du marketing.

Si l'on a précédemment mis en évidence les effets potentiels de la télévision sur le développement psychologique, à un âge où les activités d'éveil et de socialisation devraient tenir une place prépondérante, une intervention concernant les habitudes médiatiques ne doit surtout pas être considérée comme technophobe ou réactionnaire. La réalisation de ce travail est d'ailleurs en grande partie tributaire de l'utilisation des outils numériques. Les technologies de l'information et de la communication, tout comme la télévision à certains égards, sont susceptibles d'apporter un progrès, voire de favoriser le développement psychique si elles sont utilisées dans des conditions appropriées au niveau de développement de l'enfant, et dans la seule fin de contribuer à son épanouissement personnel (et non dans celle d'un hold-up attentionnel).

Dans ce sens, nous verrons comment accompagner ces familles dont les enfants présentent des consommations excessives ou inappropriées. Nous réfléchirons ensuite à l'opportunité de la limitation en pratique de ces consommations, et enfin à l'éventualité d'autres moyens d'action.

3.1 Accompagner

- Les parents

Cet accompagnement peut être réalisé par un professionnel isolé ou par une équipe pluridisciplinaire, comme dans un CMP. Le médecin, le psychologue ou encore l'éducateur spécialisé pourraient constituer des interlocuteurs privilégiés dans cette perspective.

Il paraît important de préciser d'emblée aux parents que le professionnel se met à leur disposition en tant que ressource et non en tant que critique de leur mode de vie, dont ils conservent naturellement la liberté¹¹³. Le substrat culturel dans lequel ils se sont eux-mêmes développés devra être pris en compte. Ce n'est qu'à ce prix qu'une alliance constructive pourra se nouer avec la famille.

L'entretien avec les parents, avec ou sans la présence de l'enfant, permet un temps d'échange intéressant autour des habitudes médiatiques de l'enfant. Le concept d'éducation aux médias demeure un vaste sujet, non encore clairement défini, tant les habitudes médiatiques évoluent rapidement. Nous profiterons de ce travail pour en dresser quelques aspects, de manière non exhaustive, et en se focalisant surtout sur la télévision.

Une première étape fondamentale est d'examiner les consommations existantes^{68,114}. Les parents représentent une bonne source d'information quant à la quantité, même s'ils ne maîtrisent pas toujours le contenu, à défaut d'une covision. Ils tendent à minimiser la quantité réelle, comme ils le feraient pour eux-mêmes. Néanmoins, ils sont en général à même de décrire les horaires habituels de consommation de leurs enfants, ce qui permet de discerner les moments les plus à risque pour le développement psychique (notamment avant l'école et avant le coucher). Ils renseignent le médecin sur des aspects pratiques essentiels comme la présence d'une télévision dans la chambre et le nombre d'écrans au sein du foyer. L'accroissement du nombre d'écrans en accès libre est mécaniquement proportionnel à la propension de chaque individu à consommer ses programmes en solitaire, et éventuellement à consommer les médias en multitâches. La question de l'allumage systématique de la télévision dans le foyer semble aussi un élément d'anamnèse fondamental, afin d'évaluer l'impact sur les plus jeunes, notamment en raison de l'effet de sous-stimulation verbale induite.

Il convient ensuite de mettre en évidence, s'il en est, les effets spécifiques de la télévision (ou d'autres médias) sur leur enfant et discuter avec eux de cette influence.

Afin de conserver une perspective positive sur l'avenir, moins culpabilisatrice, on abordera la réversibilité possible des effets néfastes après arrêt ou diminution de l'exposition. On pourra à ce titre évoquer par exemple le travail de l'équipe de Johnson³⁰ montrant une amélioration significative des troubles du sommeil, ou celui de l'équipe de Robinson¹¹⁵ concernant la diminution des conduites agressives en cours de récréation, après un effort substantiel de limitation des expositions. Un effet positif est également observé pour les résultats scolaires, l'obésité...

A l'instar de la prévention du tabagisme, le coût financier réel du numérique infantile (tablettes, consoles, consommables multiples...), couramment sous-évalué, pourra être estimé avec les parents, afin de réfléchir aux autres moyens de faire profiter leurs enfants de tels investissements financiers.

En outre, il est nécessaire d'aborder avec les parents l'opportunité de remplacer le temps d'écran par du temps de jeu^{xv}, où l'enfant tiendra un rôle moteur, et non passif. En effet, la diminution du temps d'écran risquerait de mettre en difficulté l'organisation familiale, en l'absence d'activité alternative. N'oublions pas que la nurse cathodique permet à très court-terme de maintenir les jeunes enfants dans une concentration et une immobilité de façade, mais bien pratiques ! Plus les enfants sont exposés longtemps et précocement à l'écran, plus il est probable que les parents aient partiellement perdu leurs capacités à éduquer leurs enfants par d'autres moyens.

Les cas de harcèlement des parents par les enfants pour un motif d'achat pourraient être abordés au sein de groupes de parole pour parents en difficulté éducative. Repérer systématiquement ces types de comportement à l'anamnèse, les classer afin de proposer aux parents des explications et des conduites à tenir pourrait permettre de discerner leur part de responsabilité (par exemple céder à la pression et donc renforcer le processus) tout en leur reconnaissant une part d'origine extérieure des troubles (téléguidés par le marketing). Si de tels mécanismes étaient compris par les parents, cela pourrait dans certains cas faire évoluer leur représentation de la télévision. L'intérêt d'un groupe ici serait un échange de solutions entre pairs grâce à l'expérience fructueuse des autres parents, toujours plus efficacement assimilée que le conseil asséné verticalement par un soignant. Dans l'étude précitée concernant le pouvoir du harcèlement¹⁰⁶, plusieurs stratégies sont jugées efficaces par les

^{xv} Au sens du « play » de Winnicott

mères : garder son calme, opérer une distraction, limiter l'exposition aux programmes commerciaux^{xvi} et enfin expliquer le refus et ses motifs.

- Les enfants

Si les enfants parviennent difficilement à évaluer la quantité de temps d'écran dont ils disposent, ils pourvoient des informations intéressantes concernant le type de contenu, qu'ils partagent volontiers avec le thérapeute.

Par le Jeu des Trois Figures, en classes de maternelle, Serge Tisseron propose de réapprendre à jouer aux enfants, qui auraient de plus en plus de mal à accéder au jeu^{xvii} en raison du fait qu'ils sont de moins en moins disponibles pour jouer, entre le temps de l'école et celui de la télévision¹¹⁶. Par ailleurs, ils seraient régulièrement mis au contact d'images dont la violence, et les émotions qu'elle déclencherait, empêcheraient les enfants d'assimiler réellement ce qu'ils perçoivent à l'écran. Fort de ces constats le psychiatre a expérimenté un jeu de rôles destiné aux élèves de maternelle, afin de leur permettre d'accéder à un espace de faire semblant, au sein d'une histoire que les élèves élaborent eux-mêmes, guidés par leur maîtresse, et sur la base de leurs expériences télévisuelles. Se dégagent généralement 3 types de personnages : l'agresseur, la victime et le redresseur de torts. Chacun de ces 3 rôles seront joués systématiquement par les acteurs d'une même histoire. En effet, le passage du rôle d'agresseur à celui de victime, et vice-versa, serait propice, selon Tisseron, à ce que les enfants explorent d'autres postures identificatoires que celles auxquelles ils se pensent naturellement prédestinés. Sans être un lieu thérapeutique, le Jeu des Trois Figures propose néanmoins un espace encadré où l'enfant qui n'en n'aurait pas par ailleurs l'opportunité, pourrait s'initier à la richesse du jeu symbolique et ainsi apprendre à découvrir ses émotions. Il s'agit d'un travail que l'on pourrait assimiler à de la prévention secondaire au sens de l'OMS, car il s'agit ici, face à une carence manifeste dans le jeu symbolique, d'en redonner l'accès à des enfants qui, en raison de leur mode de vie, en auraient été privés. On observe la complémentarité qui s'opère avec le travail de prévention primaire précédemment décrit avec les parents.

^{xvi} Programmes accompagnés de publicité, à but purement récréatif, par opposition aux programmes dits « éducatifs »

^{xvii} Cf note XV, p 76

Sans trop sortir du thème que l'on s'est fixé, citons tout de même le cas des jeux vidéo. Il est particulièrement emblématique pour montrer combien de nombreux parents vivent dans une relative ignorance des habitudes médiatiques de leur progéniture. Ainsi, il n'est pas rare qu'un père me dise en consultation que son fils de 7 ans aime jouer à des jeux de voitures, et qu'après vérification, je me rende compte qu'il joue à « GTA »^{xviii}, interdit aux mineurs en France, et dont l'objectif est de voler des voitures, pour aller convoier de la drogue, jouer au tueur à gages de service, exploiter des prostituées et accomplir d'autres méfaits en tous genres. Le père, interrogé à ce propos, démontre par sa réponse la force de frappe qu'a acquise le marketing au sein-même des choix éducatifs parentaux : « C'est lui, il voulait ce jeu pour son anniversaire. » Offrir des jeux de ce genre, tout comme pour le non moins célèbre « Call of Duty® », également interdit aux moins de 18 ans en France, relève à mon sens de la maltraitance infantile, d'autant que le logo d'avertissement est bien visible sur l'emballage. Les concepteurs de ces jeux vidéos ne se cachent d'ailleurs pas pour dire comment la jouabilité de ces programmes est étudiée pour la simplifier au maximum afin qu'un enfant même jeune puisse y avoir accès. Le but est bien entendu de ne pas perdre ces parts de marché alléchantes, d'autant que les enfants qui parviennent à avoir le jeu en parlent à leurs copains ce qui provoque un effet boule de neige, quand on sait que certains de ces jeux ont essentiellement vocation à se jouer en réseau. L'interdiction aux moins de 18 ans contribuerait presque à leur succès commercial, par le côté subversif qu'elle entraîne. Si de tels jeux pourraient éventuellement constituer au moment de l'adolescence une sous-culture socialisante car subversive, à l'inverse chez des pré-adolescents et *a fortiori* des enfants, le caractère anxiogène de telles activités virtuelles proscribit clairement leur utilisation. Un conseil judicieux pourrait être de proposer aux parents d'essayer le jeu avant de laisser leur enfant y jouer. A l'extrême, dans le cas de certains cadeaux, on pourrait presque se demander lequel du parent ou de l'enfant en était le réel destinataire.

A mesure que l'enfant grandit, les parents tendent naturellement à davantage le responsabiliser et assurer une partie de sa sécurité. Très tôt, l'enfant apprend à regarder la route de chaque côté avant de s'y aventurer et de la traverser. L'éducation aux médias devrait exhorter à cette prudence. Si les effets à court-terme ne sont pas ceux d'un accident de la voie publique, les résultats à long-terme pour la réduction de l'espérance de vie, pour la morbidité induite et pour le retentissement fonctionnel sont bien connus dans la littérature. Proposer un

^{xviii} Grand Theft Auto®

temps d'internet accompagné entre 9 et 12 ans, comme le propose Tisseron, semble aller dans le bon sens, avant de donner davantage d'autonomie aux enfants.

Concernant la télévision, à partir d'un niveau suffisant de maturité, il pourrait être profitable pour l'enfant plus âgé de mieux saisir le mythe de la gratuité et les intentions véritables des chaînes. L'école pourrait être le lieu d'éveil d'une conscience critique à ce sujet. Transmettre le message que ce qui est apporté par les médias audiovisuels a un prix, et qu'il se chiffre autrement pour le spectateur qu'en euros, ne va pas transformer le comportement de la jeune audience. Cela va cependant permettre le début d'une représentation alternative, d'un regard distancié face à sa relation au petit écran. Ces mises en garde à destination des enfants pourraient faire partie de l'éducation au XXI^{ème} siècle. Pour paraphraser, Patrick Georges et Michel Badoc, spécialistes en neuromarketing, qui eux non plus n'attendent pas l'âge adulte pour s'adresser aux consommateurs, nous pourrions dire : « Visez le petit. Préparez bien votre cible. Marquez-la au front le plus tôt possible. Seul l'enfant apprend bien¹¹⁷. »

Alors que certains parlent désormais d'autorégulation, on peut se poser la question de l'implication de l'enfant dans une démarche d'autocontrôle. Il semble toutefois difficile de lutter contre le pouvoir de captation attentionnelle des médias numériques, et de la proposition qu'ils font de laisser relativement au repos un cerveau enclin à économiser ses forces. Enseigner les mécanismes des contrôles attentionnel et commercial du téléspectateur pourrait rencontrer un accueil favorable à l'adolescence, à un âge où nombreux sont les jeunes « geeks » qui tendent à se préoccuper, par exemple, de l'exploitation de leurs données personnelles.

3.2 Limiter

Cette démarche, nous l'avons vu, montre des effets à relativement court-terme sur de nombreux troubles provoqués par la surconsommation d'écrans. Les bénéfices attendus de la limitation sont à expliquer et rechercher lors de toute limitation de temps d'écran.

Des actions de sensibilisation à un niveau collectif sont organisées depuis les années 1990 en Amérique du Nord, et plus récemment en France. Qu'on les nomme semaines « sans écran » ou « pour apprivoiser les écrans », il s'agit de diminuer la consommation globale de médias numériques afin de prendre du recul sur cette consommation, et s'apercevoir qu'il est possible de vivre autrement. En clair, il s'agit pour les enfants (et leurs parents), en coopération avec l'école primaire, de se rendre compte qu'ils conservent le contrôle sur leurs consommations.

Le succès des écoles alternatives, dénuées ou faiblement dotées en matériel numérique, chez les pionniers des technologies numériques suggère, au-delà des effets de mode, que le tout-écran ne constituerait pas la panacée pour les enfants. Le raisonnement actuel, qui voudrait que l'Education Nationale suive le mouvement du développement numérique, et se mette au niveau de ses voisins européens, se base sur une logique essentiellement technologique et économique, et ne tient pas du tout compte des besoins psychomoteurs et psychologiques avant l'adolescence. Si l'on souhaite former des générations de génies de l'informatique, il serait peut-être plus judicieux de développer la créativité, les capacités d'attention et de mémorisation dans un premier temps, avant de se préoccuper dans un second temps de familiariser les enfants avec l'outil informatique. Il ne serait pas idiot de proposer dès le collège un enseignement sur l'histoire et l'organisation d'internet, sur la programmation, sur la création de sites internet dans le but de rendre les enfants plus actifs, critiques et indépendants face au média informatique. L'inertie des commandes publiques de matériel informatique, en contraste avec l'évolution frénétique de la technologie semble garantir à moyen-terme l'obsolescence d'outils acquis aux détriments d'autres postes de dépense scolaire.

De manière plus anthropologique, la question de la « connexion » des enfants dès le plus jeune âge en tant que signe de développement humain ou signe extérieur de richesse pourrait désormais être considérée comme obsolète. En effet, selon le sociologue Francis Jauréguiberry, qui a étudié le rapport des adultes avec l'outil de communication numérique en général, « certains ont le pouvoir de se déconnecter et d'autres le devoir de rester branchés.

(...) Les nouveaux pauvres des télécommunications sont ceux qui ne peuvent pas échapper à l'obligation de répondre immédiatement, et qui doivent donc vivre dans l'urgence et dans l'interpellation continue. Les nouveaux riches, au contraire, sont ceux qui ont la possibilité de filtrer et d'instaurer de la distance vis-à-vis de cette interpellation⁹⁷. »

A un niveau individuel, pour des enfants de niveau d'école maternelle, et avec des parents qui tiendraient fortement à débiter précocement des expositions, on pourrait conseiller de limiter les consommations aux seuls contenus éducatifs susceptibles d'être regardés avec les parents⁶⁸. A cet âge, c'est la seule consommation télévisuelle qui ait pu montrer un intérêt, qui plus est inconstant.

La mise à mal potentielle de la relation d'alliance avec un préadolescent ou un adolescent constitue parfois un obstacle à la mise en place de recommandations sur la limitation des expositions. Cet écueil justifie éventuellement de sursoir les projets de limitation, et le cas échéant, de réaliser un travail de pédagogie lors d'un entretien familial.

▪ Cas clinique : Stan, 3 ans et demi

A ce niveau du raisonnement, il paraît intéressant de citer un exemple clinique de diminution réussie de la consommation télévisuelle chez Stan^{xix}, un enfant de 3 ans et demi rencontré en consultation de CMP infanto-juvénile.

Lors de la première consultation, la demande est clairement centrée sur l'agitation psychomotrice à l'école, chez un enfant unique, sans antécédents, dont le langage pauvre et la motricité maladroite ont pu interpeler la maîtresse en classe de maternelle. L'agitation de l'enfant se manifeste en consultation par une grande difficulté à maintenir plus d'une minute une activité, ainsi qu'une difficulté à respecter le cadre posé même si les propos d'autrui semblent compris. Rapidement, une dépression maternelle compliquant le deuil de la grand-mère maternelle, décédée d'un cancer 5 ans plus tôt, vient donner des premières pistes explicatives. La mère, sans emploi, dont le mari chauffeur routier s'absente régulièrement la semaine, se montre très ouverte à la discussion sur les aspects éducatifs, malgré les forts doutes qu'elle manifeste sur ses propres capacités à mettre en place un cadre structurant pour son fils. A l'issue de la première consultation, et devant la symptomatologie dépressive

^{xix} Nom modifié à des fins d'anonymisation

maternelle et la forte émotion soulevée par l'évocation de la grand-mère décédée, une proposition est faite d'un suivi ambulatoire personnalisé en secteur psychiatrique adulte, dont elle se saisit visiblement. Enfin, après une série de questions très spécifiques de la mère, je l'interroge sur ses craintes profondes, et c'est alors qu'elle évoque l'autisme.

Plusieurs diagnostics peuvent alors être évoqués : un trouble du spectre autistique non spécifique ou un problème neurologique, à défaut d'un autisme vrai de Kanner, n'est pas totalement exclu devant le langage pauvre, la distractibilité, le profil développemental d'allure atypique et le déséquilibre tonique qui apparaissent à l'observation directe. Un processus dépressif n'est pas envisagé non plus en première intention, compte tenu du bon investissement des activités et de la relation aux autres, même s'il éprouve des difficultés dans ces domaines. Par ailleurs, le cadre éducatif semble pauvre, la relation à la mère pâtissant du trouble de l'humeur maternel, probablement ancien. Je rassure la mère sur l'absence à mon avis d'un autisme, mais propose un bilan psychomoteur et une poursuite de l'évaluation médicale. Le père est invité à s'intégrer à la consultation.

Lors de la deuxième consultation, les consommations de télévision sont abordées avec la mère. Stan regarde surtout le petit écran le matin avant d'aller à l'école, et le soir au retour de la classe. J'explique alors à sa mère les fâcheuses conséquences de l'exposition audiovisuelle avant le temps scolaire en termes de déficit attentionnel matinal (et donc l'impact sur les troubles du comportement décrits par la maîtresse). Le comportement de l'enfant en relation duelle semble un peu amélioré à mesure qu'il s'habitue à ma présence, même si les jeux restent pauvres et très courts. Le niveau en graphisme est antérieur à celui du bonhomme-têtard.

A la troisième consultation, et alors que j'interroge la mère sur l'état du comportement de Stan à la maison, elle le décrit de plus en plus stable, et elle évoque une remarque positive de la maîtresse concernant son fils qui, à ma surprise, serait subitement devenu « plus calme en classe », et qui serait « plus posé dans son travail. » La mère me rappelle alors que, suite à notre discussion, elle a arrêté brutalement les dessins animés du matin : « Il est mieux à l'école depuis ce moment-là, je ne sais pas si ça a un rapport, me dit-elle, en tout cas il ne réclame pas, alors je crois qu'on va rester comme ça. » En relation duelle, l'enfant présente une relation de meilleure qualité et un langage plus articulé, avec un meilleur contrôle du volume sonore. Le bilan psychomoteur et le suivi sont toujours en cours au moment de la rédaction de ce travail.

Ce cas clinique illustre les subtilités de l'approche préventive sur les médias dans le cadre d'une situation clinique souvent multifactorielle. Si la concordance temporelle entre les progrès attentionnels à l'école et la réduction de l'exposition matinale semble apporter un fort crédit à un effet positif de la limitation matinale sur la symptomatologie de Stan, on ne peut exclure des effets positifs concurrents du suivi maternel réalisé en psychiatrie adulte. La réussite de cette intervention tient aussi beaucoup à son caractère très *réduit* de la limitation, ciblée sur un horaire sensible, et à l'acceptation par la mère de la démarche de limitation, en ce qu'elle apportait une solution *logique* aux difficultés attentionnelles de son fils.

De façon plus générale, la limitation de la télévision peut être pensée à l'échelon institutionnel, dans les établissements de santé mentale, qu'ils accueillent enfants ou adultes, et où la télévision connaît un sort très divers en fonction des services. Une constante demeure : la présence prolongée et régulière de certains patients, notamment psychotiques, en « salle télé », qui n'apporterait pas d'effet positif, et dont les effets néfastes sont peu explorés. Cette relation à l'écran en institution interroge sur le rendez-vous manqué avec ces patients « chroniques », qui ne trouveraient pas d'autres alternatives pour s'épanouir dans l'organisation sanitaire dont ils disposent. La question de l'impact de la consommation télévisuelle sur la symptomatologie négative des patients schizophrènes hospitalisés reste entière, tant le parallèle est tentant avec les effets négatifs de la télévision sur l'enfant.

La limitation tombe parfois dans une impasse, tant il est parfois délicat, de l'aveu des enfants comme des parents, de résister au puissant attrait du téléviseur, même avec une forte motivation. D'autres solutions seraient-elles envisageables ?

3.3 Changer de paradigme

- Arrêter la télévision

L'arrêt constitue la forme la plus brutale, à un niveau individuel, de rupture avec le modèle médiatique. L'absence de la télévision dans le foyer a le privilège d'en prévenir les membres contre toute dispute concernant son utilisation. Il n'est pas difficile de trouver aujourd'hui d'autres sources de diffusion de l'information. Et à l'heure de la TNT, où très peu de programmes sont susceptibles de réunir la grande majorité des enfants, l'argument désocialisant semble tenir de moins en moins. L'accès en « replay » sur un autre support constitue une nuance intéressante dans la mesure où cela demeure une consommation davantage choisie que subie, mais elle n'épargne pas le jeune téléspectateur des dangers de la publicité. Supprimer le poste de télévision du foyer reste néanmoins une position actuellement très minoritaire, et qui ne pourra être que très peu proposée en consultation, car difficilement envisageable par les familles. Il est probable que cette solution s'inscrive dans une conception différente de la vie en société, tournée vers d'autres étayages pour les individus que ceux qui sont proposés entre soi et les médias de masse.

- Pour une approche universitaire de l'écologie de l'esprit

La transformation de l'écologie cérébrale depuis l'avènement des médias de masse tend à considérablement modifier la nature des symptômes des jeunes consultants contemporains, et ce d'autant plus que les mutations technologiques prennent un rythme exponentiel avec l'essor récent d'internet. De plus en plus, des symptômes nouveaux voient le jour : « addiction » aux jeux vidéo et à l'internet, hypersexualisation des plus jeunes, majoration des grossesses précoces, crises de colère désormais spectaculaires en période préœdipienne, augmentation spécifique des actes de violence gratuite, nouvelles tensions familiales centrées sur l'utilisation des médias numériques... Il est parfois difficile de faire la part des choses entre ce qui relève d'un *trouble généré ou favorisé par l'utilisation des technologies numériques*^{xx} (par exemple, un trouble attentionnel dû à un trouble du sommeil, lui-même dû à la présence d'une télévision dans la chambre) et des *nouvelles expressions*

^{xx} Note de l'auteur : **La technologie n'est pas délétère en soi**, c'est l'usage qui en est suggéré par les diffuseurs de contenu, et qui à terme est pratiqué par les enfants qui se révèle néfaste au final.

symptomatiques de pathologies psychiatriques « classiques » (par exemple, adolescent phobique social qui se réfugie dans les jeux vidéo).

La formation des professionnels de santé devrait probablement s'inscrire dans les nouvelles pratiques de ces enfants et adolescents qui ont pu, pour certains, être délibérément cloisonnés dans un espace de consommation dessiné pour eux-mêmes (et non par eux-mêmes), comme c'est le cas des espaces de vie virtuelle de type « Second Life® » ou « Habbo® », amenés à concurrencer les réseaux sociaux numériques. La frénésie des modes de consommation, amenant Facebook® à devenir aujourd'hui désuet pour de nombreux jeunes consommateurs américains, rend cependant difficile à suivre le rythme imposé par les pratiques réelles.

Des notions de base concernant l'économie de l'attention^{xxi}, ainsi que les moyens de préserver cette attention chez les plus jeunes permettraient cependant de susciter de nouvelles règles d'hygiène de vie, destinées aux enfants, incapables de se protéger eux-mêmes de l'exploitation de leur ressource attentionnelle, qui devrait leur appartenir en principe. Cela aurait probablement des effets positifs, entre autres choses, sur les troubles attentionnels, les troubles du langage, certains phénomènes violents, faciliterait les apprentissages, et promouvrait peut-être les conditions d'une véritable « révolution numérique à l'école ».

- Vers une autre télévision ?

La proposition d'une modification des habitudes télévisuelles peut être effectuée à l'échelle de l'individu et de la société.

Accompagner une famille afin de réduire la part de la télévision commerciale pour les enfants a été réalisé efficacement dans une étude de l'équipe de Zimmerman¹¹⁸. Remplacer les plages de programmes commerciaux par des programmes éducatifs ou prosociaux a montré des effets probants, notamment sur les troubles du sommeil¹¹⁹. Les effets positifs de ce type de démarche en font une démarche intéressante dans l'attente d'une réflexion à l'échelon sociétal.

Sur le plan d'une politique publique d'écologie de l'esprit, la question centrale serait celle du rôle de la télévision. Souhaite-t-on mettre la télévision au service de la population en

^{xxi} Notions à la base de l'ensemble des consommations numériques de l'enfant

fabricant des programmes à but éducatif, artistique ou social, réalisés avec pour fin essentielle d'élever les individus ? Ou alors préfère-t-on laisser la télévision au service des producteurs de biens et de services en générant des programmes à but commercial, dont le premier intérêt est de capter l'attention des téléspectateurs, souvent à leur insu, et dans le but d'influencer leurs représentations et leurs comportements à des fins essentiellement mercantiles ? Un des leviers les plus puissants est la part de la publicité qu'on attribue dans le financement des chaînes, qui, à l'heure actuelle, contraint la quasi-totalité des chaînes (y compris des chaînes publiques) à faire de l'audience, c'est-à-dire de la captation attentionnelle, pour survivre.

Il existe donc de nombreuses et efficaces pistes de travail, mais qui nécessiteront pour la plupart d'entre elles, une prise de conscience à un niveau sanitaire, voire sociétal.

Conclusion

Même s'ils sont relativement ignorés du grand public et des professionnels de santé, les effets de la télévision sur le développement psychique de l'enfant sont largement documentés dans la littérature. On y retrouve essentiellement des effets péjoratifs, qui prennent leur origine dans la structure commerciale de cette industrie culturelle. La sempiternelle quête de l'audience maximale par les chaînes, associée au combat sans merci que se livrent les publicitaires pour conquérir les esprits les plus innocents, contribuent chaque jour à détourner l'attention des plus jeunes vers des objectifs qui tiennent davantage du succès marketing que de l'épanouissement psychologique, social et scolaire des enfants.

Le recours à des théoriciens antérieurs à l'ère audiovisuelle a permis de suggérer les lacunes qu'engendrerait la consommation télévisuelle précoce, en termes de développement attentionnel, affectif, sensorimoteur, intellectuel et symbolique. Ces suggestions ont trouvé des échos particulièrement probants dans les données les plus récentes de la littérature scientifique, à la lumière d'observations objectives, de techniques modernes d'investigation et d'analyses statistiques rigoureuses. Si les conclusions de ces travaux n'ont généralement pas valeur de causalité, leur cohérence scientifique avec les théories développementales historiques ajoute encore du crédit au risque que représente l'exposition au petit écran pour le développement psychologique.

Nous observons que ces conséquences sont d'autant plus fâcheuses que les enfants sont jeunes et qu'ils vivent l'âge d'or de leur maturation cérébrale. C'est pendant la période sensible des premières années de vie que les effets de la télévision semblent marquer le plus fortement et le plus durablement le psychisme des individus. La personnalité du bébé, modelée par les interactions précoces avec ses parents, pâtit du court-circuit interactionnel que représente la télévision. Les premières expériences sensorielles et motrices, qui déterminent la construction identitaire de l'individu à partir des éprouvés corporels, sont les grands oubliés dans le recours systématique à la nurse cathodique. Par la suite, l'appauvrissement des expériences symboliques, engendré par une consommation excessive de télévision dans le jeune âge, viendra grever un peu plus les aptitudes langagières, émotionnelles et sociales. La diminution des capacités attentionnelles a pu s'installer, de par les efforts intellectuels minimes auxquels confinent des programmes stimulant surtout la composante attentionnelle réflexe, et aussi par la chute de la durée moyenne de sommeil.

Le cumul de tous ces effets fonctionnels, à la fois dans le temps et dans l'interdépendance des fonctions cérébrales, fournit une des explications à la baisse importante du niveau scolaire depuis une vingtaine d'années, malgré toutes les réformes engagées.

Des efforts de pédagogie et de communication sont requis afin d'apporter l'éclairage nécessaire sur ce que Dimitri Christakis et Frederick Zimmerman qualifient « un problème majeur de santé publique ». N'oublions pas que les conséquences sur le développement psychique ne représentent qu'une partie du problème, et côtoient les troubles métaboliques (obésité, diabète), les addictions (alcool, tabac) et les problèmes gynécologiques (majoration des grossesses précoces et des infections sexuellement transmissibles). Le rôle des professionnels de santé sera primordial pour peser sur les politiques audiovisuelles futures, conseiller les familles et tout cela, en dépit de la modestie du lobby de la médecine préventive. Comme le rappelle Bernard Stiegler, il n'est même plus le moment de parler de principe de précaution pour une technologie dont l'usage proposé actuellement a fait la preuve scientifique de sa toxicité avérée.

Des enseignements spécifiques sur les conséquences du mésusage des technologies numériques, auprès des professionnels de la santé et de l'école, devraient permettre de mieux orienter la prévention et la détection des troubles induits. Par ailleurs, le renouvellement à l'œuvre dans l'expression psychopathologique, à l'aune de la révolution des expériences vécues par les plus jeunes générations, interroge les professionnels sur les stratégies à adopter au quotidien. Le recueil précis et systématique des habitudes de consommation médiatique à l'anamnèse pourrait à l'avenir devenir un outil indispensable du clinicien, afin d'encourager des aménagements dans le cas où un lien serait envisagé avec les troubles de l'enfant. En effet, les efforts portés par le clinicien sur la modification de l'exposition aux médias des plus jeunes pourraient constituer un adjuvant, voire dans certains cas, un substitut à des stratégies médicamenteuses choisies par défaut.

Désormais, si l'on ne devait rendre qu'un seul service aux familles pour leurs consommations médiatiques, ce serait, au minimum, leur permettre de choisir en connaissance de cause.

Bibliographie

1. Linn S. The commercialization of childhood and children's well-being: What is the role of health care providers? *Paediatrics and Child Health* **15**, 195–197 (2010).
2. Médiamétrie - Communiqués de presse - Télévision - La télévision dans tous ses états. at <<http://www.mediametrie.fr/television/communiques/la-television-dans-tous-ses-etats.php?id=611>>
3. Les Associés d'IEM. *Les dirigeants face au changement: Baromètre 2004*. (les éditions du 8e jour, 2004).
4. L'affaire Le Lay. *Télérama* 9 (2004).
5. Kessous, E., Mellet, K. & Zouinar, M. L'économie de l'attention : entre protection des ressources cognitives et extraction de la valeur. *Sociologie du Travail* **52**, 359–373 (2010).
6. Simon, H. in *Greenberger, M. (Eds.), Computers, Communications and the Public Interest* 37–72 (John Hopkins Press, 1971).
7. Kahneman, D. *Attention and effort*. (Prentice-Hall, 1973).
8. CSA.fr - Pourquoi la publicité est-elle trop forte? / L'intensité sonore de la télévision. at <<http://www.csa.fr/Television/Autres-thematiques/L-intensite-sonore-de-la-television/Pourquoi-la-publicite-est-elle-trop-forte>>
9. La lettre d'information du Syndicat National de la Publicité Télévisée, février 2009, n°22. at <http://www.snptv.org/_files/actualites/fichiers/actualites-949-401.pdf>
10. Christakis, D. A., Zimmerman, F. J., DiGiuseppe, D. L. & McCarty, C. A. Early Television Exposure and Subsequent Attentional Problems in Children. *Pediatrics* **113**, 708–713 (2004).
11. BabyFirstTV/Section parents/Une source d'épanouissement. at <http://www.babyfirst.fr/parents.asp?xml_id=1627&subXml_id=1775>
12. Mazeau, M. *Neuropsychologie et troubles des apprentissages: Du symptôme à la rééducation*. (Elsevier Masson, 2005).
13. Reynolds, G. & Richards, J. L'attention et le développement précoce du cerveau. *Encyclopédie sur le développement des jeunes enfants [sur Internet]* 1–6 (2009). at <http://www.ccl-cca.ca/pdfs/ECLKC/encyclopedia/Enc09_Reynolds-Richards_brain_fr.pdf>
14. Kubey, R. & Csikszentmihalyi, M. Television addiction is no mere metaphor. *Sci. Am.* **286**, 74–80 (2002).
15. Sigman, A. Visual voodoo: the biological impact of watching TV. *Biologist* **54**, 12–17 (2007).
16. Reeves, B. *et al.* Attention to television: intrastimulus effects of movement and scene changes on alpha variation over time. *Int. J. Neurosci.* **27**, 241–255 (1985).
17. Jeunesse, Education, Avenir | Débats organisée par Ars Industrialis au théâtre de la Colline le 9 juin 2012 - Intervention de Michel Desmurget. at <<http://www.arsindustrialis.org/jeunesse-education-avenir>>
18. Questions fréquentes - Syndicat National de la Publicité Télévisée - SNPTV - Evolution de la durée d'écoute individuelle quotidienne de la TV de 1989 à 2009. at <<http://www.snptv.org/generalites/faq.php?theme=7>>
19. Hébel, P. Le petit déjeuner anglo-saxon s'installe peu à peu. *Consommation et modes de vie, Crédoc* (2007).

20. Bellisle, F. Faim et satiété, contrôle de la prise alimentaire. *EMC - Endocrinologie* **2**, 179–197 (2005).
21. Briot, M. *Rapport sur le bon usage des médicaments psychotropes*. 76 (Assemblée nationale, 2006).
22. Acquaviva, E., Peyre, H. & Falissard, B. Panorama de la prescription et de la consommation des psychotropes chez l'enfant et l'adolescent en France. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence* **60**, 77–85 (2012).
23. Institut National du Sommeil et de la Vigilance. La lettre d'information de l'INVS. (2009). at <<http://www.institut-sommeil-vigilance.org/wp-content/uploads/2012/06/lettre-info-01.pdf>>
24. Acebo, C. *et al.* Sleep/wake patterns derived from activity monitoring and maternal report for healthy 1- to 5-year-old children. *Sleep* **28**, 1568–1577 (2005).
25. Brion, A. Les conséquences du manque de sommeil à l'adolescence. *Médecine du Sommeil* **8**, 145–151 (2011).
26. Wong, M. M., Brower, K. J., Fitzgerald, H. E. & Zucker, R. A. Sleep problems in early childhood and early onset of alcohol and other drug use in adolescence. *Alcohol. Clin. Exp. Res.* **28**, 578–587 (2004).
27. Mindell, J. A., Meltzer, L. J., Carskadon, M. A. & Chervin, R. D. Developmental aspects of sleep hygiene: Findings from the 2004 National Sleep Foundation Sleep in America Poll. *Sleep Medicine* **10**, 771–779 (2009).
28. Zimmerman, F. J. & The Kaiser Family Foundation. Children's Media Use and Sleep Problems: Issues and Unanswered Questions. (2008). at <<http://www.kff.org/entmedia/upload/7674.pdf>>
29. Desmurget, M. *TV lobotomie: La vérité scientifique sur les effets de la télévision*. (MAX MILO, 2011).
30. Johnson, J. G., Cohen, P., Kasen, S., First, M. B. & Brook, J. S. Association between television viewing and sleep problems during adolescence and early adulthood. *Arch Pediatr Adolesc Med* **158**, 562–568 (2004).
31. Zimmerman FJ, C. D. Television and dvd/video viewing in children younger than 2 years. *Arch Pediatr Adolesc Med* **161**, 473–479 (2007).
32. Le Heuzey, M.-F., Turberg-Romain, C. & Lelièvre, B. Comportement alimentaire des nourrissons et jeunes enfants de 0 à 36 mois : comparaison des habitudes des mères. *Archives de Pédiatrie* **14**, 1379–1388 (2007).
33. Delion, P. *Le corps retrouvé: franchir le tabou du corps en psychiatrie*. (2010).
34. Christakis, D. A. The effects of infant media usage: what do we know and what should we learn? *Acta Pædiatrica* **98**, 8–16 (2009).
35. Delion, P. & Vasseur, R. *Périodes sensibles dans le développement psychomoteur de l'enfant de 0 à 3 ans*. (Erès, 2010).
36. Bullinger, A. *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars: un parcours de recherche*. (Erès, 2008).
37. Tisseron, S. *Les dangers de la télé pour les bébés: Non au formatage des cerveaux!* (Erès, 2009).
38. Winnicott, D. W. *Pédiatrie et psychiatrie, in De la pédiatrie à la psychanalyse*. (Payot, 1958).
39. Castarède, M.-F. L'enveloppe vocale. *Psychologie clinique et projective* **7**, 17 (2001).
40. Anzieu, D. Le Moi-Peau. *Nouvelle Revue de Psychanalyse* 195–203 (1974).

41. INSERM. Déficiés visuels: dépistage et prise en charge chez le jeune enfant. (2002).
42. Allard, C. *L'enfant au siècle des images: Étude psychanalytique et psychopathologique*. (Albin Michel, 2000).
43. Marcelli, D. *Enfance et psychopathologie*. (Masson, 2006).
44. Fondation Jean Piaget. Assimilation (notion) - Fondation Jean Piaget - Oeuvre. at http://www.fondationjeanpiaget.ch/fjp/site/oeuvre/index_notions_1.php
45. DeLoache, J. S., Strauss, M. S. & Maynard, J. Picture perception in infancy. *Infant Behavior and Development* **2**, 77–89 (1979).
46. Meltzoff, A. N. Imitation of Televised Models by Infants. *Child Development* **59**, 1221–29 (1988).
47. Rideout, V. J., Vandewater, E. A., Wartella, E. & Henry J. Kaiser Family Foundation. Zero to six electronic media in the lives of infants, toddlers and preschoolers. (2003). at <http://www.kff.org/entmedia/upload/Zero-to-Six-Electronic-Media-in-the-Lives-of-Infants-Toddlers-and-Preschoolers-PDF.pdf>
48. Barr R, Muentener P, Garcia A, Fujimoto M & Chávez V. The effect of repetition on imitation from television during infancy. *Developmental psychobiology* **49**, 196–207 (2007).
49. Pempek, T. A. *et al.* Video comprehensibility and attention in very young children. *Developmental Psychology* **46**, 1283–1293 (2010).
50. Anschutz, D. ., Spruijt-Metz, D., Van Strien, T. & Engels, R. C. M. . The direct effect of thin ideal focused adult television on young girls' ideal body figure. *Body Image* **8**, 26–33 (2011).
51. Bermejo Berros, J. *Génération télévision: la relation controversée de l'enfant avec la télévision*. (De Boeck, 2007).
52. Lurçat, L. *La manipulation des enfants: nos enfants face à la violence des images*. (Éd. du Rocher, 2002).
53. Schmidt, M. E., Pempek, T. A., Kirkorian, H. L., Lund, A. F. & Anderson, D. R. The Effects of Background Television on the Toy Play Behavior of Very Young Children. *Child Development* **79**, 1137–1151 (2008).
54. Ruff, H. A. & Rothbart, M. K. *Attention in early development: themes and variations*. (Oxford University Press, 1996).
55. Faden, V. B. & Graubard, B. I. Maternal substance use during pregnancy and developmental outcome at age three. *Journal of Substance Abuse* **12**, 329–340 (2000).
56. Winnicott, D. W. *La préoccupation maternelle primaire, in De la pédiatrie à la psychanalyse*. (Payot, 1969).
57. Winnicott, D. W. *La théorie de la relation parent-nourrison, in De la pédiatrie à la psychanalyse*. (Payot, 1969).
58. Winnicott, D. W. *Le rôle de miroir de la mère et de la famille, in Jeu et réalité: l'espace potentiel*. (Editions Gallimard, 1975).
59. Winnicott, D. W. *Objets transitionnels et phénomènes transitionnels, in Jeu et réalité: l'espace potentiel*. (Editions Gallimard, 1975).
60. Brazelton, T. B. & Greenspan, S. Our Window to The Future. *Newsweek* 34–36 (2000).
61. Dunn, G. *The box in the corner*. (Macmillan, 1977).
62. Blin, D. Le bébé, la mère et la télévision. *Le Carnet PSY n° 45*, pp. 29–32 (1999).
63. Winnicott, D. W. *La défense maniaque, in De la pédiatrie à la psychanalyse*. (Payot, 1969).

64. Kirkorian, H. L., Pempek, T. A., Murphy, L. A., Schmidt, M. E. & Anderson, D. R. The Impact of Background Television on Parent-Child Interaction. *Child Development* **80**, 1350–1359 (2009).
65. Demers, L. B., Hanson, K. G., Kirkorian, H. L., Pempek, T. A. & Anderson, D. R. Infant Gaze Following During Parent-Infant Coviewing of Baby Videos. *Child Development* n/a (2012).
66. Stern, D. N. *Le monde interpersonnel du nourrisson*: une perspective psychanalytique et développementale. (Presses universitaires de France, 1989).
67. Tanimura M, O. K. Television viewing, reduced parental utterance, and delayed speech development in infants and young children. *Arch Pediatr Adolesc Med* **161**, 618–619 (2007).
68. Mendelsohn AL, B. S. Infant television and video exposure associated with limited parent-child verbal interactions in low socioeconomic status households. *Arch Pediatr Adolesc Med* **162**, 411–417 (2008).
69. Freud, S. *Au-delà du principe de plaisir (1920)*. (Payot, 2010).
70. Freud, S. & Berger, D. *L'interprétation des rêves*. (Presses universitaires de France, 1967).
71. Klein, M. *La psychanalyse des enfants*. (P.U.F., 1959).
72. Winterstein, P. & Jungwirth, R. Medienkonsum und passivrauchen bei vorschulkindern. *Kinder und jugenarzt* (2006).
73. Berger, M. & Bonneville, E. L'enfant tres violent. *Archives de pediatrie* **16**, 191–195 (2009).
74. Huston, A. C. *Big world, small screen: the role of television in American society*. (University of Nebraska Press, 1992).
75. Committee on Public Education. Grossman D, DeGaetano G. Stop Teaching Our Kids to Kill: A Call to Action Against TV, Movie & Video Game Violence. New York, NY: Crown Publishers; 1999, cité in American Academy of Pediatrics. Media violence. Committee on Public Education. *Pediatrics* **108**, 1222–6 (2001).
76. Christakis, D. & Zimmerman, F. Violent television viewing during preschool is associated with antisocial behavior during school age. *Pediatrics* **120**, 993–9 (2007).
77. Teboul, R. Plaidoyer pour l'ennui. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence* **60**, (2005).
78. Otto, M. W. et al. Posttraumatic stress disorder symptoms following media exposure to tragic events: Impact of 9/11 on children at risk for anxiety disorders. *Journal of Anxiety Disorders* **21**, 888–902 (2007).
79. Holmes, E. A., Creswell, C. & OConnor, T. G. Posttraumatic stress symptoms in London school children following September 11, 2001: An exploratory investigation of peri-traumatic reactions and intrusive imagery. *Journal of Behavior Therapy and Experimental Psychiatry* **38**, 474–490 (2007).
80. Intervention de Serge Hefez - Le web et nos enfants: Quand le chat n'est pas là, la souris danse / France Inter. Emission 'Service Public' (2012). at <<http://www.franceinter.fr/emission-service-public-le-web-et-nos-enfants-quand-le-chat-n-est-pas-la-la-souris-danse>>
81. Bach, J.-F., Houdé, O., Léna, P. & Tisseron, S. *L'enfant et les écrans - Un avis de l'Académie des Sciences*. (2013).
82. Winnicott, D. W. *Jouer. Proposition théorique, in Jeu et réalité: l'espace potentiel*. (Editions Gallimard, 2002).
83. Chonchaiya, W., Nuntnarumit, P. & Pruksananonda, C. Comparison of television viewing between children with autism spectrum disorder and controls. *Acta Paediatrica* **100**, (2011).

84. Ramdoss, S. *et al.* Computer-based interventions to improve social and emotional skills in individuals with autism spectrum disorders: A systematic review. *Developmental Neurorehabilitation* **15**, 119–135 (2012).
85. Abécassis, J. in *Henri Wallon parmi nous: 1962-1992*. (Presses univ. de France, 1993).
86. Delion, P. *La consultation avec l'enfant approche psychopathologique du bébé à l'adolescent*. (Elsevier Masson, 2010).
87. Gogate, L. J., Bahrick, L. E. & Watson, J. D. A Study of Multimodal Motherese: The Role of Temporal Synchrony between Verbal Labels and Gestures. *Child Development* **71**, 878–894 (2000).
88. Chonchaiya W & Pruksananonda C. Television viewing associates with delayed language development. *Acta paediatrica (Oslo, Norway: 1992)* **97**, 977–82 (2008).
89. Baby Television. *BabyFirstTV* at <<http://www.babyfirsttv.com/parents/intro-baby-to-tv>>
90. Zimmerman, F. J., Christakis, D. A. & Meltzoff, A. N. Associations between Media Viewing and Language Development in Children Under Age 2 Years. *The Journal of Pediatrics* **151**, 364–368 (2007).
91. Un moratoire pour les bébés téléphages, par Pierre Delion, Bernard Golse et Serge Tisseron. *Le Monde.fr* at <http://www.lemonde.fr/idees/article/2007/10/26/un-moratoire-pour-les-bebes-telephages-par-pierre-delion-bernard-golse-et-serge-tisseron_971620_3232.html>
92. Pagani LS, Fitzpatrick C, Barnett TA & Dubow E. Prospective associations between early childhood television exposure and academic, psychosocial, and physical well-being by middle childhood. *Archives of pediatrics & adolescent medicine* **164**, 425–31 (2010).
93. Lurçat, L. *Le temps prisonnier: des enfances volées par la télévision*. (Desclée de Brouwer, 1995).
94. Vergne, G. *Débats à la Colline - Destruction et formation de l'attention - Considérations sur la crise systémique de l'éducation et ses conséquences pratiques*. (2008).
95. Duckworth, A. L. & Seligman, M. E. . Self-Discipline Outdoes IQ in Predicting Academic Performance of Adolescents. *Psychological Science* **16**, 939–944 (2005).
96. Peillon, V. Faire entrer l'École dans l'ère du numérique: discours de Vincent Peillon - Ministère de l'Éducation nationale. at <<http://www.education.gouv.fr/cid66604/faire-entrer-l-ecole-dans-l-ere-du-numerique-discours-de-vincent-peillon.html>>
97. Faure, G. Ces branchés qui débranchent. *Le Monde.fr* at <http://www.lemonde.fr/style/article/2012/04/27/ces-branches-qui-debranchent_1691531_1575563.html>
98. *Lire, écrire, compter: les performances des élèves de CM2 à vingt ans d'intervalle 1987-2007 - Ministère de l'Éducation nationale*. at <<http://www.education.gouv.fr/cid23433/lire-ecrire-compter-les-performances-des-eleves-de-cm2-a-vingt-ans-d-intervalle-1987-2007.html>>
99. Hancox RJ, Milne BJ & Poulton R. Association of television viewing during childhood with poor educational achievement. *Archives of pediatrics & adolescent medicine* **159**, 614–8 (2005).
100. Cochoy, F. *Une histoire du marketing: discipliner l'économie de marché*. (La Découverte, 1999).
101. Linn, S. E. Food Marketing to Children in the Context of a Marketing Maelstrom. *Journal of Public Health Policy* **25**, 367–378 (2004).
102. Stephens, N. Preschoolers' Ability to Distinguish between Television Programming and Commercials. *Journal of Advertising* **11**, 16–26 (1982).

103. Bohler, S. *150 petites expériences de psychologie des médias pour mieux comprendre comment on vous manipule*. (Dunod, 2008).
104. Yi, Y. Cognitive and Affective Priming Effects of the Context for Print Advertisements. *Journal of Advertising* **19**, 40–48 (1990).
105. Furnham, A., Bergland, J. & Gunter, B. Memory for television advertisements as a function of advertisement-programme congruity. *Applied Cognitive Psychology* **16**, 525–545 (2002).
106. Henry, H. K. M. & Borzekowski, D. L. G. The Nag Factor. *Journal of Children and Media* **5**, 298–317 (2011).
107. Lawlor, M.-A. & Prothero, A. Pester power A battle of wills between children and their parents. *Journal of Marketing Management* **27**, 561–581 (2011).
108. Linn, S. *Consuming kids: the hostile takeover of childhood*. (New Press: Distributed by W.W. Norton & Co., 2004).
109. Arendt, H. *La Crise de la culture*. (Gallimard, 1972).
110. Cipriani-Crauste, M. & Fize, M. *Le bonheur d'être adolescent: suivi de quelques considérations sur la première jeunesse et la nouvelle enfance*. (Erès, 2005).
111. Stiegler, B. *Prendre soin: de la jeunesse et des générations*. (Flammarion, 2008).
112. Strasburger VC. Adolescents, sex, and the media: ooooo, baby, baby-a Q & A. *Adolescent medicine clinics* **16**, 269–88 (2005).
113. Young Children, Technology and Early Education Campaign for a Commercial-Free Childhood • Alliance for Childhood • Teachers Resisting Unhealthy Children's Entertainment. Facing the Screen Dilemma: Young Children, Technology and Early Education. (2012). at <<http://www.commercialfreechildhood.org/sites/default/files/facingthescreendilemma.pdf>>
114. Tisseron, S. Prevention des traumatismes liés aux médias chez l'enfant. *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence* **60**, 377–382 (2012).
115. Robinson TN, Wilde ML, Navracruz LC, Haydel KF & Varady A. Effects of reducing children's television and video game use on aggressive behavior: a randomized controlled trial. *Archives of pediatrics & adolescent medicine* **155**, 17–23 (2001).
116. Tisseron, S. *Le jeu des trois figures en classes maternelles*. (Fabert; Yapaka.be-[Ministère de la communauté française de Belgique], 2011).
117. Georges, P. M. & Badoc, M. *Le neuromarketing en action parler et vendre au cerveau*. (Eyrolles-Éd. d'Organisation, 2010).
118. Zimmerman F.J, Ortiz S.E, Christakis D.A & Elkun D. The value of social-cognitive theory to reducing preschool TV viewing: A pilot randomized trial. *Preventive Medicine* **54**, 212–218 (2012).
119. Garrison, M. M. & Christakis, D. A. The Impact of a Healthy Media Use Intervention on Sleep in Preschool Children. *PEDIATRICS* **30**, 492–499 (2012).

AUTEUR : Nom : DELATTRE

Prénom : Damien

Date de Soutenance : 26 avril 2013

Titre de la Thèse : Impact de la télévision sur le développement psychologique du jeune enfant

Thèse - Médecine - Lille 2013

Cadre de classement : *PSYCHIATRIE*

Mots-clés : développement, psychologique, enfant, bébé, nourrisson, télévision, attention, langage, symbolique, sensorimoteur, scolaire, violence, parents, marketing, publicité, Winnicott, Piaget

Média de masse par excellence, la télévision a su considérablement s'implanter en plusieurs décennies dans le quotidien des familles. Son impact sur le développement des enfants, s'il est encore discuté dans la sphère médiatique, a été largement documenté dans la littérature scientifique.

Un travail bibliographique a été réalisé ici, s'intéressant aux effets de la télévision sur les différents aspects du développement psychologique. Une mise en perspective a parallèlement été effectuée avec les théories du développement psychique élaborées avant l'arrivée du petit écran.

Des corrélations ont été retrouvées entre d'une part des variables telles que la durée d'exposition à la télévision ou l'exposition à certains types de programmes pendant l'enfance, et d'autre part des troubles affectant, de façon non exhaustive, l'attention, la mémoire, le langage, le tonus, les soins maternels, les représentations symboliques, le développement de la personnalité, la gestion de la violence et les résultats scolaires. Ces effets sont d'autant plus fragants que l'enfant est jeune et traverse des « périodes sensibles » de sa maturation psychologique. Les résultats semblent également s'inscrire dans le prolongement de ce qu'auraient pu laisser penser les théories psychologiques classiques. Par ailleurs, ce travail se pose la question de l'organisation de l'industrie audiovisuelle et du marketing à destination des enfants en tant que vecteur des conséquences fâcheuses de l'exposition télévisuelle infantile.

A la suite de ces observations ont été proposés pour les parents et les professionnels de santé différents moyens d'action permettant de prévenir et de limiter les effets néfastes sur le développement psychologique. Ces suggestions, accompagnées d'une illustration clinique, visent tout autant les enfants que les parents et sont à envisager à la fois sur un mode individuel et sociétal.

Composition du Jury :

Président : Professeur Pierre THOMAS

Assesseurs : - Professeur Pierre DELION

- Docteur Renaud JARDRI

- Docteur Gérard LEFEBVRE

Adresses de l'auteur :

[REDACTED]

[REDACTED]